MERCVRE DE FRANCE

MERCVRIALE

Numéro 1118

Octobre 1956

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 370 francs belges, 6 mois : 190 francs belges, le numéro : 34 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 33 francs suisses, 6 mois : 17 francs suisses, le nº : 2,75 francs suisses).

PIERRE JEAN JOUVE

Mort d'un Cygne

For precious friends hid in death dateless night...
SHAKESPEARE. Sonnet XXX.

★

Que ta beauté si simplement triste et chargée
Des glaçons de l'opprobre ne soit plus
Pour un ciel, que le vent du silence ait dissous
Le temps bleuâtre de l'océan de tes yeux;
Que ton cœur ait cédé comme le cou du cygne
Sous l'amoncellement des pierres et charbons
Et que tu ne sois là, n'étant ni n'étant plus,
En aucun lieu où se prostituaient tes yeux;
O femme aux frisons fous comme est brune la terre
Ceci tel un poison sucré dans mon cœur passager
S'insinue et longtemps dure et plus longtemps
M'ouvre une porte de la mort où tu es cygne.

★

Chaste comme le blé, aquatique sensible,
Où que tu sois et sans regard! Oh ne dis pas
Qu'une idole de sel à ton buste pareille
Toujours mit sur ta chair lait de l'obscurité
(Car toujours la lumière était d'un doigt violet
Eteinte) la froideur complaisante des morts;
Ne dis pas que le sexe te tranchait d'amour,
Marchande de l'amour! Des ventouses charnelles
Sexueux a jailli le vent des saisons rauques
Soufflant pour un plafond sali d'hôtel étroit
Et tu sombras par tout ton navire de faute
En révélation, tourbillon d'or, en toi.

★

« J'ai vécu dans la larme et la marche forcée
Faisant sortir de l'homme un taureau, pour de l'or,
Les tarots maintes fois prédisaient mon malheur,
Le ciel a plu sur les frissons de ma jeunesse,
J'ai tremblé pour une ombre opaque au petit jour
Et ne sus à qui j'ai souri : ma faiblesse
Ainsi me porta tout au bout des longues distances du cœur.
Regardez mon portrait d'anémones sanglantes
N'est-il pas ressemblant? car je posais errante,
Je dormais je faisais de l'œil et me prêtais
A la misère la plus proche et vagabonde
Qui cherche Dieu et dit une parole immonde. »

★

Le chant du cygne est chant de la mort, mais où va
Ton chant de pure absence? Et nous ne mourrons pas
Nous, connaissant le vers issu des nébuleuses
Et pli rose où l'odeur a la science de l'homme.
Tes cheveux se tordent toujours, toujours ton souffle
Rit en bruns mamelons; rivière de ta hanche
La jeunesse descend au sombre carrefour
Et n'aimant pas tu es plus fille que l'amour;
Alors fais donc entendre aux jardins rues et bois
La poésie muette née ô col de cygne
De ta flexible inclinaison si tendre et entends-moi
Défunt de toi charmer ton œil, tes reins, ton signe.

★

Celte de la forêt aux yeux d'aigue-marine
Prêtresse des enchantements avec l'abîme,
Qu'importait à l'amour (qu'importait à la mort)
Que tu fusses souvent nue à des inconnus?
Car le plus pur était ta présence douleur
Ou naïve ambiguë entre jeune homme et femme
Et le charme des ruisselets bleus sur ton corps
Vivait dans le vallon d'été mélancolique
Quand son odeur fondait les glaçons de l'hiver
Tandis que le printemps te baisait comme femme
Pour la première fois : l'éternel n'est qu'un jour
Une seule heure avec son destin double fer.

★

Schoenberg. Sérénade : Romance.

O charme! ô col de grâce sans pensée
Passage transparent des rayons d'un long creux
Cerveau nocturne et pur, dans tes deux yeux!
Et ton doigt, combien beau à toucher le silence,
Et la démarche de ta fine cuisse, ah quel espoir
Elle dit perpétuellement à la présence;
Et quel feu d'artifice en nos douleurs communes
Quand notre grâce dans notre coutume est que tu sois!
Oh par delà vie et mort, nulle forme,
Regardons en silence le regard sans voix
Ecoutons les canons de saignante musique
Ton être! ou astre à mon amour unique.

★

Quelle grâce, en cela que tu étais! Et plus
Tu appartenais, plus tu étais de grâce
Libre, comme une terre non éprouvée
Par le soin du labour; car ton frigide sein
Ne les connaissait pas, car ton penser sauvage
Répétait les litanies de poésie aux yeux fermés
Ou mieux les prières d'enfant au bon Dieu
Par humilité douce avec des pleurs salés
Cachés sous la tenture du stupre indifférents,
Or tu rêvais de vert familier et de mer
Endormie en courant, morte vive, effleurée
Mais naïve ainsi qu'au jour du Jugement.

★

Ta fleur noire identique au dur soleil couchant
Et ton sein plus poli que la pierre des rêves,
Tes aines de parfum bistré séparant bien
Les colonnes, du lieu de ta honte très rare
Comme rose étouffant tout un marbre veiné;
Et ta forme en un deuil inconnu allongée
Tel un passage d'anges nus parmi l'éther
Qui tire nos regards par un effroi mystique :
Tout cet être de toi semblait comme un surplus
Au creux magicien d'une froide musique
Aveugle dans sa plantation, sinon l'obscur
Assentiment des yeux, esclavage futur.

★

Or, nés de naissance unique solitaire
Chacun selon notre heure à toute heure étrangère
Nous avons suivi nos astres d'or noir :
Et les miens fatiguaient déjà dans les longs jours
Quand les tiens n'étaient pas à graviter encor.
Et par ce souffle sans repos qui lève et bande sous mon cœur
Par l'univers amour et mort d'une seule goutte d'abîme
J'aurais pu engendrer ta chair et par ta chair ton âme rare
Pardonne-moi en mon mystère de ne l'avoir jamais fait.
C'est plus tard que monta ton astre issu de l'écume marine,
Moi je poursuivais la Balance d'un ouragan acharné,
Tu dévorais les arbres verts, moi j'ajoutais les noires lignes.

★

Déjà ma force avait fait de ma profonde mémoire
S'accumuler le lourd blé, quand je te vis sur la vague
Luttant à perdre tous les bords. Et l'amour pouvait-il
sauver
Qui n'aime pas l'amour d'amour? Dis-moi, dis-moi ton
secret
Pour être ainsi devenue! Dis ton astre de honte noire,
Oh tes yeux n'avaient-ils pas le gris de la mer?
Belle n'étais-tu pas belle aux roseaux aux sables
Bien avant mon désir? Et ne lavais-tu pas
Dans le matin la fleur d'espoir, n'avais-tu pas
En ta cachette, blanche éperdue, l'aile immense
Pour fuir la voix atroce qui disait... Aimée
N'ayant dit son secret, morte prostituée.

★

Quand je serai dans le marbre jaune des morts
Quand la sinistre boîte aura mon reste
Emporté sous le regard frémissant des amis peureux,
Sera-ce de la vie ou encor de la mort
Que tu m'apparaîtras blancheur, cygne des jours?
Oh d'abord inconnue et trop tard reconnue,
Ne pleure qu'à demi si ma tombe n'a vu
Entrer un homme fier au chant plein d'univers,
Au dernier souffle solitaire, et qui a su
Ta pureté dans l'impureté sœur de la sienne
Ton amour couvert de frimas et ta langueur
Ta pitié opaline et belle par horreur.

★

Que si la mort a fermé ta paupière
Si jeune! un tel amour n'aura pas son histoire
Tant que la mort aussi ne me couronnera
Aux voyages terribles de l'inconnu froid.
Jamais est le mot blême du présent de l'homme
Toi parti, cygne noir que tous ont confondu
A la pauvre tribu de l'animal énorme
Sans cesse gémissant sous le poids d'un corps nu!
Cygne fou, revoyons ta chambre d'eau verdâtre
Quand tu chantais ton dernier chant de cuisse blanche
Quand tu pleurais sur ta vie en riant
Le songe de la mer encor sur ton séant.

THOMAS MANN

Fiorenza

Traduction de Jean Lambert

L'action se passe l'après-midi du 8 avril 1492, à la Villa Medicea, à Careggi, près de Florence.

ACTE I

La salle d'études du cardinal Jean de Médicis. Une pièce intime à l'étage supérieur de la villa. Aux murs, des tapisseries, que séparent des rayons de bibliothèque encastrés dans les murs et garnis en partie de livres et de rouleaux. Hautes fenêtres à larges bancs. L'entrée, au milieu du mur du fond, est fermée par une tapisserie. A gauche, une table, avec un tapis de brocart retombant en plis lourds. Sur la table, un encrier, des plumes, des papiers. Devant la table, un fauteuil à haut dossier. A droite, au premier plan, un sofa aux armes des Médicis, contre lequel est appuyée une guitare. Sur le mur de gauche, un grand tableau à sujet mythologique. Sous le tableau, une étagère garnie de vases précieux.

Scène 1

Sur le sofa, au premier plan à droite, est assis le jeune cardinal Giovanni. Il a dix-sept ans. Calotte rouge, large col blanc et pèlerine rouge. Il a un joli visage tendre et spirituel. Près de lui, dans le fauteuil, Angelo Poliziano, vêtu d'une longue robe plissée de couleur sombre, à manches bouffantes, qui se ferme autour d'un étroit col blanc. Son visage sage et sensuel, encadré de boucles grisonnantes, au grand nez recourbé, à la bouche cerclée de rides, est tourné vers le cardinal qui, très myope, se

sert d'un lorgnon. Des livres, dont certains ouverts, sont entassés devant eux sur la table; Poliziano en a un entre les mains.

POLIZIANO. — Et ici, Giovanni, mon ami, et fils de mon grand et bien-aimé Laurent, je reviens à l'espoir, au vœu si juste, si bien fondé, avec lequel, à mon instar, tout l'univers épris de sagesse a les yeux fixés sur toi... Ne va pas croire que j'oublie le respect que je dois à ta haute position dans la hiérarchie sacrée...

GIOVANNI. — Pardon, Maître Angelo! Savez-vous que le Père Girolamo a dit récemment à la cathédrale que, dans la hiérarchie des esprits, au dernier rang des anges succédait immédiatement le prêtre chrétien?

POLIZIANO. — Quoi?... Peut-être... Il se peut que je l'aie entendu dire. Passons. Ce que je voudrais rendre évident à tes yeux, c'est que le représentant du Christ, dont tu es appelé, selon le cours vraisemblable des choses, à porter un jour la tiare, ne se met aucunement en contradiction avec son office sacré s'il remplit, de la façon que je conçois, le vœu de tous les amoureux de la sagesse. C'est la sanctification de Platon, tu ne l'ignores pas, Giovanni. Il est divin, et c'est simplement se soumettre à l'ordre de la raison que d'en faire un dieu. Et que cet acte raisonnable et superbe soit réservé à un pape de la maison de Médicis, de cette maison resplendissante de sagesse et de beauté, les astrologues ne sont pas seuls à le lire dans le ciel, c'est une chose logique et vraisemblable sans plus. Quant au Christ, il ne pourrait évidemment qu'approuver lui-même la canonisation du philosophe antique. Le venue du Christ a été prédite expressément à plusieurs reprises par les Sibylles; je n'ai pas besoin de rappeler à mon élève les vers si caractéristiques de Virgile. Platon lui-même, selon une tradition certaine, l'a annoncé en toutes lettres, et l'on peut lire dans Porphyre que les dieux ont reconnu la piété peu commune et la religiosité du Nazaréen, qu'ils ont confirmé son immortalité et, d'une façon générale, ont montré à son endroit la plus grande bienveillance... Bref, mon Giovanni, je prie les dieux de me laisser vivre jusqu'au jour où tu combleras le vœu que je ne cesse d'exposer à ton cœur; car ce jour sera le plus beau fruit de nos communes études platoniciennes... (*Voyant le cardinal rire sous cape.*) Puis-je te demander ce qui te réjouit de la sorte?

GIOVANNI. — Rien, rien... Rien, maître Angelo! Mais je me souvenais que frère Girolamo a dit récemment à la cathédrale que, dans l'*Entretien sur l'Amour* de Platon, régnait « une obscène propension à la vertu ». Je trouve ça bien... C'est un peu raide, en un sens...

POLIZIANO (*après un silence*). — Je suis froissé, Monsieur Giovanni; j'ai lieu de l'être. Vous êtes inattentif, cet après-midi, vous l'étiez déjà durant toute la lecture, et cela au plus haut point. J'en ai rendu responsables les circonstances peu propices, l'inquiétude et les soucis du moment. Votre noble père est malade, très malade, nous tremblons tous pour sa vie. Mais, premièrement, nous mettons notre espoir dans la précieuse médecine que lui a prescrite le médecin juif de Pavie, et il me paraît en outre que, précisément dans les heures de danger et de peine, la philosophie devrait nous apparaître comme la consolatrice la plus désirable et la plus sublime. Toutefois, je ne comprendrais que trop bien que la pensée de votre père détournât votre esprit des études. Mais quand je vois que vous vous occupez bien plutôt de frère Girolamo, ce froc ridicule, cette caricature de moine mendiant...

GIOVANNI. — Qui ne s'occuperait de lui?... Pardonnez-moi, maître Angelo! Voyons, ne vous fâchez pas! Soyez gentil! Cela ne vous va pas, d'être en colère. Il vous faut toujours parler de choses belles, mesurées et limpides. Est-ce que je vous aime, oui ou non? Qui connaît par cœur presque tous vos huitains, et toute votre *Fête du Vin* en hexamètres latins? Vous voyez bien! Mais pour ce qui est de l'homme de Ferrare, j'ai vraiment envie de bavarder un peu à son sujet. Vous devez bien reconnaître qu'il représente malgré tout un phénomène étrange et attachant. Il est prieur d'un ordre mendiant, et l'on doit mépriser les ordres mendiants. Ils sont l'objet de la risée publique et toutes les fois que j'ai été à Rome, j'ai vu qu'ils n'étaient qu'un embarras pour l'Eglise. Mais si l'un de ces fratri qu'on méprise et qu'on tourne en dérision se dresse et, par la grâce de dons extraordinaires, parvient non seulement à écarter tous les préjugés contre son état, mais à s'attirer même l'admiration générale...

POLIZIANO. — L'admiration! Qui donc l'admire? Pas moi. Assurément pas moi. Le peuple l'honore comme son semblable.

GIOVANNI. — Non, non, maître Angelo, il n'est pas du peuple. Et pas seulement parce qu'il descend d'une vieille famille

bourgeoise très estimée à Ferrare. Je l'ai entendu plusieurs fois à Santa Maria del Fiore, et je vous assure que j'en ai rapporté des impressions extraordinaires, et des plus diverses. Je vous accorde qu'il manque à un point surprenant de culture et de grâce; mais, pour qui l'observe mieux, il semble pourtant qu'il soit d'une constitution extrêmement délicate, aussi bien du corps que de l'âme. A plusieurs reprises, en chaire, il lui faut s'asseoir, tant sa propre passion l'ébranle, et l'on raconte qu'après chaque sermon son épuisement est tel qu'il doit garder le lit. Sa voix est si étrangement douce, et ce sont ses gestes et ses regards seuls qui lui prêtent parfois, dirait-on, la violence terrible du tonnerre. Je vais vous l'avouer... Quelquefois, lorsque je suis seul, je prends mon miroir de Venise et m'essaye à l'imiter quand il lance contre le clergé ses traits plus perçants que l'éclair. (*Imitant*) : « Mais voici que j'étendrai mes mains, dit le Seigneur; voici que je descends vers toi, Eglise vénale, impure, scélérate, impudente, indigne! Mon glaive va s'abattre sur ton népotisme, sur tes lieux de scandale, tes catins, tes palais, et tu vas sentir le poids de ma justice... » Oui, je vous jure! Mais voyez je ne peux pas. Je ferais un lamentable prédicateur. Florence se moquerait joliment de moi, l'insolente fille!... Mais ce que je pourrais encore moins, bien que je sois cardinal et doive devenir pape, et qu'il ne soit, lui, qu'un pauvre frère mendiant, c'est prédire les choses à venir, maître Angelo. Un an à l'avance, il a prédit à un jour près la mort prochaine du pape et de mon père, le Magnifique, et plaise à Dieu que cette prophétie ne se réalise pas intégralement. Du moins voyons-nous aujourd'hui ce fait : l'homme épris de la vie, qui s'est octroyé par une si aimable ironie le nom d'Innocent, est depuis des semaines dans une sorte d'abrutissement, au point que toute la cour le tienne parfois pour mort, et mon père est si malade qu'on lui a administré ce matin le sacrement d'eucharistie. Cela semble l'avoir suffisamment réconforté pour qu'il puisse lancer ensuite à ce propos une petite plaisanterie, d'ailleurs assez faible. Mais...

POLIZIANO. — Ton père s'est un peu surmené pendant le Carnaval, voilà tout! Les fêtes ont été plus endiablées que jamais, et Laurent brûle d'une telle ardeur pour la beauté et le plaisir qu'il néglige un peu trop sa santé. Il brandit la coupe de l'amour et de la joie comme si son corps était aussi invincible que son âme merveilleuse. Il ne l'est pas... Un enfant aurait pu prédire qu'un jour ou l'autre il recevrait

un avertissement à ce sujet; et tu veux en faire gloire à ton moine, à l'égal d'un miracle! Allons, Giovanni! Tu es un jeune fou, ou bien tu veux te moquer de moi, ce qui est plus probable. Ne vas-tu pas me parler aussi de ses visions? Me représenter qu'il voit les cieux ouverts ici et là, entend des voix et regarde tomber des pluies d'épées, de flèches et de feu? Je veux bien admettre que le bon frater croit à ses révélations et à ses visions, je consens à les mettre au compte de sa ridicule simplicité. Mais s'il était un peu plus instruit et cultivé, s'il ne régnait, dans ses études et ses aptitudes, un désordre, une confusion aussi désespérants, il me semble qu'il n'en serait pas question...

GIOVANNI. — J'en suis bien convaincu. Cela est parfaitement exact. Nous autres, nous sommes tous beaucoup trop instruits et cultivés pour avoir des visions; et si nous en avions, nous n'y croirions pas. Mais cela lui donne du succès, maître Angelo!

POLIZIANO. — On ne doit pas parler de succès quand on gagne le peuple seul en flattant ses misérables instincts; sinon, Florence devrait rougir devant l'Italie entière du succès de ce répugnant capucin. Il ne m'est arrivé qu'une fois de me trouver à la cathédrale alors qu'il y prêchait, ce fameux prieur de San Marco, et par toutes les grâces, les nymphes et les muses! je n'y remettrai pas les pieds. J'ai toujours eu l'impression de m'y connaître un peu en fait d'éloquence; je me trompais bel et bien. On croyait naguère à Florence qu'un prêtre méritait d'être admiré pour le choix auguste et mesuré de ses gestes, de ses paroles et de ses tournures, pour sa connaissance étendue des auteurs antiques, dont témoignaient des citations placées avec art, pour ses formules riches de pensées, pour la pureté et l'élégance de son langage, une voix aux belles sonorités, pour la construction magistrale de ses périodes et la chute harmonieuse des syllabes — il paraît que tout cela n'est que plaisanteries. Le comble du sublime, c'est lorsqu'un barbare souffreteux, avec des yeux ardents et des gestes déchaînés, pleurniche sur la corruption des chastes mœurs, foule aux pieds la culture et les arts, injurie poètes et philosophes, ne cite que la Bible, comme si elle n'était pas écrite dans le latin le plus épouvantable, et, pour comble, pousse l'audace jusqu'à calomnier la vie et le gouvernement du grand Laurent... (*Il s'est levé et parcourt la chambre avec agitation, tandis que le cardinal s'amuse à l'observer à travers son lorgnon.*)

GIOVANNI. — Par la Madone, maître Angelo, quelle superbe colère! Vous considérez si délibérément les choses d'un seul côté — presque comme frère Girolamo en personne. Continuez! C'est pour moi un vrai plaisir de vous entendre. Parlez avec plus de mordant encore, que rien n'échappe à vos coups! « Epicuriens et pourceaux... » Il a parlé d'Epicuriens et de pourceaux. Le mot est devenu populaire. Il avait trait aux amis de mon père, à Ficcino, à messire Pulci, aux artistes, et probablement aussi à vous, hé, hé...

POLIZIANO. — Ecoutez, Monseigneur...

GIOVANNI. — Eh bien, eh bien, qu'y a-t-il? Est-ce que je vous aime, ou non? Vous avez raison autant qu'il est possible...

POLIZIANO. — Je ne dis pas que j'ai raison : je dis que je méprise ce ver de terre, parce qu'il croit posséder la vérité. Un sourire, grands dieux! Une petite moquerie bien voilée! Un mot délicat, marquant le doute et la réflexion, lancé pardessus la tête du peuple, pour s'entendre avec nous autres, les érudits — et je lui aurais pardonné. Mais non, rien de pareil. Une sombre et stupide condamnation de l'incroyance et de l'immoralisme, de la raillerie, du péché, de la volupté et de la luxure...

GIOVANNI (*tout secoué de plaisir*). — Vaccae pingues... Ah, grand Dieu, savez-vous ce qu'il a dit des vaches grasses qui paissent sur la montagne de Samarie? Il en a parlé en commentant Atmos. « Ces vaches grasses, a-t-il dit, voulez-vous savoir ce qu'elles représentent? Elles représentent les courtisanes, les milliers et les milliers de grasses courtisanes de l'Italie! » Ça, c'est fameux! C'est magnifique! Je ne peux plus voir une vache grasse sans penser à une fille de joie, ni une prêtresse de Vénus sans qu'elle me rappelle une vache grasse. J'ai fait une petite observation. La plaisanterie, la représentation comique des choses renferme le plus puissant réactif contre les désirs charnels. Je ne suis pas un hypocrite, n'est-ce pas? J'aime les statues, les tableaux, les monuments, les vers, la musique et les plaisanteries, et n'ai d'autre désir que de pouvoir vivre en paix et en joie pour ces belles choses; mais je puis vous dire que j'éprouve souvent des tentations incommodes du côté de l'amour. Elles me font sortir de mon équilibre, troublent ma gaîté, m'échauffent de façon désagréable... Bon! Hier, sur la Piazza, passa près de ma litière la grosse Pentésilée, qui loge à la Porta San Gallo; je la regardai, et c'est comme je vous le dis : je ne ressentis

pas la moindre tentation. J'y gagnai seulement un tel fou rire que je dus tirer les rideaux. Elle marchait exactement comme une vache grasse paissant sur la montagne de Samarie!

POLIZIANO (*à moitié amusé*). — Tu es un enfant, Giovanni, avec tes vaches. Donna Pentésilée est une très belle femme, qui a acquis une grande culture humaniste et artistique, et ne mérite aucunement cette comparaison. Au reste, je suis heureux de voir que tu prends notre frère prêcheur du bon côté.

GIOVANNI. — Mais vous vous trompez! Mais pas le moins du monde! Je le prends autant au sérieux qu'il est possible. Et comment ne pas le faire? C'est un homme célèbre. Notre aimable Florence s'entend pourtant, il me semble, à couvrir de ses moqueries les gens qui osent se pousser au grand jour sans avoir de talent. Il l'a bouleversée. En tout cas, on est bien obligé de lui reconnaître une extraordinaire religiosité, et une rare connaissance du christianisme.

POLIZIANO. — Connaissance du christianisme... C'est merveilleux! Si l'on n'a rien appris, c'est la connaissance du christianisme qui doit remplacer l'illumination, la révélation intérieure. Il renie les Anciens, n'a souci ni de Crassus, ni d'Hortensius, ni de Cicéron. Il n'a jamais passé ses examens de docteur en théologie et il méprise toutes les connaissances du monde. Il ne connaît, ne sait, ne veut que lui seul, et parler de soi, quelque sujet qu'il traite; — oui, il fait usage parfois d'anecdotes de sa vie privée, en cherchant à leur donner une signification plus profonde — comme si un homme de culture et de goût était tenté d'accorder la moindre importance aux aventures de cette chouette. Voici quelques jours, chez Antonio Miscomini, l'imprimeur, m'est tombé entre les mains un exemplaire de son *Traité sur l'Amour de Jésus-Christ*, qui a atteint en peu de temps, d'une manière absolument grotesque, la septième édition. Etant donné que le noble frater réfute le merveilleux dialogue de Platon, j'étais curieux d'apprendre ce que lui-même avait à dire sur l'amour. Mon ami, l'horreur de ce que j'ai trouvé dépassait toute attente. Un mélange confus et passionné de sensations obscures, qui tiennent de la fièvre et de l'ivresse, d'intuitions et de débats intimes essayant vainement de se traduire sous une forme plastique. J'avais le vertige, je me trouvais mal. Sérieusement, je comprends de reste que cette sorte de travaux doive être

une occupation épuisante, je comprends sa faiblesse et ses évanouissements. Au lieu de fuir ses honnêtes parents dans le cloître et la sainteté, au lieu, entre les murs de sa cellule, de garder les yeux fixés sur les abîmes de son âme, ce fou aurait mieux fait de s'éduquer un peu et de rendre sa vue assez claire pour saisir la substance magnifique et variée de l'univers. Il saurait alors que la création ne nécessite ni martyre, ni macérations, mais qu'elle est une chose joyeuse, que tout ce qui est bien s'épanouit de soi-même dans l'aisance et la sérénité... J'ai écrit mon drame d'*Orphée* en quelques jours, mes chansons m'ont coulé des lèvres au spectacle de la beauté du monde, en buvant au sein des fêtes, sans que j'aie besoin ensuite de garder le lit...

GIOVANNI. — Le vin en serait donc complice! Oui, maître Angelo, vous êtes le flambeau du siècle. Qui pourrait vous égaler? Nul ne sait voir le monde aussi aimablement que vous. Nul ne chante aussi délicieusement que vous la louange d'un bel enfant. Peut-être frère Girolamo s'est-il dit qu'il fallait s'y prendre d'une façon un peu différente pour rivaliser avec vous...

POLIZIANO. — Tu te moques?

GIOVANNI. — Je n'en sais rien. Vous m'en demandez trop. Je ne sais jamais quand je me moque et quand je suis sérieux. Qu'y a-t-il?

Un valet (*soulevant la tapisserie de l'entrée*). — Le prince de la Mirandole.

GIOVANNI. — Pico! Il est le bienvenu! N'est-ce pas, maître Angelo? Qu'il soit le bienvenu. (*Le valet se retire.*) Allons! Soyez gentil! Est-ce que je vous aime oui ou non? Vous devez avoir raison, je m'avoue vaincu. Frère Girolamo est une chauve-souris... êtes-vous content? Il faut bien discuter un peu, n'est-ce pas? Si vous aviez pris sa défense, je l'aurais maltraité de toutes mes forces... Voilà Pico! Bonjour, Pico!

POLIZIANO. — Que n'es-tu moins aimable, coquin! Mais comment t'en vouloir?

Scène 2

Pic de la Mirandole entre rapidement, abandonne son manteau aux mains du valet et s'avance au premier plan d'une démarche vive. C'est un beau jeune homme portant avec désinvolture d'élégants vêtements de soie, aux longues boucles blondes

et soignées, avec un nez fin, une bouche féminine et un double menton.

PICO. — Comment va le Magnifique?... Bonjour, Vannino! Je vous salue, maître Angelo!... Ouf, je meurs de chaleur. Si l'un de vous est mon ami, Messieurs, il me fera donner une limonade, aussi fraîche que les eaux du Cocyte. (*Le Cardinal, faisant signe à Poliziano de rester, s'empresse d'aller à la porte pour donner des ordres lui-même.*) Par Bacchus, la langue me colle au palais. Quelle chaleur pour un mois d'avril! Il était 3 heures à San Stefano in Pane, et la température ne s'est pas encore rafraîchie. Il faut vous dire que j'arrive de Florence, aussi vite que mon cheval a pu courir. J'avais déjeuné chez vos parents, les Tornabuoni, Giovanni, et m'y étais attardé trop longtemps. Il faut reconnaître que les Tornabuoni ont une cuisine excellente. Il y avait des poulets de grain venant de France, mon petit, d'une tendresse de chair à laquelle tu aurais su rendre hommage. Oui, la vie a son charme. Et Laurent?... Sérieusement, comment se sent-il depuis ce matin?

POLIZIANO. — Son état paraît n'avoir pas changé depuis que vous le vîtes, Monseigneur. Le cardinal et moi, nous attendons le rapport du médecin sur l'effet produit par la boisson de pierres précieuses distillées qu'a préparée pour notre maître le sieur Lazzaro de Pavie; et, pour donner des ailes à ces pénibles heures, nous nous sommes un peu adonnés aux études, dont, il est vrai, un indigne objet nous a éloignés par la suite... Mais maître Pierleoni ne nous a toujours rien annoncé de nouveau. Ah, mon très cher seigneur, je commence à douter du pouvoir merveilleux de cette boisson tant vantée. Son inventeur a quitté Careggi d'un pied léger, après avoir, entre parenthèses, reçu des honoraires honteusement élevés, et s'en est remis à nous d'attendre les heureux résultats de sa médecine. Puissent-ils se manifester! Mon grand, mon bien-aimé seigneur! T'ai-je donc, voilà quatorze ans, sauvé dans la cathédrale du poignard des Pazzi, pour que tu doives m'être enlevé maintenant, au faîte de la vie, par une sournoise maladie? Que deviendrai-je, si tu descends au pays des Ombres? Je ne suis qu'une plante qui grimpe autour de toi, mon laurier, et qui dépérira si tu te fanes. Et Florence? Que deviendra Florence? Elle est ta bien-aimée. Je la vois se flétrir dans ses voiles de veuve...

PICO. — Sire Angelo, je vous en prie, c'est là un chant funèbre un peu prématuré. Laurent est en vie, et vous faites des vers sur sa mort. Votre génie vous emporte... Dites-moi, maître Pierleoni s'est-il enfin exprimé d'une façon positive sur le caractère de la maladie?

POLIZIANO. — Non, Monseigneur. Il explique, par des formules difficilement compréhensibles si l'on n'est pas initié, que la moelle de la vie est attaquée par la décomposition. Une idée horrible!

PICO. — La moelle de la vie?

POLIZIANO. — Et ce qui est le plus terrible, c'est l'agitation intérieure qui s'est emparée du cher malade, en dépit de sa grande faiblesse. Il se refuse à demeurer au lit. Il s'est fait conduire aujourd'hui en chaise à porteurs dans le jardin, dans la loggia de l'Académie platonicienne, dans diverses chambres, et ne trouve nulle part le repos.

PICO. — Etrange. — Es-tu allé auprès de ton père aujourd'hui, Vannino?

GIOVANNI. — Non, Pico. Et entre nous, être auprès de lui me devient si pénible que je préfère l'éviter... Mon père a tellement changé... Il a une façon de te regarder, en roulant d'abord les yeux de bas en haut, et ensuite de gauche à droite avec une expression tourmentée... Tu ne peux savoir combien m'effraie la proximité de la maladie ou de la souffrance. J'en deviens malade moi-même. Je me sens parcouru par un souffle sépulcral... Non, notre père nous a lui-même enseigné à écarter délibérément de nous tout ce qui est laid, triste, affligeant, et à n'accorder l'accès de notre âme qu'à la joie et à la beauté. Il ne doit donc pas être surpris maintenant...

PICO. — Je comprends cela. Pourtant, tu devrais essayer de te surmonter... Où est ton frère?

GIOVANNI. — Piero? Est-ce que je sais? A cheval, en train de se battre (*essayant de reprendre le ton de la plaisanterie*) ou auprès d'une vache grasse...

PICO. — Auprès d'une — ?... Ah, ah, voyez-vous cela! Voyez-vous le petit Giovanni! Je vais raconter à mon prieur que le cardinal de Médicis ne cite plus Aristote, mais certains sermons... (*Un domestique lui apporte la limonade et sort.*) Mais à présent, dites, dites, dites! Comment Laurent a-t-il accueilli la dernière nouvelle?

POLIZIANO. — Quelle nouvelle, Monseigneur?

PICO. — Le dernier coup de frère Girolamo... Le scandale de la cathédrale...

GIOVANNI ET POLIZIANO. — De la cathédrale?

PICO. — Il ne sait donc rien encore? Et vous non plus, vous ne savez rien? Tant mieux. Je vais vous raconter. Laissez-moi boire et je raconte. — Voici une belle cuillère.

GIOVANNI. — Fais voir... Oui, elle est jolie. C'est Ercole, l'orfèvre, qui l'a faite. Un homme adroit.

PICO. — Ravissante, ravissante! Ces boules... Quel joli feuillage!... Une pièce réussie! Ercole? Je lui donnerai du travail. Il a beaucoup de goût.

GIOVANNI. — Le scandale, Pico!

PICO. — C'est vrai. Je raconte le scandale! — Apprenez d'abord qu'il s'agit d'*elle*.

POLIZIANO. — Non? D'*elle?*...

GIOVANNI. — Ecoutez, écoutez!

PICO. — Vous savez qu'elle assiste aux sermons de frère Girolamo?

POLIZIANO. — Je le sais, mais sans comprendre.

PICO. — Oh, je comprends parfaitement cela. Les femmes sont les premières à se soumettre passionnément à sa parole, et il est facile de s'apercevoir que c'est sur les femmes qui ont beaucoup aimé qu'il exerce l'influence la plus forte. D'ailleurs que voulez-vous? Le frère est à la mode! Son succès dépasse toute mon attente; il ne cesse de gagner aussi bien le bas peuple que la noblesse, et l'épaisse bourgeoisie elle-même commence à s'occuper de lui. Il est devenu de bon ton d'assister à ses sermons, et je considère comme du fanatisme, maître Angelo, excusez-moi, de s'en défendre comme vous faites. Mais pour en venir au fait : la divine Fiore se montre moins entêtée. Ces derniers temps, on la trouve assez régulièrement aux pieds du frère, ce qui serait une chose tout à fait réjouissante, même divertissante. Mais ce qui donne à réfléchir, c'est qu'elle s'y prend d'une manière un peu trop particulière, un peu trop provocante. Elle a en effet l'habitude de faire son apparition à la cathédrale trop tard, une petite demi-heure trop tard, au moment où le sermon bat son plein. Et cela pourrait encore passer, car son entrée tardive pourrait s'effectuer en silence et rester inaperçue. Mais la circonstance aggravante, c'est que la belle des belles

est habituée au faste des entrées princières et s'impose, à ce point de vue, infiniment moins de retenue que son très noble amant Laurent en personne. Toute une troupe de serviteurs magnifiquement vêtus entoure sa litière et accompagne notre maîtresse à l'intérieur de l'église pour lui frayer à travers la foule, sans grandes précautions, sans beaucoup d'égards, un chemin jusqu'à sa place. J'étais là lorsqu'elle fit ainsi son entrée, la première fois, au milieu du sermon. Son apparition aurait pu éveiller l'attention, sans plus... De la façon dont elle se produisit, elle provoqua un léger tumulte. Tout le monde se pressait, chuchotait, la montrait, et ceux qui, tout contrits, pliaient encore l'échine sous les horribles prédictions de frère Girolamo, se disloquaient maintenant le cou pour voir ce fier et réconfortant spectacle, le savoureux tableau offert par cette femme célèbre, somptueuse, à l'allure de reine, à la divine beauté. Mais pour ce qui est du frère, j'ai craint, dans la seconde où il l'aperçut, de lui voir perdre les sens et le fil de son discours : le mot qu'il était en train de prononcer s'allongea sur ses lèvres d'une manière effrayante, on eût dit qu'il se figeait. S'il est habituellement blême, à ce moment une véritable pâleur de cire couvrit son visage, et jamais je n'oublierai l'inquiétant changement de ses yeux qui s'enflammèrent, s'éteignirent et se rallumèrent à nouveau...

POLIZIANO. — Vous racontez bien, Monseigneur. C'est vraiment une jouissance délicate que de suivre le cours harmonieux de votre récit.

PICO. — Par Hercule, maître Angelo! En pareil cas, ce qui s'est produit est pourtant plus important que la façon dont on le reproduit, et je vous demande instamment d'appliquer votre attention au cours des choses plutôt qu'à mon discours.

GIOVANNI. — Produit — reproduit... Cours — discours... Bravo, Pico! Bravo!

PICO. — Laissez-moi finir. Depuis ce jour, il y a entre frère Girolamo et la divine Fiore une lutte secrète, exaspérée. Si son arrivée tardive apparut au début comme une élégante négligence, l'entêtement avec lequel elle s'y tint rendit de plus en plus évident son désir d'exciter le frère et ses auditeurs. Lui, de son côté, essaya de plus d'un moyen contre cette inexactitude. Il prêcha d'une voix haute et terrible, pour surmonter le bruit que les domestiques faisaient à leur entrée. Il étouffa sa voix en un mystérieux murmure, espérant par

là forcer l'attention. Il se tut et laissa planer un silence réprobateur, jusqu'à ce que donna Fiore eût atteint sa place et que le calme se fût rétabli, pour poursuivre son sermon sur un ton d'autant plus terrible. Car la chose a pour nous autres cet avantage que, depuis qu'elle vient à la cathédrale, le padre se surpasse lui-même. Il prêche au milieu de l'effroi, des pleurs et de l'horreur. Les peines dont il menace la ville pour sa légèreté voluptueuse sont à faire frémir, et chacun erre ensuite par les rues, à demi mort et sans voix. A plusieurs reprises, comme il parlait de la détresse du monde, de la pitié et de la rédemption, le scribe qui prend note des sermons, vaincu par les sanglots, a dû interrompre sa tâche. Le frère possède si bien l'art d'émouvoir les consciences par un mot dit sur un ton de mystère, que la foule palpite de conserve comme un seul corps : ce qui est fort intéressant à observer, alors qu'on ressent en soi-même une émotion toute semblable. Il va de soi que l'affluence aux sermons s'est encore accrue de façon considérable... Mais notre belle maîtresse ne s'est départie en rien de son attitude hautaine et singulière, et c'en est venu aujourd'hui à un coup d'éclat, à un scandale. Frère Girolamo est allé trop loin; je ne le défends pas. Son grand talent l'a entraîné... Ecoutez comment cela s'est passé. — Avant le lever du jour, la cathédrale était déjà remplie de gens qui avaient voulu s'assurer une bonne place. Mais, à l'heure du sermon, l'affluence devant et dans l'église était telle qu'on n'aurait pu laisser tomber une aiguille. Je reste en-dessous de la vérité en disant qu'il y avait là dix mille personnes. On estime à deux mille le nombre des seuls étrangers qui avaient afflué de tous côtés. De la campagne et des villas, propriétaires et paysans étaient venus déjà pendant la nuit pour arriver à temps au sermon, et l'on a vu des gens arriver de Bologne. Le tumulte entre San Marco et la cathédrale était épouvantable. Les autorités avaient peine, sur son chemin, à défendre le prieur de l'amour du peuple, qui voulait lui baiser les mains et les pieds et couper des morceaux de son froc au passage. Dans la Grand'Rue, non loin de votre palais, Giovanni, une femme criait qu'elle avait été guérie d'une hémorragie en touchant le bas de la robe du prophète. On annonça qu'un miracle venait de s'accomplir, et la foule cria « Miséricorde! » A l'intérieur de la cathédrale se trouvaient réunis tous les pères de San Marco, les confréries et tout le monde. On apercevait des membres de la Signoria et les capuches rouges du collège des Huit.

On voyait des hommes et des femmes de toutes conditions et de tous âges, des enfants qui se cramponnaient aux colonnes, des artisans, des poètes et des philosophes... Enfin, frère Girolamo est en chaire. Son regard, ce regard étrangement fixe et ardent, se pose sur la foule, et, au milieu d'un silence oppressé, il commence à parler. Il s'adresse à Florence, il l'apostrophe et lui demande avec un calme, une lenteur effroyables, comment elle vit, comment elle passe ses jours — et comment ses nuits. Dans la pureté, la chasteté, dans l'esprit, dans la paix? Puis il se tait, exigeant une réponse; et Florence, cette foule aux mille têtes qui emplit la cathédrale, se courbe sous son insupportable regard qui pénètre tout, qui devine, qui reconnaît, qui sait tout... Tu ne réponds pas? dit-il... Et, redressant son corps débile, il s'écrie d'une voix épouvantable : Je vais donc te le dire! Et alors commence un impitoyable règlement de comptes, un véritable jugement dernier, devant lequel la foule ploie comme sous des coups de fouet. Dans sa bouche, toute faiblesse de la chair devient un péché d'une horreur indicible. Sans le moindre égard, avec une affreuse insistance, il nomme les vices par des noms que l'on n'avait jamais encore entendus dans un lieu sacré et proclame que le pape, le clergé, les princes d'Italie, les humanistes, poètes, artistes et ordonnateurs de fêtes en sont responsables. Il lève les bras : et une figure hideuse, une image aux séductions diaboliques, surgit des gouffres de l'Apocalypse : la Courtisane assise sur les eaux, la Femme sur la Bête. Elle est vêtue d'écarlate et de rose, surchargée d'or et de perles, et tient à la main une coupe dorée toute pleine de l'horreur immonde de son impudicité. Et, inscrit sur son front, le nom, le secret, la Grande Babylone, la mère des mauvais plaisirs. Cette femme, s'écrie-t-il, c'est toi, Florence, courtisane insolente et sensuelle! Tu es belle, vêtue avec recherche, odorante et parée. Ta parole est remplie d'esprit, de mesure et d'harmonie, ta main méprise tout objet qui ne porte pas le sceau de la beauté, tes regards se posent avec volupté sur de précieux tableaux et sur les statues des nudités païennes. Mais le Seigneur t'a vomie de Sa bouche... Ecoute!... N'entends-tu pas les ailes de l'ange exterminateur?... Allons, c'en est donc fait. Tout est fini. Le remords vient trop tard. Le jugement est là. Je te l'ai prophétisé cent fois, Florence; mais toi, au sein de tes plaisirs, tu ne voulais pas écouter le pauvre moine qui savait. Ils sont passés, les jours de la danse, des cortèges et des chansons obscènes...

Malheureuse, tu es perdue! Quelle horreur! Vois! L'ombre s'étend. Le tonnerre emplit les airs. Le glaive du Seigneur va s'abattre... Sauve-toi! Repens-toi! Trop tard. Le Seigneur étend ses eaux sur la terre. Il balaie de leurs flots les masques de ton carnaval, tes livres de poètes latins et italiens, tes parures, tes objets de toilette, tes parfums, tes miroirs, tes voiles et tes atours, tes tableaux à l'impudique beauté, tes images païennes. Vois-tu l'éclat de l'incendie? De sauvages armées te sillonnent. C'est la guerre. La famine se glisse en grimaçant par tes rues. La peste répand sur toi son souffle empoisonné... A mort! A mort!... Tu es exterminée, exterminée au milieu des tourments... — Non, mes amis, vous ne pouvez vous en faire une idée! Vous ne voyez pas son visage et ses gestes, vous n'entendez pas sa voix, vous ne subissez pas l'emprise de son démon. La foule gémissait comme à la torture. J'ai vu des hommes faits qui, saisis d'horreur, bondissaient pour prendre la fuite. Un long cri désespéré sortit du sein de la foule : Pitié! — Et un silence de mort... Alors — son regard se brise. A cet instant de frayeur suprême, un miracle s'accomplit. La colère qui déformait son visage semble se fondre. D'un geste débordant d'amour, il étend les bras... Grâce! s'écrie-t-il... La grâce se manifeste! Florence, mon peuple, ma ville, il m'est donné de te l'annoncer, pour le cas où tu te repentirais, où tu renoncerais aux divertissements impies et où tu te donnerais en épousailles au roi d'humilité et de douleur. Vois, celui-ci — et il élève son crucifix — celui-ci, Florence, veut être ton roi... Le veux-tu? Vous que vos péchés torturent, vous qui êtes marqués par la douleur, vous, les pauvres en esprit qui ne savez rien de Cicéron ni des philosophes, vous tous, les misérables, les humiliés, les malades et les méprisés, il veut vous consoler, vous défendre, vous soulager, vous relever. Saint Thomas d'Aquin n'a-t-il pas prédit que les bienheureux assisteront du royaume des cieux à la punition des damnés, pour jouir mieux de leur bonheur! Il en sera ainsi. Mais la ville qui se choisit Jésus pour roi est déjà bienheureuse en ce monde. Nul ne doit manquer du nécessaire, pendant que d'autres se promènent au milieu des beaux meubles, sur des carreaux de mosaïque. Jésus veut, et je l'annonce comme son représentant, que le prix de la viande soit abaissé à presque rien, à quelques sous la livre; il veut que quiconque est astreint à payer à un couvent cinq mesures de farine les donne aux pauvres. Il veut que les vases d'or et les tableaux des églises

soient vendus et que le produit en soit distribué au peuple. Il veut... Et alors — Giovanni! maître Angelo! — à cette minute d'oubli total, d'émotion, de contrition, d'abandon de tout un peuple — alors se produit la catastrophe qui donnera longtemps aux Florentins matière à bavardage. On entend du bruit au portail principal, un cliquetis, des murmures et des piétinements résonnent et s'amplifient. Dans les rais de lumière tombant obliquement des fenêtres, on voit briller des armes. Des porteurs de piques pénètrent dans la nef centrale en réclamant le passage et en repoussant des deux côtés la foule apeurée. Et sur le chemin ainsi ouvert, entourée de gardes et de pages, droite et belle, s'avance la divine Fiore. Jamais je ne l'ai vue plus belle. La grosse perle que Laurent lui a récemment offerte brillait d'un éclat laiteux sur son front immaculé. Les mains croisées sur le ventre, le regard baissé et cependant attentif, un inoubliable sourire sur les lèvres, elle s'approche lentement de sa place qui se trouve à un endroit de choix, juste en face de la chaire. Mais lui, le Ferrarais, s'interrompant tout net, se penchant aussi loin qu'il peut au-dessus de la balustrade, comme saisi d'une rage prophétique, et, de son bras tendu, la montrant en plein visage — « Regardez! » s'écrie-t-il, « tournez-vous tous et regardez! Elle vient, elle est là, voici la courtisane avec laquelle ont banqueté les rois de la terre, la mère de toutes les infamies, la femme sur la bête, la grande Babylone!... »

POLIZIANO. — Quelle horreur! Le misérable!

GIOVANNI. — Il allait un peu fort — en un sens...

PICO. — Non, non, ne jugez pas, Messieurs! Puisque, malheureusement pour vous, vous n'étiez pas présents, vous chercheriez en vain à vous faire une idée de l'intensité de cette minute. N'oubliez pas que tout ce qu'il voit acquiert réalité et présence au moment même où il l'exprime. Sa main blême, sortant de la manche sombre de son froc, s'élevait et s'abaissait, frémissante, tandis qu'il la montrait d'un doigt justicier, et tant qu'il ne laissa pas retomber cette main, la belle Fiore fut en vérité la femme apocalyptique, la grande Babel dans son impudique splendeur. Le peuple, rejeté entre des sentiments extrêmes, entre la damnation et la grâce, soulevé, échauffé, n'avait aucun doute à ce sujet. Le dégoût, la peur et la haine sortaient des mille regards qui de toutes parts se dirigeaient vers elle. On entendait un gémissement rauque,

comme assoiffé de son sang. Moi aussi, je la regardais, et je vous le jure in verbo Domini : je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête et un frisson glacé me parcourir le dos.

POLIZIANO. — Vous recherchez de tels frissons : avouez-le, Monseigneur!

GIOVANNI. — Et elle? Et elle?

PICO. — Elle est bien demeurée comme figée le temps d'un Ave Maria. Puis elle s'est dressée avec un cri de rage, a fait signe à sa suite et a quitté la cathédrale à grand fracas. Le bruit a couru qu'elle avait ordonné à ses gens de le tuer en pleine chaire, mais qu'aucun d'eux n'avait osé l'attaquer. On a prétendu aussi qu'après le sermon un courrier chargé d'un message secret avait été envoyé par elle à San Marco. En tout cas, sa violence a conduit frère Girolamo à un excès déplorable. Je ne le défends en aucune façon. Quoi que fasse cette femme, on ne la traite pas ainsi. L'insulter devant le peuple entier! Est-elle donc une courtisane!

GIOVANNI (*riant sous cape*). — Oui!

PICO. — Elle est la bien-aimée du Magnifique, par le grand Eros! C'est autre chose, il me semble, que d'être une de celles qui doivent porter le voile jaune et loger dans certaines rues. Une femme si merveilleuse! Ne saurions-nous pas que, bien que née à l'étranger, elle est le rejet naturel d'une noble famille florentine, son esprit étincelant, ses talents multiples, sa profonde expérience humaine en témoigneraient à toute heure. Ses tercets et ses stances sont à ravir, la façon dont elle joue de la guitare m'a ému aux larmes. Sa mémoire contient un nombre infini de beaux vers latins de Virgile, Ovide, Horace, et pour la grâce avec laquelle elle raconta récemment au jardin, après le déjeuner, cette nouvelle assez leste du Décaméron, j'aurais voulu me prosterner devant elle. Mais si tout cela ne suffit pas pour l'assurer de l'admiration de tous, — eh bien, quoi! elle est la femme qui possède l'amour du grand Laurent.

POLIZIANO. — Vous l'avez dit, Monseigneur! Et c'est moi, moi, qui dois vous inviter à considérer ce fait comme une explication des événements? Vous, dont le regard aigu pénètre tant de choses du ciel et de la terre, le phénix des esprits, le prince entre les érudits et l'érudit entre les princes — vous ne voulez pas voir ce qu'il en est? Vous ne voulez pas voir que cette dernière monstruosité du Ferrarais ne manifeste rien d'autre qu'une hostilité nouvelle, un nouvel

éclat d'insolence et de haine contre le Magnifique lui-même et sa maison! Notre divine maîtresse a fait sentir au moine tout le mépris qu'il mérite; mais, tandis qu'il en tirait vengeance d'une façon si effrénée, il ne suivait pas du tout, comme vous semblez le croire, l'aveugle impulsion d'une rage passionnée, il ne faisait que saisir, avec une volonté arrêtée et réfléchie, l'occasion ainsi offerte d'une attaque sournoise contre l'homme qu'il a lui-même coutume d'appeler lâchement « le Fort » et aux pieds duquel Florence, ravie, est couchée depuis vingt ans. Vous êtes un grand seigneur qui pourrait commander une ville et conduire une armée, s'il ne préférait vivre en libre amoureux de la science, et je ne suis qu'un pauvre poète, qui ne possède rien d'autre sur terre que son ardent amour pour la maison des Médicis, cette source de la lumière, de la beauté et du plaisir. Mais ce même amour m'ordonne de parler, m'ordonne de vous arracher, vous, jeune aveugle, de l'endroit où la vipère est cachée dans l'herbe. — Ecoutez donc : La conjuration des Pazzi qui enleva autrefois dans la cathédrale le beau Julien, et dont Laurent lui-même eût été victime si un dieu ne m'avait, au dernier moment, donné la force de fermer à clef derrière lui la porte de la sacristie... C'était moins que rien, une plaisanterie, un jeu d'enfant, auprès des intrigues infernales qui se trament en ce moment au même endroit, cette fois encore à Santa Maria del Fiore, contre les Médicis et leur fastueuse domination. Ce ver de terre s'est laissé enivrer par les succès faciles qu'il a remportés après de la foule curieuse grâce aux manifestations de sa hideuse nature. Sa convoitise du cœur des hommes, son désir de se gagner les esprits, se révèle de plus en plus clairement chaque jour. Comprenez, comprenez donc, Monseigneur! C'est vers le pouvoir qu'est dirigé son regard sombre! Et quoi, s'il s'en rendait maître? Voyez ce qui se passerait, et frémissez d'horreur. Le nombre de ceux qui, trompés par l'inquiétante douceur de sa doctrine, s'assemblent autour du triste dictateur, ce nombre s'accroît dans d'effrayantes proportions. De facétieux mortels ont donné à cette triste sorte d'abstinents, ennemis de la beauté, le surnom de « pleureurs », comme on appelle, aux funérailles, les gens qui sont payés pour se lamenter sur les morts. Qu'est-il arrivé? Humbles comme ils sont, ils se sont emparé de cette appellation comme d'un titre honorifique, et les « pleureurs » désignent maintenant un nouveau parti politique qui se dresse en ennemi en face

des Médicis et dont notre moine se considère comme le chef. Que vous dire encore? De jeunes fils des premières familles de la ville, un Gondi, un Salviati, d'élégants et brillants adolescents, chéris des dieux comme vous-même, se sont jetés aux pieds de cet être néfaste en suppliant qu'on les accepte comme novices à San Marco. On ameute le peuple et on l'appâte par des promesses. C'en est venu au point que quelques voyous ont accroché aux murs de la cathédrale et du palais des sonnets satiriques sur le seigneur Piero de Médicis. Ah, Monseigneur, qu'avez-vous fait, que fîtes-vous, en appelant cette homme à Florence et en lui préparant les voies par votre crédit!

PICO. — Est-il permis de se moquer un peu de vous, maître Angelo, ou le prendriez-vous en mauvaise part? Si vous pouviez voir votre figure! Allons, regardez-vous dans la glace! On dirait que vous appartenez vous-même aux « pleureurs », au parti politique des « pleureurs »... Ah, ah! Grands dieux! Un curieux parti politique! Une chose des plus importantes! Je vous en prie, apprenez-moi à connaître nos Florentins! Je ne les connais pas, je ne les ai pas étudiés. Je me figure qu'ils sont un petit peuple extrêmement profond et stable, incapable d'entendre la plaisanterie. Non, non, pardonnez-moi, mais je ne puis m'empêcher de rire. Pour autant que je vois les choses, Piero n'est pas aimé à Florence parce que ses manières conquérantes et rudes ne sont pas à leur place; mais je trouve un peu hardi d'établir une relation entre les méchants sonnets que l'on compose à son sujet et les sermons de frère Girolamo. Si Andrea Gondi et le petit Salviati trouvent de la dernière élégance d'endosser le froc des dominicains, voulez-vous les en empêcher? Je vous avouerai que j'ai déjà caressé moi-même cette idée. Je pense que nous vivons à une époque dépourvue de préjugés? Puis-je m'habiller à Florence comme bon me semble, selon mon goût propre et ma personnalité, sans que l'on me montre du doigt — ou non? Je le puis — au physique comme au moral. Et si maintenant j'étais las de la pourpre et du bleu de ciel, et préférais la sobriété du froc monacal? Pourquoi n'avez-vous pas poussé les hauts cris lorsque après tant de cavalcades multicolores le fameux cortège de la mort, où les cadavres sortaient des cercueils noirs, a eu un si étonnant succès? Des choses comme celle-là, c'est un peu de poivre après trop de sucreries... Ce que j'ai fait, en exhortant Laurent à appeler frère Girolamo à Florence? J'ai offert un grand homme à la ville, par Zeus,

et j'en suis fier! Laurent est, j'en suis sûr, le premier à m'en savoir gré. N'a-t-il pas, tout récemment encore, prié les Spolétins de lui céder pour la cathédrale le corps de Filippo Lippi, simplement pour ajouter aux célèbres tombeaux de Florence une pièce nouvelle? Quand frère Girolamo sera mort, les gens de Ferrare, et peut-être même ceux de Rome, nous dépêcheront des envoyés et nous supplieront de leur donner ses cendres. Mais nous ne les rendrons pas. Toute l'Italie viendra voir le tombeau du moine qui fit tant parler de lui, et alors je pourrai dire que je fus le premier à découvrir ses dons et à lui donner sa chance... Oui, Messieurs j'ai gagné la partie. Je n'étais pas du tout certain de mon affaire, car qui pourrait prévoir les humeurs de Florence? A ce chapitre des dominicains de Reggio où je le vis pour la première fois, personne n'avait d'abord pris garde à lui. Je me trouvais dans un cercle de gens de lettres et d'érudits qui participaient au chapitre, et il était resté, lui, parmi les moines, sans dire un mot, renfermé en lui-même, tant que la discussion n'avait porté que sur des controverses scolastiques. Mais lorsqu'on en vint à traiter de la discipline, il fit brusquement irruption dans les débats et stupéfia l'assemblée tout entière par la singularité vraiment démoniaque de ses idées et de sa parole. L'état de l'Eglise et des mœurs publiques apparut soudain dans une lumière crue, quasi infernale, et l'originalité brûlante, l'étroitesse inspirée de ses idées me bouleversèrent à un point que je ne saurais dire. Oh, je n'étais pas le seul. Plusieurs personnes distinguées, voire même des princes, se mirent en rapports épistolaires avec lui. Mais moi, je cherchai à faire personnellement sa connaissance, et ma première impression s'en trouva fortifiée. Partout, au cours de mon voyage, je chantai ses louanges. Puis je vins me fixer à Florence, et là, plongé dans la passionnante étude de ce petit peuple remuant, cultivé, à la langue acérée, de cette population curieuse et sans repos, je formai, dans un moment de gaîté, le projet d'employer mon influence à faire venir ici frère Girolamo. Sa réputation était établie, mes louanges y avaient travaillé d'avance, on lui offrirait la possibilité d'agir. C'était une entreprise hardie, un risque à courir. Cet homme, me disais-je, sera noyé sous les rires de la ville, transpercé par ses moqueries — ou bien il a le plus grand succès du siècle. Eh bien, Messieurs — c'est ce qui est arrivé. Je parle avec mon ami le Magnifique; le Magnifique parle au prieur de

San Marco; frère Girolamo est appelé. Il se limite d'abord à l'instruction des novices du couvent, mais on lui demande de satisfaire la curiosité qui s'est éveillée et de permettre à quelques privilégiés de pénétrer dans la cour du monastère pendant les heures d'instruction. L'auditoire s'accroît chaque jour, et il laisse faire. Parbleu, je pense bien qu'il laisse faire! Il est assailli de prières par des connaisseurs, de nobles dames, par tout le monde — on le supplie de monter en chaire. Il se défend un peu, puis il cède. La petite église de San Marco est pleine à craquer. Il prêche, et exerce une influence inouie. Son nom est sur toutes les lèvres. Les tenants d'Aristote et de Platon abandonnent un instant leurs querelles et disputent de la valeur de ce moraliste chrétien. En peu de temps, l'église du couvent est trop étroite pour le nombre des auditeurs, et il se transporte pour prêcher à Santa Maria del Fiore. Si c'étaient d'abord quelques érudits et quelques amateurs dont il éveillait l'attention, c'est maintenant le bas peuple qui se prend de passion pour lui, et sur l'esprit duquel ses sombres dons de visionnaire, la profondeur avec laquelle il fouille et juge toute l'humanité, exercent une influence magique. Ses moines le choisissent comme prieur, et il fait de San Marco, où les choses, jusqu'alors, n'allaient ni mieux, ni plus mal que dans les autres couvents, un refuge de la sainteté. Ses écrits sont lus avec avidité. Lui-même fait le sujet de tous les entretiens. Il est, avec Laurent de Médicis, le plus fameux, le plus grand homme de Florence... Pour moi, je considère tout cela avec la plus joyeuse satisfaction, et vos humeurs, bon maître Angelo, ne me troubleront pas au milieu de cet instructif divertissement.

POLIZIANO. — Je ne le veux pas non plus, Monseigneur. Aussi bien, j'aime à penser que Florence me connaît comme le contraire d'un trouble-fête. Mettons que l'envie seule me soufflait ce que j'ai dit, que je vous dénie un plaisir que je ne comprends pas et que je ne puis partager. Car j'avoue que je ne comprends absolument rien à ce qui se passe. J'ai souvent rendu grâces aux dieux de m'avoir fait naître en ce temps d'aurore et de résurrection qui me semble si beau, d'une fraîcheur si ravissante. Le monde sourit à son réveil; pareil à une fleur qui s'épanouit, il ouvre dans un souffle son calice à la jeune lumière. De débiles fantômes aux yeux creux, des préjugés horribles et cruels qui tourmentèrent l'humanité toute une longue nuit, rentrent dans le néant. Tout apparaît dans sa nouveauté. Un séduisant royaume

d'études, d'études oubliées ou dont on n'avait jamais rêvé, s'ouvre à l'infini devant nous. La terre en travail nous livre, bienheureux que nous sommes, les trésors de beauté du monde antique. Instruit et libéré, l'individu se plaît à se savoir unique. Des actions puissantes, accomplies sans remords, sont couronnées de gloire. Libre de tous voiles et de tous liens, l'art progresse avec innocence à travers la terre et tout ce que touchent ses doigts acquiert une noblesse nouvelle. Pleine du dieu qui répand l'ivresse, l'humanité forme cortège autour de son maître souriant et ses éclats de joie sont un hommage à la beauté et à la vie. Alors — que se passe-t-il? Que voyons-nous? Un homme, un homme tout seul, trop laid, trop maladroit pour pouvoir prendre part à la ronde du plaisir, soucieux, renfrogné, ingrat, se dresse en ennemi de cette condition divine, oui, son enthousiasme empoisonné a bel et bien pour résultat de disperser la foule de la cavalcade, de rassembler à grand bruit autour de lui la troupe des dissidents, comme si ce qu'il propose était une chose inouie, d'une nouveauté renversante. Et que dit-il? Que vomit tout son être? De la morale!... Mais la morale est la chose la plus vieille, la plus dépassée, la plus ennuyeuse, la plus rabâchée qui soit! La morale est ridicule! La morale est impossible!... Ou non? Ou peut-être que non? Parlez, Monseigneur! Qu'allez-vous me répondre?

PICO. — Rien. Pour le moment, absolument rien, maître Angelo. Je veux savourer en silence la beauté de vos paroles. Que c'était beau, ce que vous avez dit de notre époque! Elle est comme une fleur qui s'épanouit... Je vous en prie instamment — il faut que vous en tiriez quelque chose... Il vous faut mettre cela en vers. Je réfléchis si l'octosyllabe... Ou peut-être l'hexamètre latin...

GIOVANNI. — Tu dois répondre, Pico, ou bien t'avouer vaincu.

PICO. — Répondre? Soit. Mais il me semble que j'ai déjà demandé si nous vivions vraiment à une époque dépourvue de préjugés? Et s'il en est ainsi — quoi? Cette absence de préjugés doit-elle avoir des bornes? La libre pensée doit-elle devenir une religion, l'immoralité une variété du fanatisme? Je proteste!... Si la morale est rendue impossible, si elle est devenue ridicule — eh bien, comme le ridicule est, à Florence, le danger par excellence, je considérerais comme hardi entre tous celui qui ne redouterait pas ce danger-là. Cela devrait pour le moins susciter la surprise. Mais qui-

conque plonge Florence dans la surprise l'a déjà gagnée à moitié... Ah, mes chers seigneurs, le péché a beaucoup perdu de son charme depuis qu'on a supprimé la conscience! Regardez autour de vous : tout est permis, ou du moins rien ne déshonore; il n'est pas une impiété devant laquelle nos cheveux se dressent encore sur nos têtes. Aujourd'hui, le monde fourmille de négateurs de Dieu, ou de gens qui disent que le Christ a accompli ses miracles à l'aide de son cerveau. Mais qui donc a osé jusqu'à présent s'élever contre l'art et la beauté? Est-ce que je blasphème? Comprenez-moi bien. Je tiens en grande estime ceux qui s'occupèrent de la beauté tant qu'elle fut l'affaire de quelques-uns et que la morale trônait dans sa quiétude et sa sottise. Mais depuis que la beauté s'est mise à courir les rues, la vertu commence à prendre de la valeur. Laissez-moi vous glisser à l'oreille une jolie petite nouveauté, maître Angelo : la morale est de nouveau possible...

GIOVANNI (*qui regarde par la fenêtre*). — Halte, Pico! J'aperçois dans le jardin des visiteurs auxquels il faut absolument que tu dises cela.

PICO (*regardant au dehors*). — Des visiteurs? C'est ma foi vrai! Ce sont des artistes. Toute une troupe d'artistes est au jardin. Je reconnais Aldobrandino... et Grifone... Et le grand Francesco Romano!... A eux? Non, je ne leur dirai rien, mon Giovanni! Ce n'est pas fait pour eux. Mais descendons à leur rencontre. Viens, Cardinal, venez, chantre de la gloire des Médicis! Allons nous distraire avec ces braves garçons.

POLIZIANO. — Vous n'écoutez pas, vous ne voulez rien entendre! Et moi, je vois venir de sombres choses...

(*à suivre.*)

JEAN GROSJEAN

Mical

Je suis Mical, moi, Mical, pas une autre.
M'entendez-vous, les rois au tas des siècles?
M'entends-tu, roi David? Je suis Mical,
Ici, vivante et barrant ton œil vague.

Vrai comme est vivant Dieu, je suis Mical
Et née d'un roi, oui, sans que ce m'importe.
Moi, née d'un roi, j'ai ri des rois, j'ai ri :
Je suis Mical, Mical et personne autre.

Oui, roi, j'aimais, mais tu n'étais pas roi.
Mon cœur t'aimait secret, voyou, chanceux.
Me voici face à toi, mufle aux traits fixes :
Dis, que te suis-je? Et, nimbé, que m'es-tu?

Rois, j'ai semblé tout ce que vous rêvâtes :
J'ai su mimer vos comédies trônesques.
J'ai vu comment finit la vie d'un prince :
Campons, vainqueurs d'un jour, où tu voudras.

Tu te crois roi que la nausée m'en monte!
Plus roi que moi, née du verger royal?
Ta souche a cru près la fosse à purin.
Et prêtre aussi, sans doute? Et fou, pour sûr!

Ça! moi, Mical, vivante on me subjugue?
Moi, chair et sang, vivre au bras d'un roi d'or?
Plutôt le lit de mon tombeau calcaire
Que tes baisers de masque mycénien!

Non! point d'enfant de moi, ça non, cher prince!
Vos dynasties sont mon souci, tu parles!
Empêtrez-les et démêlez vos hoirs :
Le meurtre y sert de titre aux concubines.

T'es prêtre aussi? cerclé du plomb des rites?
Mais nu comme un vitrail, criard et nu,
Public et nu dans le soleil de Dieu!
Plus ivre et nu que Noé dans sa vigne.

Danseur tout nu dans les yeux des serveuses
Comme un rai de vitrail sur les chaisières :
La femme est dupe autant que je t'admire!
T'es beau, t'es dieu! mais moi je suis Mical.

Chacun te sait comme une idée vulgaire :
T'es plus public et nu que les chemins.
Mon dédain foule au pied la boue des routes :
Mon cœur n'a point demeure aux lieux publics.

Te voilà mort déjà, sans nom qu'à tous,
Sans corps qu'à tous : l'affiche israélite!
Je suis Mical, moi, pas ton arbre à gloire,
Mical l'eau vive enfuie des mains des rois.

Oui, mon œil luit qui te laisse à ton rôle,
Redjem chaulé : mon œil brille et passe outre.
Tout vivant te passe outre et rit sous cape
Et moi, Mical, je ris, je suis vivante.

HENRI MARTINEAU

Paul-Jean Toulet "Collaborateur" de Willy

On a beaucoup écrit sur l'usine de romans de Willy. C'est sous ce nom clownesque, on le sait, que, durant une trentaine d'années, le premier mari de Colette, Henry Gauthier-Villars, sut diriger avec beaucoup d'application et assez de bonheur cette originale entreprise. Je me garderai de vouloir estimer la part qui revient à cet industriel d'un genre nouveau dans la série des *Claudine*. Elle doit être grande. Plus grande à coup sûr que ne la révèlent les manuscrits. Mais il est compréhensible que le souvenir rancuneux de sa geôle ait fait taire toute reconnaissance à celle qui a si bien profité de cet *apprentissage*. Même si l'on pense que la part de « Monsieur Willy » s'est bornée à d'excellents conseils de style et de composition. Ce qui n'est pas rien. Pour ne point parler des petites gravelures dont le signataire de ces œuvres ne détestait pas qu'elles soient saupoudrées à l'intention de sa clientèle un peu spéciale. Jean de Tinan lui avait écrit à ce propos : « Vous prenez le contrepied du commun des martyrs, vous jetez des pourceaux ou du moins des cochonneries aux perles. »

Ce que Mme Colette n'a aucunement caché en revanche, c'est l'horreur de son ex-mari, « une horreur nerveuse du papier vierge », une sorte d'empêchement d'écrire. Peut-être, mais je crois surtout, avec sa diligente biographe, que le travail l'ennuyait d'un ennui si cuisant « qu'il préféra échanger cet ennui contre des combinaisons et des risques de manager, au nombre desquels la question de qualité devenait, hélas! le plus léger de tous ». Il y aurait eu en outre chez lui un goût réel de

pédagogie, car au dire de son élève si bien placée pour le savoir, « c'était un censeur-né, incisif, prompt à frapper le point faible, à réveiller d'une pointe un peu cruelle l'amour-propre assoupi ». Et Colette de citer un mot dur de son pédagogue qui, reconnaît-elle, ne lui fut pas inutile. Il dut ainsi y en avoir beaucoup de ces mots-là et des conseils plus directs dont elle sut faire son profit.

Colette, dont le jugement est pire que sans complaisance, mais à qui n'a jamais manqué la lucidité, a également reconnu que le « cas Willy » débordait quelque peu celui d'un homme ordinaire qui n'aimait pas écrire, car il mettait néanmoins sa coquetterie à se présenter comme *homme de lettres*, et qu'il appointait des écrivains afin de signer leurs œuvres. Le singulier, c'est que « l'homme qui n'écrivait pas, ajoute-t-elle, avait plus de talent que ceux qui écrivaient en son lieu et place ». Et pour la plupart d'entre eux, c'est vrai.

Cet homme, féru de musique et qui ne se servait de sa plume qu'à la façon dont un chef d'orchestre se sert de son bâton, a publié sous sa firme et chez divers éditeurs environ soixante-dix romans. Et j'omets tous les autres livres de musicologie, d'histoire ou de science. Il dut pour cela faire appel à de nombreux collaborateurs. Personne aujourd'hui ne saurait les énumérer tous. J'ai entendu parler toutefois de Pierre Veber, Jean de Tinan, Paul-Jean Toulet, Armory, Ernest La Jeunesse, Curnonsky, Boulestin, Paul Acker, Fernand Mazade, Jean de la Hire, Francis Carco.

J'en omets certainement plus que je n'en cite. Ce qui n'a aucune importance. J'ai le dessein de n'apporter quelques précisions que sur les rapports de Willy et du seul Toulet.

Je noterai toutefois en manière d'exorde qu'à de très rares exceptions près (on a cité Pierre Veber et Ernest La Jeunesse qui tentèrent de regimber) les membres isolés du vaste réseau dont tous les fils aboutissaient à Willy semblent avoir considéré leur besogne comme fort naturelle. Ils s'y livrèrent, selon leur capacité, leur diligence et leur commun besoin d'argent, avec la même quiétude et sans plus d'amour-propre qu'un correcteur de cours par correspondance, un assembleur de puzzle ou un spécialiste auquel on confie une mécanique à réviser.

J'ai essayé de me rendre compte de la façon de procéder ordinaire de Willy. En possession d'un roman entièrement ébauché et dont il avait acheté la propriété, ou tout au moins de l'idée initiale qui pouvait mener à un roman, il établissait ou faisait établir un canevas aussi développé que possible. Il s'était fait en courant une première idée des modifications à apporter, des épisodes à ajouter, des caractères à modifier. Et par tranches successives il confiait le travail au réviseur approprié, lui expliquant de vive voix, par lettres ou par pneumatiques, ce qu'il attendait de lui. Parfois la copie révisée passait elle-même aux mains d'un autre plus habile ou plus docile à terminer la besogne conformément aux conseils reçus. Il arrivait encore que les chapitres d'un même ouvrage étaient remaniés dans le même temps par des correcteurs différents et réajustés après coup.

On imagine sans peine les soins exigés par la distribution des tâches, leur direction, leur surveillance et enfin par le souci de leur cohésion. Restaient les tripatouillages ultimes, et l'apport des calembours que le chef d'équipe aimait glisser dans le dialogue, afin de lui donner sinon plus de couleur locale, du moins un ton un peu plus personnel. Il demeure en effet (et c'est assez troublant pour qui veut réduire à peu près à rien le concours de Willy dans ses collaborations) que tous ses romans, issus de tant de plumes diverses, ont entre eux un indéniable air de famille. Et pour la plupart, en dépit de défaillances lamentables, une réelle tenue littéraire.

Bien entendu, le manager demeurait fort secret sur les phases de cette élaboration. Il était assez rare, mais non exceptionnel, que ses « collaborateurs » de choix (j'entends ceux chargés ordinairement du *finissage*) lui eussent apporté un ouvrage conçu et écrit par eux. Toulet, toutefois, aurait ainsi vendu la *Tournée du petit duc*. Mais cette méthode n'était pas sans inconvénients et Willy les avait éprouvés. Le moindre était de réveiller l'amour-propre de l'auteur et d'accroître ses exigences. Aussi fit-il retravailler et abîmer le manuscrit de Toulet plutôt que de s'exposer à ce qu'on l'accusât de n'y avoir pas changé un iota et de s'être purement attribué le bien d'autrui.

Il préférait d'ordinaire se procurer au rabais quelque œuvre informe, un simple scénario où il avait alors toute licence de

trancher et de coudre. Toute cette cuisine exécutée sous sa surveillance vigilante et constante.

Tous ceux qui lui ont dans ces conditions apporté leur concours, et l'éditeur en fin de compte, n'ont jamais tenu de lui qu'une copie de la main d'un secrétaire anonyme, une dactylographie au net ou au besoin une première épreuve d'imprimerie. Copie, dactylographie ou épreuves indemnes de toute écriture repérable. Il n'y fallait pas ménager sa peine et Willy, on le voit, travaillait beaucoup, surtout si l'on songe qu'il avait parfois trois ou quatre volumes en même temps sur le chantier, mais le secret des opérations était à ce prix.

Rappellerai-je l'étonnement de Paul-Jean Toulet quand, en 1917, il reçut de Francis Carco, avec lequel il était en relations depuis plus de quatre ans, un roman intitulé *Les Innocents*? En le remerciant et après en avoir loué l'ingénuité savante et fraîche, « comme une gorgée de cette fontaine à l'eau noire dont parle Homère et qu'on eût mêlée à quelques gouttes d'eau-de-vie », il lui posait une question : « J'ai eu entre les mains un manuscrit dont « s'occupait » Willy; il y avait un meurtre dans ce genre et qui m'avait donné une impression analogue de terreur et de volupté dans le crime. Auriez-vous oncque travaillé dans cette usine? » Il s'agissait des *Amis de Siska*, roman dont Carco avait composé ou revu quelques épisodes et que Toulet, nous le verrons plus loin, avait eu à enjoliver.

Tous les commentateurs de Willy ont rapporté à l'envi que dans son « œuvre » *une Passade* doit le meilleur de sa substance à Pierre Veber et *Maîtresse d'Esthète*, ainsi que les quatre-vingt-douze premières pages d'*Un vilain Monsieur*, à Jean de Tinan. A ces renseignements très connus, je voudrais seulement ajouter, parce qu'on l'ignore encore, je crois, que Jean-Marc Bernard a lui-même pris part aux travaux de l'atelier. On sait que Jean-Marc est entré en relations avec Willy après avoir publié sur ce dernier ses *Lourds commentaires sur un auteur léger*, dans le *Divan* de septembre-octobre 1910. Le critique s'était évertué à découvrir dans un romancier volontiers goguenard et comique un sentimental qui cache son émotion, qui use des jeux de mots à la fois comme d'une preuve de dédain et d'un signe de pudeur et un auteur amer et délicieux à classer en compagnie des libertins du XVIIe siècle.

Les lettres de Willy à Jean-Marc Bernard sont en ma possession. J'y ai lu qu'en juin 1914 Willy lui proposait de retaper un livre que lui-même qualifiait d' « assez médiocre ». Ayant pris connaissance du manuscrit, Jean-Marc ne trouva pas le travail *rigolo*. Il l'accepta néanmoins pour la « dizaine de louis » que lui avait proposé Willy. Et celui-ci, au retour du premier petit paquet, trouva l'arrangement exquis, du moins à première vue.
Je ne crois pas que la besogne ait jamais été terminée par Bernard : il allait partir pour la guerre où il fut tué. Quel était ce roman? Qui le termina? J'ai tout au plus compris que l'instant le plus pathétique était celui des adieux de Boris à Gisèle. Autres personnages : Suzette, Gontran, Fred, et un domestique patoisant.

Le patois, sans excès, dans les romans de Willy lui semblait un piment de plus. Curnonsky ne l'ignorait pas qui, en septembre 1910, du Gers où il villégiaturait, écrivait à Toulet : « Din ce biau païs d'Armagnaco j'oublesio lou francès et j'ai paou que lis prochaines bouquinots du Willy soient escribut en gascoun. »

Il y avait cinq ans pour le moins que Curnonsky, clandestinement ou non, était un des employés de Willy. Il venait même cette année-là d'obtenir que son nom figurât en second sur la couverture de *Chaussettes pour dames*. Il se pourrait que ce fût lui, au moment où s'effondrait la collaboration des deux amis à la *Vie parisienne*, qui eût rapproché Toulet de Willy.

Toulet et Willy se connaissaient sans doute déjà. Mais on me fera difficilement admettre qu'en 1905, au moment que Toulet a publié *Mon amie Nane* au Mercure de France, il ait laissé Willy récrire la dédicace de son livre et qu'il ait été absolument éberlué de la « leçon de style » reçue ce jour-là. L'anecdote pue tellement l'invention que le turlupin qui l'a mise aux champs ne s'est pas avisé qu'il se donnait à lui-même le plus cinglant démenti en citant à l'appui de son dire, non la dédicace de *Mon amie Nane* mais celle des *Trois Impostures*, recueil posthume où Toulet a mis la dernière main fort loin de Willy. La centaine de lettres de ce dernier à son « collaborateur » que j'ai pu lire prouve du reste qu'il eût toujours de lui-même et de Toulet une opinion trop sage pour prétendre à corriger celui-ci.

Curnonsky et Boulestin venaient, à l'insu l'un de l'autre, de mettre sur pied les diverses parties d'*Une Plage d'Amour* qui parut en 1906, quand le premier de ces nègres clandestins proposa à Willy le plan d'un nouveau roman. Ce plan était à ce point séduisant que ce dernier se serait montré très excité. Mais Curnonsky n'avait que l'idée de l'œuvre à écrire. Et, tout gonflé encore du succès obtenu dans la *Vie Parisienne* par *Demi-Veuve*, œuvre signée Perdiccas et dont Toulet avait écrit les deux tiers, Curnonsky offrit à celui-ci d'écrire avec lui ce roman nouveau dont l'idée le chatouillait et qui se serait appelé *le Sentier du Vice*. Le projet n'eut pas de suite, du moins avec Toulet. Curnonsky revint-il alors à Willy? Je l'ignore.

Toulet du reste n'allait pas tarder à entrer à son tour dans l'équipe anonyme. Sa plume en a laissé l'aveu : « J'ai écrit sous le nom de Willy la *Tournée du Petit Duc*. Ça n'était pas mal, mais il l'a fait allonger et égayer de la plus malheureuse façon. Je crois que ce fut par Curnonsky... » Le livre parut à la Bibliothèque des Auteurs modernes, en décembre 1908, sous une couverture illustrée de Préjelan.

Cette première prise de contact n'alla pas sans quelques discussions. Elles s'élevèrent principalement lors des échéances des sommes promises et dues. Le 24 août 1908, Toulet se plaint amèrement à Willy de ce que le roman ne paraît pas et qu'il ne soit pas payé : « Tout cela tarde durement... Ne vaudrait-il pas mieux revenir, comme vous disiez, à la publication directe et à la double signature? Ça n'a rien avancé de la sacrifier. »

Willy, bien entendu, fit la sourde oreille. Il devait être occupé à faire étoffer le manuscrit et à lui conférer le ton approprié à sa *marque déposée*. Il acheva enfin de s'acquitter des 2.500 francs qui revenaient au véritable auteur du livre.

Auparavant et avant même que son vendeur lui eût remis la fin de sa copie il lui avait fait tenir une lettre assez extraordinaire : « Cher Toulet, je vous demande à deux genoux la grâce de Lodi, qu'il vive! Envoyez vite, je vous prie, une fin brève. Et maintenant parlez en toute franchise *sans haine et sans crainte* au nommé Willy. M'autorisez-vous à certains tripatouillages? Ayez confiance en moi, dites... »

A relire le roman, même assez distraitement, les *tripatouillages* de Willy, ou d'un autre, ne peuvent demeurer longtemps

invisibles. Ne nous y arrêtons pas. Relevons plutôt les phrases que Toulet s'est visiblement amusé à tracer dans le genre de celles-ci : « Une lune pas encore pleine, ovale et blanche grandissait l'ombre des pins argentés couleur de givre vert. L'odeur d'une corbeille de pétunias, tenace, sucrait les lèvres et les narines, et la brise faible apportait, d'une pièce d'eau fleurie de nénuphars, un autre parfum dangereux de vase musquée, de mousserons et de fleurs d'oranger... »

« ... Un moment après, comme Lodi se taisait, plongé dans cette demi-tristesse un peu flottante, où l'on doute en écoutant battre la pendule si ce n'est pas son propre cœur... »

« ... Au petit jour, Mario, duc de Lodi, regagna sa chambre, le cœur triomphant, un peu fatigué tout de même. Et tout de suite il tomba dans un sommeil noir. Ce fut comme s'il était entré dans de l'ébène. »

▶

Faisant allusion à *Maugis en ménage*, Toulet a raconté en avoir écrit une partie qui « ne vaut pas la peine d'être déterminée ». L'ouvrage parut chez Méricant en 1910. Et Curnonsky a reconnu en être l'auteur au cours de confidences à M. Walzer qui s'est empressé de les consigner dans un livre sur Toulet qu'il ne faut ouvrir qu'avec beaucoup de prudence. Je crois volontiers que la part du spécialiste de *Chaussettes pour dames* est tangible, tant y revient l'évocation appuyée de « mollets ronds et cambrés au-dessus de petites chaussettes ». Cependant, Curnonsky, excellent romancier dans ses propos de table, a cru devoir ajouter qu'il avait écrit le livre seul mais que Willy, le trouvant trop court, lui avait demandé d'y ajouter trente pages. Ce qu'il ne voulut pas faire. Alors Toulet, moyennant cinquante louis offerts par Willy, et sans seulement parcourir le roman en aurait, en une seule nuit, fabriqué l'épilogue.

L'histoire est savoureuse, mais invraisemblable. D'abord, Willy ne donnait pas mille francs pour trente pages. Puis l'épilogue est beaucoup mieux lié au roman que Curnonsky ne le prétend et tous les personnages y reviennent fort congrûment, comme il convient, faire leur dernier petit salut au lec-

teur. Enfin, dans l'ensemble, en dépit de la modestie de Curnonsky, cet épisode n'est pas mieux écrit que le reste du roman. Seulement on retrouve très nettement à certains endroits de ces trente-cinq dernières pages, évidemment ébauchées par Curnonsky, les diaprures inimitables et surajoutées du style de Toulet. Tout particulièrement dans les pages sur Pau, encore que le rappel du facile dicton : « l'hiver à Pau, l'été à poil » ne soit évidemment pas de son fait, pas plus que presque tout le récit du « petit vieux bien propre » à Belle-Isle-en-Mer.

Du reste, une lettre de Willy à Toulet achèverait de lever nos doutes si nous en gardions le moindre : « Cher ami, Maugis est mort, en beauté (du moins il l'espère), fiançant sa femme vierge à Lodi (Marie-Octave). Or, je ne sais si vous pourrez conserver quelque chose de ces vingt pages totalement ratées. Je voudrais, j'aurais voulu, une fin légère, de mélancolique insouciance; tous ces obligés de Maugis parlant de lui sans tristesse vraie, raccrochés à la bonne vie vivante, se souvenant du défunt par un *comme eût dit Maugis*, au besoin. Bref, je voudrais une gouaillerie peu appuyée, le dernier acte d'*Amants :* la séance continue. Pouvez-vous? Voulez-vous plutôt? Je vous demande une réponse. Si vous croyez, à mon vif regret, ce dernier chapitre infaisable ou inutile, renvoyez-moi les feuillets que voici 136-155. Si, au contraire, la chose vous paraît faisable, prévenez-moi, et *sublimi feriam sidera vertice.* Votre reconnaissant et dévoué. »

La preuve est là. Toulet n'a pas écrit un épilogue qui demeure suffisamment dans le ton du livre; il a simplement retapé le monstre qui lui a été fourni. Si quelque bévue peut lui être reprochée, c'est d'avoir écrit trop tôt : « Et puis, cela n'allait pas sans la faire rougir un peu de se rappeler ce premier foudre qui l'avait tout à coup ravie au ciel, cet éclair plus éclatant que la pourpre de l'orage au sein de la nuit... » Alors que l'*irréprochable* fiancée n'en est encore qu'à la veille de sa nuit de noces. Lapsus qui trahit la hâte de la correction.

Mais la marque indélébile de Toulet, si on veut la retrouver de la première page du dit épilogue à la dernière du livre où elle transparaît dans le filigrane, c'est l'épisode de Pau qui l'a imprimée avec le plus de force tant il s'y est souvenu des paysages et des tendres amies de sa jeunesse :

« En ce mois d'août, accablant malgré la brise qui faisait frémir les branches épaisses des chênes, la ville, blanche sous l'azur noir du ciel, vide et silencieuse, brûlait. Seule, parfois, quelque vieille horloge, de celles qui sont si avares du temps qu'elles coupent les heures en quatre, laissait tomber dans l'air chaud et s'évanouir un étape nouvelle de l'inutile après-midi. Ou bien c'était, sonnant sur le pavé, le pied mince d'une grisette en vacances, qui se hâtait vers son amant, vers le plaisir, vers l'alcôve, comme il s'en trouve pour l'été, fraîche, profonde et qui réveille, en craquant, un lit noir du temps des Valois. »

« Mais, par delà, des hautes collines étagées laissaient briller, entre les bois et les rocs, des coins de prairies couleur d'émeraude, dont la bordure, tachée d'une ombre bleue, achevait le plus voluptueux paysage. Et le silence harmonieux de cette immense coupe d'azur, de soleil, de branches balancées, n'était troublé que par les charretiers qui chargeaient des galets dans la rivière et criaient en béarnais après leur attelage. Parfois un blasphème chantant montait tout droit dans le ciel, comme une alouette, et, tout d'un coup, s'y dissipait, effacé par la lumière. »

Il est même assez troublant si l'on reprend ces dernières lignes de les voir reparaître, simplement récrites, en un passage des *Trois Impostures* où le baron de Béhant, dit Béhanzique, rappelle sa naissance dans le Béarn aux belles pierres et en prolonge le souvenir par une évocation semblable :

« Par un après-midi blanc comme du métal, où il n'y a personne dehors, seuls, des charretiers au bord du Gave, crient après leurs chevaux en chargeant des pierres : d'en bas un juron monte vers le ciel comme une fusée, hésite, éclate, s'évapore. Seul demeure le vide immense, où la joie de vivre se dilate comme un parfum qui jouirait d'être infini. »

▶

Si Toulet pensait avoir récrit « une bonne moitié de *Lélie, fumeuse d'opium* », et il n'est que de lire ce roman pour en être aisément convaincu, Curnonsky aurait avoué de son côté

qu'il y avait trempé lui-même. La chose est plus que vraisemblable. On y découvre, et elle y met toute sa complaisance, une Anglaise, épisodique et blonde, qui se vante de porter des chaussettes et point de pantalon.

Le livre parut chez Albin Michel en 1911. L'année d'avant, lui ayant envoyé l'ébauche, Willy mandait à Toulet : « Comme vous le dites, broder ne suffit pas. Il faut une complète réfection. Je l'implore de vous, aux conditions que vous voudrez, et qui, bien entendu, ne sauraient avoir rien de commun avec les précédentes, puisqu'il s'agit ici, non d'additions améliorantes, mais d'un entier bouleversement et, sur ces ruines, d'une architecture nouvelle. »

Quand Toulet lui eut retourné sa première copie revue, Willy l'assura qu'elle était « divine ». Et lui faisant parvenir la suite du manuscrit, il le priait d'y jeter sa « poudre de diamants » et de s'apprêter tout particulièrement à soigner le chapitre III. Car, disait-il, « l'opium c'est votre partie, si j'ose dire ».

Cette réflexion m'inclinerait volontiers à croire qu'en plus de l'épilogue de *Maugis en ménage*, Toulet n'avait peut-être pas été étranger aux tableaux sur l'opium et la morphine qui déjà se rencontraient dans cet ouvrage.

Dans *Lélie*, il est certain que les scènes de fumerie sont traitées avec compétence et une perfection de style qui trahissent le poète qui les a tracées. Plus d'un lecteur, non averti de cette « collaboration », ne s'y est pas trompé. Ainsi : « Lélie se sentait monter doucement dans un ciel de nacre qui lui semblait moins impondérable qu'elle-même. Puis ce fut un grand plumage qui battait à ses côtés avec le bruit d'un oiseau nocturne. » Ou encore : « Elle n'ignorait plus les joies de cette étrange énergie que l'opium dégage, énergie sublime mais incapable de jamais se résoudre en actes, ni ces voluptés aiguës, lumineuses, pliantes, qui entrent dans le cœur comme pénètre un couteau d'or au plus profond d'une pêche fondante. Elle avait, bien des fois déjà, suivi du regard la volute de fumée subtile qui monte et se dissipe. Et maintenant, les yeux mi-clos, elle songeait à tout ce que le ciel découvre d'astres éclatants, de poussière d'or, de lumineux silence, quand le vent de la nuit et du large vient d'en essuyer les nuées humides. Il y avait surtout une

petite étoile verte qu'elle aimait pour ses rayons caressants, et qui la regardait maintenant au fond de son cerveau. Il lui semblait que c'était elle-même, cet astre perdu à la limite de ses yeux, et qu'elle allait, peu à peu, se fondre et se dissoudre dans le désert des cieux, en brûlant encore... »

Toulet a certainement accordé des soins tout spéciaux aux passages sur l'opium, mais tout au long de ce livre si profondément *Willesque*, si ingénument *vertueux*, abondent encore de souples cadences qui n'appartiennent qu'à lui. On en retrouve à chaque tournant.

La marque de Willy y est aussi abondamment visible, quand ce ne serait que pour fustiger d'un trait persifleur les personnages les plus inattendus et qu'il détestait plus ou moins cordialement. On retrouve sa patte dans les nasardes à Ernest-Charles ou à lord Hantayad qui reviennent hors de tout propos. De même que pour qualifier une vie ratée, l'auteur s'empresse d'ajouter : « comme la dernière pièce de Sacha Guitry ». Jamais cependant, il n'a, je crois, esquissé un portrait plus cruel et plus chargé de rancune que celui de Bastienne de Bize.

Sa volonté était aussi réfléchie que formelle, et il l'exprimait sans ambages : « La baronne de Bize, je souhaite qu'elle ressemble — à crier — (et ce « pour des raisons » comme balbutiait Verlaine) qu'elle ressemble à Mme Colette Willy, physiquement et par les mœurs, avec cette différence que l'infortunée paysanne pervertie n'a jamais trouvé chaussure à son pied, *id est* un chat plaisant et un esprit supportable, réunis. Bien entendu, il ne saurait être question, *à moins que votre avis ne soit différent*, d'attribuer à la baronne Gousse de Bize le moindre talent littéraire, n'est-ce pas? »

Aussi, par touches menues, a-t-il décrit la baronne de Bize avec des mèches courtes et couleur de châtaigne, un menton pointu, mais aussi avec des genoux de veau. La quarantaine alourdit fâcheusement sa croupe excessive dont naguère on vantait l'arrogante cambrure. Sa taille courte évoque la gourde plutôt que l'amphore, et elle masque la nudité de son haut front masculin avec plus de soin, assurément, que celle de son derrière. Sans oublier de lui faire roucouler un patois bourguignon aux sonorités excessives.

Inutile d'insister sur le ressentiment qui a accumulé tant de

traits empoisonnés, destinés à flétrir l'héroïne de roman la plus vile et la plus dissolue qu'on puisse imaginer. Willy en avait d'ailleurs averti son correspondant : « Je travaille de mon mieux! Bastienne se modifie. Il le fallait! Et Lélie, donc! Vous savez pourquoi, cher P. J. T. C'était obligé. » Il ajoutait : « A tort ou à raison, j'ai versé là-dedans plusieurs choses de moi que je ne voulais pas garder. Fassent les immortels conducteurs de ma langue qu'elles ne vous déplaisent pas toutes! »

A Toulet peut-être, mais sûrement pas à Colette! On comprend que celle-ci en ait ressenti une noire fureur. Contre son mari d'abord qui le méritait assez, et l'on n'ignore plus comment elle s'est depuis lors acquittée. Contre Toulet aussi. Pour secret que Willy ait toujours été au sujet des écrivains qui l'aidaient dans sa tâche, s'il en était un dont la présence équivalait à une signature, c'était celui-là. Colette ne s'y trompa pas. Elle aurait dû penser que tant d'atroces malveillances trahissaient la main de Willy et non celle de Toulet. Evidemment. Mais Toulet avait *collaboré* à un livre qu'elle ne pouvait considérer que comme un outrage. C'était par surcroît le temps où, chez Sacha Guitry et en présence de Lysès, alors qu'on y déchirait à belles dents Willy, Toulet avait pris hautement la défense de son ami. Et défendre Willy, c'était porter un jugement sévère sur Colette. Elle n'ignora pas plus l'algarade que l'appoint de Toulet à des pages qui l'offensaient si cruellement. Elle avait naguère écrit en tête d'un exemplaire de ses *Sept dialogues de bêtes :* « Pour Toulet, ce nom seul me dispense... » Désormais, elle n'aura plus pour lui que de brèves et dédaigneuses mentions. Elle ne se souvenait que de sa *méchanceté*.

Pour en revenir à l'élaboration du livre, je rappellerai que Willy réclamait à son collaborateur de plus en plus de corrections vivifiantes. Il en venait aux plus petits détails : « J'aimerais une ligne ou deux sur le blanc un peu bleuté (il me semble) de ces yeux noirs (du même noir que l'ébène liquide de certaines pierres). »

Ces corrections n'allèrent pas sans à-coups. Je continue à laisser parler Willy : « Maintenant, je puis vous avouer ce qui a failli me rendre fou; l'odieux imbécile qui m'a enguignonné, enragé, et a été cause que j'ai tout perdu à la roulette : un valet de chambre attentif et soucieux de bien faire a flanqué au

panier les 126 premières feuilles, corrigées par vous, remaniées par moi, au point. Sans doute je les avais posées par terre. L'immonde imbécile a tout jeté. J'ai pensé devenir fou. J'en suis resté un peu idiot. »

Peu après, c'est Toulet qui se plaignait avec amertume que pour les règlements d'argent son employeur ne tînt aucun compte des échéances convenues : « Encore avez-vous le front de me reprocher mes retards! Ne savez-vous plus écrire, oui ou non? Voilà un mois que je vous demande ce qu'il faut faire après mes deux tiers qui sont finis. Dans le doute j'ai commencé l'autre tiers. Et comme vous auriez à le payer, si vous ne voulez pas que je continue, dites-le. Et expliquez-vous un peu clairement, que diable! Ce n'est pas au-dessus de vos forces. »

Et plus loin : « Si vous faites le troisième tiers autrement, dites-le-moi... Je pourrai le finir, si je suis tranquille, en un mois ou cinq semaines. »

Toulet a-t-il seul écrit ce dernier tiers? Il est certain que non, mais il est incontestable qu'il y a travaillé avec application. Tout particulièrement à l'épilogue où des sensations d'opium sont encore une fois évoquées.

Du moins, les lettres des deux « collaborateurs » non moins que la lecture de ce livre adroit et conventionnel, montrent assez que sur une trame fournie par un étranger, et que Toulet avait nourrie et brillantée, Willy gardait le privilège de revoir et d'ajuster l'ensemble, de modifier un détail, de prodiguer des touches nouvelles. En dépit de notre admiration pour le talent de Toulet, ou précisément à cause d'elle, nous ne pouvons guère faire cas de pages aussi mélangées si ce n'est pour subodorer la part de l'auteur de *Mon Amie Nane*, et applaudir en passant la virtuosité d'un poète dont les accents ont partout un timbre si éminemment original.

▶

Je serai forcément bref sur l'*Ecole des Rastas*, ne sachant si ce roman a jamais paru, ni sous quel titre. Les lettres de Willy sont du reste beaucoup moins prolixes au sujet de ce livre. J'ai seulement appris que vers le milieu de l'année 1911, alors

que *Lélie* subissait ses dernières retouches, Willy réclamait le plan de ces « rastas » qu'il avait égaré et dont il ne gardait nulle souvenance. Toulet en avait fait faire une copie. Elle révèle qu'il se serait agi d'une histoire fort confuse, fort décousue. Au début le héros, ayant gagné près de trois millions au Casino, s'arrêtait prudemment de jouer, après trois jours d'une veine insolente. Il drainait alors autour de lui toute une bande d'aigrefins et parmi eux un espion allemand, grossièrement camouflé et à l'affût de renseignements sur un prototype d'avion que possédait, sans qu'on sache au juste comment, l'heureux détenteur des millions...

Le roman se poursuivait en tous sens mais j'ai oublié à travers quelles péripéties. J'ai noté seulement que Toulet avait jeté sur le papier quelques pages du premier chapitre en écrivant en marge : « Willy est prié de préciser quelques détails descriptifs sur Monaco que j'ignore. » De ces pages sans éclat, je retiendrai d'abord ce jugement : « Les Russes se mettent à beaucoup pour bien danser, les Américaines à une toute seule pour danser mal. » On y retrouve l'écho de son inexorable distique sur Isadora Duncan.

Et ce passage encore : « Lacarrouge offrit d'un merveilleux Porto rouge qui cachait sous ce goût un peu poussiéreux qu'ils ont — quand ils ne sont pas de Lunel — toute l'énergie ardente et veloutée dont sa patrie aurait si grand besoin pour triompher de sa République. Saint-Vorle, qui avait une espèce de goût, se loua qu'il ne fût pas blanc, étant avec l'Yquem, le seul grand vin que la nature ait fait pour les femmes. » Simple développement de la scène plus sobre où la belle courtisane de *Mon Amie Nane* offrait du vin de Porto à son ami : « Nane, est-ce que c'est toujours cette chose fade et blanchâtre qu'on vous envoie de Lunel par Bercy? — Non, il est rouge avec un goût de poussière que vous y aimez. »



Curnonsky a révélé un jour qu'il avait contribué avec Francis Carco aux *Amis de Siska*, mais que la première version avait été fournie par l'écrivain belge Henri van de Putte. Et nous ne saurions rien de la part que prit Toulet lui-même à l'écriture

de ce livre, s'il n'y avait fait une rapide allusion dans une lettre à Carco et si les lettres de Willy ne nous avaient ensuite plus abondamment renseigné.

Les *Amis de Siska* avait été précédés de l'*Implacable Siska*, œuvre que Willy lui-même qualifiait « d'idiote » et qu'il estimait inutile à l'entendement de Toulet quand il lui demanda d'en revoir la suite. Celui-ci dut travailler à cette suite durant trois ou quatre mois durant lesquels il fut accablé de recommandations. L'éditeur, affirmait Willy, lui donnerait à lui, seul en nom, pour la réfection de ce roman impubliable, mille francs dont il offrait la moitié pour que Toulet l'y aidât. La somme du reste fut bientôt portée à 600 francs. Mais le reviseur était prié de ne pas s'offusquer d'un texte aussi plat et en particulier d'un premier chapitre plus inutile et sottement bavard que le reste : « C'est du passé, marchez de l'avant. » L'époussetage, encore que d'une main légère, ne dut commencer qu'au troisième chapitre.

Si l'on rapproche jamais les romans de Willy de ceux de Balzac, ce sera pour remarquer dans les uns comme dans les autres le fréquent retour des mêmes personnages. Je n'insisterai que sur Maugis et sur Parville qui lui succéda après la mort de son ami. Ces personnages sont nés, l'un et l'autre, uniquement de cette obsession de se peindre, de cet amour de se contempler que Colette a rappelés et stigmatisés chez son ancien mari.

Le narcissisme de Willy éclate dans les recommandations qu'on lui voit prodiguer au sujet du rôle, absolument épisodique, de Parville dans ce roman. Il était permis, bien entendu, de le faire forniquer avec celle-ci et celle-là, sans insister. « Mais je désirerais qu'il refusât nettement de tremper dans les menus forfaits (pas toujours menus) de la bande à Lucien, par un certain dégoût du crime utilitaire : voler? tuer pour avoir de l'argent? Non, il aime mieux vivre dans une chambre d'hôtel et b... de temps en temps dans les prix doux, puisque aussi bien il est ruiné. » Une autre fois : « A propos de Parville, vous ne devez pas vous triturer le cerveau pour lui faire accomplir hauts faits ou méfaits. Tout bonnement que ce vieillard parle de choses et d'autres, surtout d'autres. Et ça fera la rue Michel. »

A Toulet encore, Willy conseille de remanier et non de supprimer, sinon le roman serait trop court. Et quand son correspondant s'étonne d'un éloge de Paul Fort qui venait là comme des cheveux sur la soupe (et où l'on reconnaît aujourd'hui un salut amical de Carco au prince des poètes et à Jean Pellerin dont quelques vers étaient cités), il répond de la même encre : « Si, je trouve ridicule ce panégyrique de Paul Fort, à tout le moins je le trouve inutilement excessif, mais je m'en contrefous. Il est impossible de faire des coupures... » Toulet ne l'écouta du reste pas, ce qui lui attira une approbation bien imprévue : « Vous avez coupé parce que vous avez jugé bon de couper. Je n'ai rien à dire. Fiat! Et je suis d'ailleurs convaincu que vous aviez raison, vu la lourdeur sans conviction de ces saletés mornes. »

Ailleurs, pour le stimuler, Willy le flatte : « C'est charmant ce détail du gosse en larmes, du coupable... qui a chipé deux morceaux de craie, tout neufs. J'en ai ri délicieusement. » Dieu sait pourtant si le détail est mince! Mais Willy savait manœuvrer : « Quand des feuillets m'arrivent corrigés par vous, je reprends un peu courage. » Et, pour vaincre les dégoûts persistants du correcteur devant le texte qui lui est soumis : « Vous avez tellement raison, au sujet du vol, si vilain, des fafiots par ce gentil Bonnaire que j'en suis écœuré! Pour que ce larcin ignoble ne lui enlève pas tout rayonnement sympathique, il faudrait dire qu'il vole *pour obéir à Lucien*. Et quand on lui offre sa part, je voudrais qu'il la refusât, ou qu'il allât la porter, don anonyme, dans quelque tronc, à Saint-François-Xavier tout proche, voulez-vous? »

Puis ceci qui lève un peu du voile de ces mystérieuses collaborations : « Malgré mon désespoir, je ne puis m'empêcher de rire, de sourire tout au moins de votre flair. Oui, les pages de Siska nocturne et le Montmartre m'appartiennent. Oui, la pornographie à froid trahit les *délicatesses* féminines que vous soupçonniez, et j'en ai enlevé! Par contre, le Marseille final m'appartient en propre. *Propre* est-il bien le mot! J'enrage de devoir avouer que, *grâce à vous*, la mort de la gosse est devenue émouvante et, évidemment, ce qu'elle devait être. » Avec les dernières heures de Bonnaire, la mort de Soledad, dégrossie

par Carco, est évidemment le sommet du livre. Et ces embellissements trahissent avec évidence la main de Toulet.

C'est alors que, plus de trente pages du manuscrit s'étant égarées, qui allaient du moment où Conolès effrayé du crime de Lucien se terre, jusqu'au jour où lui-même tue un joueur pour le voler, Willy les résumait en six lignes, à son correcteur afin de lui permettre d'aller plus avant. Le temps pressait et Toulet s'entendait chaque jour rappeler à l'ordre : « Renvoyez-moi que je les rafistole tant mal que bien les pages moins ignoblement foutues que les autres, le dernier chapitre peut-être, et l'assassinat du joueur par Conolès. » Et, en guise de conclusion : « N'arguez pas que le roman gagne à vos corrections; je ne suis pas encore assez liquéfié pour l'ignorer! Elles l'ennoblissent, le transforment, je le sais! »

A relire ce livre où trop de pages, surtout au début, sont malheureusement demeurées au-dessous du médiocre, le lecteur s'en rend également compte sans trop de peine.

▶

De source certaine nous savons encore que Toulet a été mêlé à une autre des productions de Willy. Nous avons d'abord son propre témoignage : « J'ai retapé aussi pour lui, mais sans me fouler aucunement, une sotte histoire de sous-préfet qui épouse la fille d'un officier de Versailles et qu'elle fait marcher. On le lui avait donné pour cela, et je me demande sous quel nom et titre cela parut. »

La correspondance de Willy va nous aider à résoudre l'énigme : « Pourquoi, écrivait-il à Toulet, l'éditeur n'a point raqué encore, cher ami? Tout bonnement parce que vous avez amputé, d'un cœur si allègre, les conneries de *la Bonne Manière* que le roman est devenu trop court, je veux dire trop court au regard des imbécillités de cette sorte, acheteur qui soupèse, comme du fromage avarié, le bouquin... Donc, il faut à présent remplir les trous. Je m'y emploie et c'est navrant! »

La Bonne Manière a paru chez Albin Michel en 1916, sous la double signature de Baronne d'Orchamps et Willy. Le livre est à peu près tout fait de la description des nuits de noces, des

nuits surtout blanches, du sous-préfet Lucien Carpis. Celui-ci doit attendre la neuvième environ, à l'avant-dernier chapitre du livre, pour courber enfin sous sa loi son indocile et fantasque épouse, Odette du Châtelet, fille d'un général de Versailles.

Tout cela est laborieux d'inventions érotiques et acrobatiques et passablement longuet. Il y eût fallu une indécence de meilleur ton. Sans doute Toulet s'y employa-t-il. Son censeur l'en reprenait : « Pour *la Bonne Manière*, j'ai dû établir beaucoup de jolies conneries que vous aviez, avec dégoût, coupées, sans les remplacer par un poids de copie équivalent. Nous en serions arrivés à une plaquette, une brochurette aimable, cher Toulet, et vous devinez les cris de putois hystérique poussés par le bibligrole déçu! »

Willy avait lui-même trop de discernement pour se faire illusion sur le travail de sa collaboratrice. Au premier sursaut de Toulet, il avait déjà répondu : « Si, Monsieur, j'ai lu! Et je suis dégoûté de vous voir attelé à ce travail putride! Au moins quand vous échenillez mes sales productions, c'est encore moins dégoûtant que les viscosités de la dame!!! » Il lui disait encore, le traitant d'Hercule : « Ces Augiasseries doivent vous dégoûter cruellement. » Il ajoutait, sitôt reçus les premiers remaniements de Toulet : « De plus, sachez que je ne prévoyais pas de si minutieuses corrections et je m'en excuse. Vous faites trop d'honneur à ce texte falot. L'éditeur a demandé — je cite ce styliste — « un remaniement avec un peu plus d'action si ça se peut, vu qu'il ne s'y passe pour ainsi dire rien ». C'est vous dire qu'il ne paiera pas ce que devrait être payée, ce que vaut, une refonte totale! Je vous demande donc de ne pas faire trop d'orfèvrerie, mais plutôt de créer, de toutes pièces, un épisode, violent ou du moins pittoresque, se passant soit à Paris, soit ailleurs. Si vous aviez une vieille chose inutilisée et qu'elle pût se loger là! Quant au style, le mieux, je crois, serait de nettoyer les plus piteuses niaiseries, sans vouloir tout refaire. »

Après cette proposition assez incongrue de greffer une aigrette d'oiseau des îles à cet ourson mal venu, il n'en continuait pas moins les encouragements d'usage. Un autre jour il lui recommandait un chapitre tout à fait déficient : « Cet orage est d'une banalité affligeante que je vous demande de vouloir bien relever par un mot, un détail, ce que vous voudrez... Votre griffe, ô

lion ! » Et peu après il le félicitait d'avoir su faire de cet « orage » une très belle scène.

Il devait s'agir (Toulet retapait dans le même temps deux ou trois livres de Willy) de l'orage de pluie et de grêle qui s'abat sur la nature entre Versailles et Paris, tandis qu'un taxi ramène deux amies énervées et trop tendres qui se prodiguent à fleur de vêtement des caresses frôleuses. L'épisode n'est pas sans un certain charme irritant et plus d'une phrase en est chargée d'audace syntaxique et perverse. Mais il est à parier qu'après le passage de Toulet sur le lieu clos de la joute, on en aura remis. L'ensemble en est redevenu un peu filandreux.

La Bonne Manière fut peut-être l'ultime ouvrage de Willy dont Toulet eût à *connaître*. J'y trouve un exemple assez typique de la façon dont il rafraîchissait un texte. Il lui est arrivé, on le sait, de créer une matière abondante, de fournir des chapitres entiers. Souvent aussi il se contentait de récrire quelques pages par trop indigentes en les animant de traits nouveaux. Parfois enfin, il en épurait seulement l'écriture. Et l'on verra quelle était alors sa façon de procéder, en se reportant à la fin du chapitre IX (page 309) du roman. Il se termine ainsi : « Il la reprend et la maintient asservie, sans qu'elle ait maintenant la force de se débattre, de se défendre, de demander grâce. Seuls, les yeux s'abîment à dissimuler leur étincelle gris-vert que les ardeurs ont rendues un peu fauve. Ce supplice de craindre en aimant, de défaillir de rage, tout en pleurant de volupté, est la fin du bonheur humain. Lucien possède les yeux. Il retient de sa main qui tremble les paupières battues et comme démusclées. Devenu féroce à constater la totalité de son empire, et la perfection de leur ajustement l'un à l'autre, il plante, inexorable, son regard dément, âpre comme un stylet, dans les yeux vaincus qui avouent tout, le passé, les désirs, les ignominies, les animalités, dans les yeux qui ne se ferment plus, dans les yeux qui ne mentent plus... »

Les épreuves de ce fragment étaient parvenues à Toulet sous cette forme qui ne bougea plus. Mais lui, il avait revu ces dernières lignes avec un scrupule de pointilliste et voici ce qu'il en fit : « ... et voilà que l'ayant reprise il la maintient asservie, sans qu'elle ait maintenant le cœur à se défendre ou de demander grâce, le cœur de voiler plus longtemps sous ses

paupières lasses, l'étincelle d'or où son âme a peur de se révéler. Mais quoi, ce supplice de craindre en aimant, de défaillir de rage tout en pleurant de plaisir, n'est-ce pas le dernier terme des félicités? Lucien les a découvertes enfin ces fuyantes lumières. De la main il tient tourné vers lui un pâle visage aux prunelles sombres, et son cruel regard s'enfonce dans ces yeux vaincus qui avouent leur défaite, dans ces yeux où l'amour vient pour toujours d'éteindre les prestiges d'un mensonge oublié... Ainsi on voit, après l'orage, une double étoile s'ouvrir plus pure sur les chemins mystérieux de la mer. »

Mais ces corrections n'ont pas passé dans le livre. Elles sont inédites. Il faut le regretter pour Mme Pouyollon dite baronne d'Orchamps et pour Willy. Peut-être ont-elles été envoyées trop tard? Peut-être aussi ont-elles paru trop littéraires aux *auteurs* et moins précises que leur propre version? Cette hypothèse n'est point à exclure.

▶

Jusqu'en avril 1907 Toulet avait vécu à Paris surtout de ce que lui versait *la Vie Parisienne*, mais, à partir de cette date, cette manne vint à manquer. Trouver d'autres débouchés aurait exigé des démarches qui ne convenaient ni à son caractère ni à son habitude invétérée de ne sortir du lit que le plus tard possible le soir. D'autre part, il était classé : on le considérait comme un humoriste léger et, par une ironie cruelle, le clair de lune grivois de Curnonsky. Pas un éditeur sérieux ne se souciait d'inscrire à son catalogue un nom à ses yeux d'aussi peu de poids. Le roman béarnais, *la Jeune Fille Verte*, auquel il attachait quelque prix et qu'il avait terminé dès 1904, demeurait impossible à caser. Il fallut attendre seize ans pour que cette œuvre délicieuse parût en supplément dans les *Ecrits Nouveaux* et que Robert Emile-Paul, l'y ayant découverte, s'empressât de l'éditer.

C'est donc en 1907 très vraisemblablement que Toulet entra en « affaires » avec Willy et, pour subsister, s'adonna à des besognes de tâcheron, sans récrimination et en toute dignité. Il n'en parlait jamais, que plus tard, à peine et avec un sourire voilé.

Que gagnait-il à ces obscurs travaux? Il semble que le *Petit Duc*, dont il avait écrit la plus grande partie, lui ait rapporté 2.500 francs. Et 600 francs, plus tard, un rafistolage comme celui des *Amis de Siska*. Au début de leurs relations, Toulet eût voulu taxer son apport à 15 louis mensuels. Willy ne s'y engagea jamais. Fin 1910 il avait convenu d'adresser chaque semaine, le mercredi, 30 ou 40 francs à valoir sur le travail fourni. Puis quand le compte de Toulet, à qui devaient revenir 3 francs la page, s'arrondissait un peu, son débiteur avait charge de régler pour lui certaines dettes un peu plus importantes. Mais Willy tirait toujours le diable par la queue (car je ne crois guère aux valeurs en bourse qu'il eût alors accumulées) et manquait de ponctualité. D'où les aigres plaintes de son créancier : « J'ai eu la faiblesse, mon pauvre Willy, de compter une fois de plus sur votre promesse. Cela m'a valu, avec de nouveaux tracas, de toucher 30 francs au lieu de 40, samedi au lieu de mercredi. » Et encore : « Je n'ai encore rien reçu cette semaine. Je ne sais si cela vous amuse. Il faut envoyer l'argent le mardi, et le pousser pendant quelque temps jusqu'à 50 francs par semaine. »

En dehors des indications littéraires que Willy lui prodiguait, dont j'ai cité la meilleure part et contre lesquelles Toulet ne récriminait jamais en principe, la correspondance des deux amis (encore que nous n'en ayons vu, tout au moins pour les lettres de Toulet, que des échantillons) est surtout faite de la part de celui-ci de réclamations d'argent et de la part de Willy d'encouragements et d'exhortations à se presser. « Vos corrections sont charmantes — trop! — mais je suis si affreusement pressé par le temps que je vous demande de me renvoyer tout en bloc. » Willy est en effet toujours pressé, affreusement pressé. Qu'on revienne au portrait, où tant de traits sont justes, qu'a buriné Colette : « Vite, mon petit, vite. »

Toulet avait souvent plusieurs manuscrits à revoir conjointement et suivant les besoins de son correspondant il lui fallait incessamment passer de l'un à l'autre. Au moment où il retape ainsi les *Amis de Siska* et *La Bonne Manière*, on voit par surcroît Willy le prier de « vérifier un paysage franc-comtois, exact mais embêtant ».

Au cours des discussions quelques mots vifs parfois furent

prononcés. Willy, communément, s'excuse : « Pour ce qui est du mot *caractère*, avez-vous pu vous y tromper? Il ne pouvait s'agir que de susceptibilité, le caractère moral de Toulet étant au-dessus de toute discussion. » Il sait aussi à l'avance prodiguer tout apaisement : « Vous avez une façon de remercier vos *débiteurs* qui n'est qu'à vous. Je suis votre obligé, et de toutes manières. Ce billet d'aujourd'hui venant de l'artiste merveilleux que vous êtes me console de moult déboires assez pénibles. » Bientôt il récidive : « De-ci, de-là, quand je retourne un feuillet et que je vois, au verso, dix ou douze lignes de votre écriture, je bave d'allégresse. Ces additions me transportent. »

Willy ne pouvait évidemment prodiguer à Toulet, qui ne l'eût pas permis, des coups de chapeau comme ceux qu'à la fin de *Siska* il adressait à Francis Carco pour le remercier de ce qu'il lui avait apporté dans la rédaction de ce livre. En revanche il consacrait dans les journaux au poète des *Contrerimes* et au moraliste de petits échos aussi élogieux qu'anonymes, où il ne s'abstenait pas toujours de figurer à la cantonade.

Tout cela coupé de doléances et de protestations : « Cher Toulet, soyez certain que vous finirez bien, seul de tous mes créanciers, par être payé. Je serais désolé absolument si vous aviez pu me croire capable de vous voler cet argent dû... car ce serait un vol ni plus ni moins! Mais je viens de vivre d'assez lugubres journées. Ne m'en veuillez pas trop. Truly yours. Votre admirateur et ami. »

C'était le temps de ses retentissants démêlés conjugaux, il se trouvait en butte à mille tracas et plaidait ainsi sa cause : « Mais non, ce n'est pas par défi que j'ai laissé le scandale s'accumuler, c'était plutôt par inconscience. Et vraiment je me préoccupais si peu des jugements portés par Dêmos! Il s'est vengé, il m'a écrasé. Et je ne m'en relèverai pas. Rien à faire, rien. Cette certitude amère pourrait expliquer peut-être certaines sautes d'humeur... »

Faut-il plaindre cet homme effondré ou nous souvenir de ce don des larmes faciles qu'a dénoncé l'impitoyable Colette?

Willy, en tout cas, n'était pas plus dénué de sensibilité que de discernement. Ayant lu le numéro d'hommages à Toulet que *le Divan* avait rassemblés, après l'en avoir complimenté, il lui confessait : « Je n'aurais pas fait mieux, certes, que ces jeunes

gens, mais autrement peut-être. Car si j'aime tant vos livres, ce n'est pas uniquement pour leur beauté formelle, mais parce que souvent, quand tout dort, j'y entends l'affreux soupir d'une détresse de trop bonne compagnie pour qu'elle consente à se montrer. Oui, je bafouille mais je m'entends. »

Qui savait à cette lointaine époque que Toulet, pour lui-même, venait de jeter sur le papier cette *pensée*, qu'il remaniera plus tard : « L'insuccès nous vaut la solitude, et au pauvre qu'il ne sera, comme les genêts de la lande, visité plus que de l'orage ou de l'aurore? » Mais Toulet, tout en ayant conscience de son mérite, doutait de l'aurore.

MICHEL CALONNE

Le Navire

Un coup d'œil vers la galerie : personne. Un coup d'œil vers la porte vitrée : les rideaux volent, gare! Non, c'est le vent. On voit le rectangle d'une fenêtre grande ouverte dans la loge. Pas de silhouette humaine. Au loin, très loin, dans la deuxième cour peut-être, un pas résonne sans hâte. L'énorme bâtiment ressemble à une bête qui dort, pattes allongées. C'est le moment, il faut risquer. Langlais me regarde, je lui fais un sourire un peu pâle. Il s'avance. Derrière lui je me redresse, je tâche de perdre mon air traqué, je m'épuise à marcher sans trop de raideur. Voici la petite porte du hall. Elle est derrière nous. Nos pas font sonner la mosaïque verte et noire. Voici la terrible vitre au rideau battant. Aucune main n'écarte le rideau. Voici la porte extérieure, béante. Six pas sur le perron, trois marches, l'air froid sur la figure, une sonnerie stridente qui m'affole mais qui est celle d'un tramway. La foule est là, merveilleusement anonyme. Nous plongeons dans son épaisseur avec délice. Aucun cri ne s'élève dans notre dos, personne ne surgit à la porte. Le monstre endormi nous a laissé filer entre ses pattes.

— Et maintenant, dis-je, où va-t-on?

Il ne suffisait pas d'être sortis du lycée sans se faire accrocher par le concierge. Il fallait encore passer deux heures très agréablement, sous peine de nous sentir très ridicules. Ridicules à nos propres yeux, bien entendu,

puisque par définition aucun spectateur n'était convié à l'affaire. Neuf heures sonnaient, la leçon de mathématiques finirait à onze; à onze heures et quart, onze heures et demie, chacun de nous pourrait rentrer dans sa famille en toute bonne conscience, après deux heures d'une délicieuse clandestinité.

Mais comment flâner par temps froid? Restaient les Grands Magasins.

— Je vote pour les Galeries, dit Langlais.

Il n'y avait qu'un seul grand magasin dans notre ville. O Galeries Modernes, comptoirs d'acajou, vendeuses tout en cils, ambiance d'eau de Cologne! Nous parcourûmes le rez-de-chaussée, en long d'abord, en large ensuite, avec soin. Puis nous fîmes une visite particulière à certains rayons où nous avions nos habitudes : salon de peinture, articles de sport. L'enthousiasme n'y était pas. Nous trouvâmes les tableaux grossièrement figuratifs, et les skis, pas assez longs dans l'ensemble (on n'avait pas inventé les skis courts à cette époque). Au bout d'un moment, Langlais se dirigea vers l'escalier monumental.

— Je parie que tu vas encore me traîner chez la petite rousse.

— Tout juste.

— Je me demande ce que tu lui trouves. Elle n'a pas de poitrine.

— Peuh! toi, il te faut des nourrices. Elle me paraît très suffisante sous ce rapport. Et puis, elle a un beau regard.

— Justement! Ne te montre pas, tu la ferais loucher. J'y vais, moi.

Nous nous bousculâmes un peu à la montée. Mais un personnage en habit noir nous attendait sur le palier du premier étage : les mains derrière le dos, le front sinistre, il nous regardait sans baisser la tête, dans l'espoir d'être pris pour Mussolini, je suppose. Allait-il ouvrir la bouche, nous foudroyer? Soudain Langlais me saisit le bras.

— C'est ridicule, dit-il, nous n'utilisons même pas l'ascenseur.

Et nous redégringolâmes une douzaine de marches le plus bruyamment possible. D'un saut, quelques grosses dames franchies, nous nous engouffrâmes dans la cabine qu'un jeune homme neurasthénique referma sur nous. Il avait l'air de manœuvrer la chaise électrique.

— Premier étage, dit Langlais.

Mais je le coupai :

— Non, troisième.

Il approuva ma stratégie. Mussolini nous attendait peut-être au premier : il fallait le tourner.

L'homme de la chaise électrique mit le contact d'une main lasse, et nous vîmes en effet au premier étage passer devant nous de haut en bas le monsieur en noir, toujours sans mains, le front toujours sinistre, la nuque toujours raide, et dont l'œil seul nous suivit de bas en haut, petit iris noirâtre perdu dans beaucoup de blanc.

Nous exécutâmes vivement notre mouvement tournant dans le plan vertical. Traversée du troisième étage, entre deux rangées de piles de draps; redescente par l'escalier sud; retour prudent au premier, sur les arrières de l'ennemi. La petite rousse, agenouillée sur la moquette de cet étage aristocratique, enfilait à un bambin des chaussures qui avaient l'air de lui faire très mal; tout en souriant à la mère, ce qui décida de l'achat.

— Hein, ce sourire! dit Langlais.

— Un sourire d'ogresse, répliquai-je. As-tu vu la tête de ce pauvre petit garçon? Elle le torture.

— Les femmes aiment faire souffrir, dit Langlais d'un ton rêveur.

— Tiens, tu es encore sous l'influence de saint Symphorien d'Ozon (1).

Cette remarque innocente mit Langlais en fureur : il

(1) Allusion ésotérique.

me traita d'acrostiche (2), et je répondis en l'appelant panier (2). Mais la petite rousse se levait, frappait quelques coups secs sur une machine qui ferrailla sauvagement sous son poing et lui tira une langue de papier. La petite rousse arracha cette langue avec décision, et la tendit pantelante à la mère du pauvre bambin. Nous fîmes taire nos querelles pour admirer tout à notre aise.

J'avouai :

— Elle est gentille, mais elle est rousse.

— Oh! Si peu! dit Langlais. Et n'oublie pas l'axiome : quand la tête est rousse, le sexe est châtain. Pour moi, cette jeune fille est châtaine.

— Ne parle pas de ce que tu ignores.

— Tu veux donc la mort de la poésie?

La petite châtaine se tournait vers nous et semblait sourire. Aurait-elle entendu? Horreur! Mais non, nous nous tenions honnêtement à trois comptoirs de distance. Nous fîmes un grand tour, sans nous rapprocher, pour apprécier sous tous les angles cette gracieuse enfant, qui n'avait que six ou sept ans de plus que nous. La robe noire nous plaisait parce qu'elle était assez collante.

— Père, gardez-vous à gauche!

Je me retournai vivement, et je frémis. Mains derrière le dos, tête droite, front sinistre, habit noir, « il » marchait sur nous. Je pris à droite entre deux vitrines de layette et, suivi de Langlais, m'éloignai avec un air d'extrême détachement. Mais tout de même assez vite.

Sur le trottoir nous nous laissâmes un peu aller.

— Le cuistre! l'impondérable! fulminai-je.

— L'insignifiant! dit Langlais. Avec sa lippe, on dirait Patapaz (3).

— Il n'y a pas de justice. A quoi bon faire sauter Patapaz, si c'est pour retomber sur Patapaz? Ouh!

— Qu'est-ce qui te prend?

(2) Mot détourné de son sens habituel.
(3) Surnom d'un professeur de mathématiques.

— Regarde derrière toi.
— Il n'y a personne.
— Dans la vitrine, crétin.
« Il » était là, — mais en cire.

▶

— Je n'y crois pas, déclara Langlais après un quart d'heure de réflexion.
— Tu l'as vu, non?
— Et alors?
Cet argument me laissa sans voix.
— J'ai vu, reprit-il, un mannequin recouvert d'un costume sombre; et puis j'ai vu un inspecteur des Galeries Modernes, bien vivant.
— Mais c'était le même!
— Oui.
— Tu vois bien que tu y crois!
— Je dis que c'est vrai. Mais je n'y crois pas.
— Parce que c'est impossible? fis-je avec pitié.
— Oui.
— Je le sais bien, que c'est impossible.
— Ah! tu y viens, triompha Langlais.
— Pardon! c'est impossible, mais j'y crois tout de même.
Nous marchâmes encore un moment en silence. Puis il reprit :
— Ecoute, tu es si spécieux que je n'arriverai à rien avec toi. Pensons à autre chose.
— D'accord, répondis-je, épuisé.
Il faisait vraiment froid. Les talons des passants claquaient très sec. Je remontai le col de mon manteau et passai mon cartable de ma main droite à ma main gauche. Au coin d'une rue, Langlais recula vivement et m'entraîna.
— Qu'est-ce que tu as vu?

— Ma mère.

— Aïe.

Encore une embuscade! le destin avait l'œil sur nous, ce matin-là. Nous dûmes utiliser nos défilements secrets. A l'endroit le plus étranglé de la Grand'Rue s'ouvrait un passage sombre et pisseux que nous connaissions de longue date. Nous le suivîmes quelque temps dans un noir absolu, puis une courette intérieure en forme de puits laissa filtrer un pâle reflet de jour. Le couloir tournait, s'étirait, se tordait en tous sens. Nous serpentâmes avec lui dans les viscères de cette ville ancienne, où certainement des chiens gallo-romains avaient levé la patte. Au plus profond, au plus secret, l'enduit gluant des murs devenait carrelage et l'on voyait un globe dépoli répandre sa lueur douce : au-dessous une porte luisait, abondamment vernie, et des bribes de musique passaient par la rainure. C'était un petit dancing assez louche appelé le Lido. Je n'y ai jamais mis les pieds : ce qui nous intéressait dans le couloir, c'était le couloir lui-même, car au delà du Lido, après quelques ultimes contorsions, il débouchait sur une seconde issue.

Nous nous retrouvâmes donc au xx[e] siècle dans la rue Abbé-Funès. Il faisait toujours très froid. Et il n'était que neuf heures et demie.

Nous décidâmes d'aller à la Bibliothèque municipale, qui bénéficiait d'un chauffage remarquable.

— Nous sommes lundi, calculai-je, c'est sans doute le manchot qui est de garde. Tout va bien.

— Je n'en suis pas si sûr. Souviens-toi du jour où le boîteux nous a mis dehors, parce que nous n'avions pas pensé à nous fabriquer une autorisation paternelle. Ce n'était pas un lundi?

— Tu crois?

Deux invalides se partageaient le poste de planton à la bibliothèque. Le manchot était débonnaire, le boiteux, hargneux. Le bibliothécaire était bossu.

— On verra bien.

Mais il fallut encore ruser. Le plus court chemin passait devant la boutique d'un ami de M. Langlais. Langlais fils préféra l'éviter. Nous passâmes donc par le quai de la Noue. De l'autre côté, la rive montait d'un jet jusqu'aux Forts, qui nous regardaient à travers la brume du haut de leurs deux cents mètres.

J'arrêtai Langlais.

— Je te parie que les Forts sont en plein soleil.

— Et alors?

— Qu'est-ce que nous fichons ici-bas à nous geler? Montons aux Forts.

Pourquoi pas? Le chemin était raide, mais nous avions grand besoin de nous réchauffer. Le pont passé, nous attaquâmes la pente d'un bon pas; et très vite, tout contact avec la ville fut rompu.

O Liberté! O Bohème! L'air mouillé qui gonflait nos poumons avait un grand pouvoir de chatouillement. Nos joues étaient froides et notre tête envahie par l'ivresse. O Liberté! sous la forme d'une petite déesse rousse et châtaine, tu marchais devant nous d'un pas leste, au milieu d'une aimable rumeur. Le chemin était désert : personne d'autre que nous pour profiter de l'air, de la brume, du soleil qui commençait à la percer par gouttes. Nous étions les seuls hommes libres de la ville. Nos cartables étaient devenus des idées de cartable et ne pesaient plus rien.

Langlais murmura quelque chose.

— Que dis-tu?

— Je me demande encore si c'était un mannequin.

— Un mannequin qui marche?

— Ça existe.

— Et un mannequin qui fait cette tête-là? Tu crois qu'aux Galeries ils cherchent à épouvanter le client?

— Il y a tant de choses entre le ciel et la terre!

Il y a là-haut, assez près du ciel, un tournant qui forme belvédère. Nous nous y arrêtâmes en touristes. La rivière à nos pieds se déhanchait d'un pont à l'autre, et tournait le coin de la vallée d'une démarche onduleuse qui nous rappela plusieurs beautés locales. Mais au plus fort de nos comparaisons, quelque chose apparut qui nous rendit muets.

Une ombre glissait sur la Noue.

Là-bas, près de ce faisceau de foudres serrés dans la main du père des dieux, qui devait être la gare de triage, à travers un brouillard de soleil ligne de Danaé, une ombre en forme de poisson éteignait sur son passage le strass de la rivière. Ce poisson-là devait laisser des écailles sur les deux rives, et ne se faufiler qu'à grand'peine sous l'arche des ponts.

— Langlais! Est-ce que les baleines ont l'habitude de remonter la Noue pour frayer?

— Demande à Petit Jules (4), murmura mon camarade, stupéfait.

— Il me répondra anguilles et saumons. C'est un homme de cabinet. Une baleine, Langlais, sous le quarante-cinquième parallèle! C'est biblique!

— Tu n'as donc jamais vu, me dit-il, une péniche?

La brume s'était déchirée. C'était une péniche. Nous la vîmes, de haut, mais fort nettement. En même temps des bruits d'accostage montaient jusqu'à nous. Un palan faisait sa partie de crécelle. Une grue à vapeur qui s'efforçait de tourner sur elle-même toussa, toussa encore, eut une véritable quinte et s'entoura de fumée comme une vieille pipe. Nous entendîmes le choc harmonieux et sonore du bordage contre le quai de bois, lorsque l'équipage tendit les câbles.

Et ceci se passait sur la Noue, torrent vaseux, parfaitement non-navigable, jamais navigué au cours de l'Histoire. Parfois dans l'été un homme de courage passait en

(4) Professeur de sciences naturelles.

kayak : les riverains alors se penchaient sur le parapet, pleins d'angoisse, et lui signalaient à grands cris les hauts-fonds et les tourbillons.

Nous avions là sous nos yeux non pas une coque de noix risquée pour l'amour du sport, mais un navire. Et un navire de commerce. La grue mordait à belles dents dans une soute et en retirait des bouchées de gravier. Une file d'hommes aux carrures massives empilait des sacs en montagne les uns sur les autres. Ils travaillaient avec méthode : c'étaient sûrement des dockers. Le palan déchargeait des automobiles.

Après dix minutes de contemplation béante, nous nous regardâmes et prîmes une large respiration.

— Je me souviendrai de ce lundi, fit Langlais dans un souffle. Le mannequin d'abord, ensuite, la péniche! Mais qu'est-ce qu'on nous a fait?

— Es-tu bien sûr, lui dis-je en tendant sur la ville une main tremblante, que la Préfecture avait ces deux clochetons hier soir?

Il refusa de répondre et m'entraîna vivement sur le chemin du retour. Pendant la descente nous ne dîmes pas un mot. Ah, voir! voir! Mais près du pont, un nouveau choc nous était réservé. L'horloge publique sonnait onze heures.

— Hein! criai-je. Elle triche! Elle avance!

— Mais non, écoute.

Les clochers confirmaient.

— Jamais nous n'aurons le temps d'aller jusqu'à la péniche. Tu as vu, elle était accostée près du pont Vauban, et moi j'habite du côté opposé, et toi aussi, d'ailleurs, et il est onze heures passées!

— Ça m'est égal, dit Langlais d'un ton décidé. J'y vais. Mon père dira ce qu'il voudra.

— Vas-y. Moi, je me défile, mon dernier bulletin était trop mauvais.

— A ce soir!

J'arrivai chez moi excessivement agité, et je trouvai ma famille calme et exaspérante. Ils ignoraient donc l'événement? A peine entré, je m'écriai :

— Il y a une péniche au pont Vauban!

— Oui, et un éléphant au café d'Angleterre, dit Aline à travers sa porte.

— Très drôle. Mais la péniche, moi, je l'ai vue.

— Du haut du lycée? coupa ma mère.

Je crus bon de me taire, et de mener mon enquête avec plus de discrétion. Une péniche sur la Noue, c'était bien autre chose que le serpent de mer. Toute la ville devait être sur les dents. J'interrogeai le papetier, le coiffeur, un voisin de palier. Personne ne savait rien.

J'étais malade d'impatience. A deux heures moins vingt, je me jetai dehors. Langlais m'attendait au rendez-vous habituel.

— Crois-tu qu'ils sont gourdes! Personne n'y croit.

— Ah! dit-il d'un air bizarre, chez toi aussi?

— Mais enfin, tu y es allé tout à l'heure?

— Oui, j'y suis allé.

— Alors? alors? alors?

— Alors il n'y a pas de grue, il n'y a pas de sacs, il n'y a pas de dockers. Il n'y a pas de péniche. Il n'y a même pas d'anneaux pour l'amarrage.

— Mais, bon sang!

— Eh, je sais bien.

— Il y avait des témoins, non?

— J'ai interrogé deux bistrots du quai Vauban, plus un barbu qui promenait son chien au bord de l'eau et qui ressemblait fortement à un marin. Ils m'ont tous ri au nez. Ah! à propos, je suis passé aux Galeries en venant ici. Eh bien, la fameuse vitrine, tu sais?

— Oui?

— Ils l'ont changée.

Nous marchâmes en silence jusqu'au lycée. Le perron, les deux portes, la mosaïque et le rideau battant ne nous

causèrent aucune distraction. Pendant le cours d'Histoire, je fis passer à Langlais un petit billet : « Si tu veux, lundi prochain, on essayera encore. »

PIERRE GAUROY

L'île muette

Sur la grande plaine marine et tumultueuse, fièrement campée aux marches du Grand Nord, elle s'étend minérale et solitaire, lointaine et mystérieuse, tour à tour caressée par la claire lumière des jours sans nuit ou léchée par les vapeurs froides du solstice. Où se dressent aujourd'hui ses plateaux de basalte sombre régnait autrefois l'océan. Mais plus fort que les houles qui l'écrasaient de tout leur poids, la terre en gestation s'ébranla, vomit ses laves, mêla ses vagues ardentes aux vagues salées. De ce jour, dans une genèse d'apocalypse, l'Islande était née. Son destin l'avait faite plutonienne. Les millénaires ont passé. Les forces souterraines n'ont pas désemparé. Il n'est pas, en effet, une pierre de ses rocailles stériles qui n'ait subi l'épreuve du feu central.

Lorsque, sous un ciel déchiré de pluie, j'embarquais à Glasgow avec mon ami Claude Daguillon, membre des expéditions polaires françaises, des lambeaux de souvenirs rendaient plus livide encore l'horizon de grisaille triste. « Atmosphère étrange, satanique », soufflait l'un. « L'Islande attire comme le vide, comme la souffrance et comme le vice », ajoutait l'autre. « Un pays d'une surnaturelle horreur », murmurait un troisième.

De toute la traversée, le roulis ne nous quitta pas.

Un soir, des vapeurs bleues qui léchaient l'horizon un bastion de rocaille imprécise monta. De la pierre, de la pierre encore, de la pierre toujours, un plateau volca-

nique noir comme les tréfonds dont il avait jailli. Et cela vide, affreusement vide. Pouvait-il en être autrement? Des hommes vivaient là? Allons donc! On ne vit pas sur une terre de démence froide. Qui pourrait vivre s'il n'était Esquimau, à la latitude du Groenland, de la baie d'Hudson ou des territoires glacés du Grand Nord Canadien?

Ainsi l'attendions-nous funèbre et désolée. Notre attente fut trompée. Nous l'abordâmes par un crépuscule de splendeur sans pareil. Dans un ciel de pastel tendre glissaient des nuées lilas frangées de sang. Et le miroir de la mer s'abandonnait en frissonnant de toutes ses vaguelettes à cette symphonie de couleurs. Mille éclats s'allumaient, paillettes d'or, de sang, d'ébène ou d'émeraude. C'était une féerie inattendue, une débauche étourdissante, apanage exclusif, pensions-nous, des lagons paradisiaques, là-bas, très loin, au pays enchanté des atolls, sur l'autre versant du globe.

Au sablier du Temps minuit marqua son passage.

A tribord défilait maintenant la côte méridionale de l'île, sans indentation, sans abri pour un navire, quel qu'il fût. Et pourtant, parfois, dans les nuits de bourrasque hurlante, des bateaux viennent à la côte... De la coque éventrée une poignée d'hommes jaillit qui nage désespérément. Un espoir fou les mène vers le rivage... Déjà, ils croient toucher l'une des quatre huttes que la charité islandaise a jetées sur trois cents kilomètres de falaise inhospitalière. Vivres, canot de toile, indication de la route à suivre jusqu'au « baer » (ferme isolée) le plus proche, là est le salut, ils le savent... Hélas! Falaises abruptes et grèves mouvantes rendent ces havres à peu près inabordables.

Cap au Nord. La boussole s'affole. Le fond de la mer est pourri de roches magnétiques. L'immense baie de Faxafloï, brassée par tous les vents, nous ouvre la route de Reykjavik, la capitale.

Lentement, la cité prend forme et découvre au regard une ville sans cachet, adossée à des immensités mortes, étalée sans ordre apparent au long d'un rivage de galets volcaniques.

Capitale-champignon, poussée là comme un enfant du siècle en mal de croissance sous des cieux incléments, Reykjavik découvre au regard le quadrilatère de ses rues et de ses demeures, vieilles maisons de bois, bungalows clairs ou bâtisses grises de ciment volcanique. Toits de tôle peinte, cinémas et coca-kola, tout cela est un surprenant mélange de Texas, de Klondyke et de sous-préfecture française égarée aux frontières de l'Océan Glacial.

De la léproserie au cœur de la ville, la route est vite parcourue par les plus modernes voitures américaines ou les nombreuses Jeep qui dévalent ses rues.

Une tour grise couronne la colline. C'est la Cathédrale catholique. Ici, en septembre 1936, sur ces dalles claires, la piété de tout un peuple déposa, une semaine durant, les corps de Charcot et de ses compagnons morts aux rivages de la grande île et portés de vague en vague vers la grève d'Aftanès, à trente kilomètres de là. Le drame, qui ne s'en souvient? C'est la nuit, une nuit d'aveugle déchaînement. Le *Pourquoi pas?* roule sa coque désemparée dans un semis de récifs. Une lame l'y porte, puis une autre, puis une autre encore. C'est fini. La sombre visiteuse a mêlé sa froide caresse au délire du Cosmos. Mais voici que, son œuvre de mort assurée, l'océan s'est fait maternel. Il se joue maintenant avec douceur de tous ces corps inertes et la grève de cendre funèbre, un à un, les reçoit. Le Docteur Parat, que je revois toujours si droit, si dynamique dans son laboratoire de la Sorbonne, portait encore ses lunettes et Charcot semblait dormir.

Ils avaient porté haut dans l'île le renom de notre pays. Et la France, pourtant, n'a rien fait qui, là-bas, puisse rappeler leur sacrifice. Sur les roches meurtrières, un phare s'élève aujourd'hui. Que n'y scelle-t-on une plaque, une humble plaque? Et l'étonnement attristé de tant de nos amis en terre d'Islande n'aurait plus matière à s'alimenter.

▶

Et la France est présente aussi dans le silence des tombeaux. Il est au flanc de la colline, proche de la Cathédrale, un enclos de verdure où les fleurs étouffent les mausolées des absents. Ici repose sous son tumulus de lave grise

« Engibjorg Johansson

au milieu des aconits bleus et des cirses roses.

Très peu de croix. Il en est pourtant, et celles-là nous sont chères au cœur, blanches, grossières, délavées. Ceux qui dorment à leur ombre ne reverront jamais les chaumières basses et les landes aux ajoncs d'or de la Bretagne de leur enfance. Hélas! le sol est nu, affreusement nu. Bien triste ce dénuement du souvenir dans cette orgie voisine de corolles embaumées. Mais l'hiver viendra et sa nuit de velours et nul ne connaîtra leur oubli. Et la neige nivellera les tombeaux, qu'ils fussent de marbre ou de terre. Et pour tous s'allumeront les feux diaphanes des aurores polaires.

▶

Reykjavik, est-ce tout cela, rien que cela? Non pas. Bien qu'à soixante lieues du Cercle Arctique, son ciel est en tous temps exempt de fumées. Le miracle? Il est tout entier dans son sol qui dispense un flot de vapeurs brûlantes et endiguées, captées à douze kilomètres de là, amenées par pipe-line, assurant l'alimentation des salles de bains, chauffage central, eau courante et bouillante pour les besoins ménagers et fournissant deux piscines. Paris, la Ville-Lumière, est encore astreinte à dégorger ses brûleurs, vidanger ses purgeurs, allumer ses chaudières, prévoir pannes et grèves. Reykjavik ignore tout cela.

A première vue, l'Islande paraît être la patrie d'un paternalisme justifié sans doute à l'endroit d'un peuple

pour qui les prisons, purement symboliques ou presque, n'abritent tout au plus que quelque intempérant citadin.

La densité de population de l'Islande est la plus faible d'Europe avec un peu plus d'un habitant par kilomètre carré, venant bien loin derrière la Norvège qui est le pays le moins peuplé de l'Europe continentale, mais compte cependant neuf habitants par kilomètre carré. Quatre cinquièmes de son territoire sont, en effet, inhabités et à peu près inhabitables, couverts de glaciers, sables, terres incultes.

Le nombre de ses habitants ne varie guère, l'excédent des naissances compensant les pertes dues à l'émigration. La répartition s'y fait en faveur des villes, plus spécialement au long des côtes, Reykjavik étant passée, par exemple, de 5.802 habitants en 1900 à 55.980 en 1950. Un fait remarquable à noter est sans doute le grand nombre de célibataires qui s'y rencontrent. Au-dessus de vingt ans, on compte 40.5 % d'hommes et 35,8 % de femmes célibataires.

Appliquée à Reykjavik, le mot « capitale » a pu faire sourire. Il faut avoir gagné l'intérieur pour en saisir la réelle importance. Toute l'Islande est dans Reykjavik. Son nom est symbole d'activité économique et de position stratégique. Elle le sait et se réjouit médiocrement de ce dernier privilège. Elle est un centre : gouvernement, évêché, cour suprême, université, lycée, musées, relations maritimes ou aériennes y ont presque entièrement leur siège ou leur source. 80 % des transports de ou pour le pays transitent par son port qui grandit chaque jour.

A une cinquantaine de kilomètres de là existe un second aérodrome, important, mais plus spécialement militaire, Keflavik, établi sur une table de laves, dans un site affreusement désolé. « Dans le pacte atlantique », déclara le gouvernement islandais, « il a été convenu qu'en cas de guerre, les Alliés auront en Islande la même situation que pendant la dernière guerre, mais il nous appartient seulement d'en fixer l'heure ». Pour les élus des partis démocratiques de son Parlement, l'heure paraît avoir sonné et c'est pourquoi, un beau matin de mai 1951,

plusieurs centaines de soldats américains apparurent dans son ciel pour se poser quelques instants plus tard sur son sol.

▸

S'il est un lieu particulièrement cher au cœur islandais, c'est bien la plaine historique de Thingvellir qui s'ouvre sur une descente brutale, inattendue, « l'Almannagjà », la « crevasse de tous les hommes », ouverte dans la basalte sombre en une heure de réveil sismique. D'un côté, un mur vertical court sur dix kilomètres. De l'autre, un chaos de roches vient mourir sur un océan de laves où dort le plus grand lac du pays.

Au paysage vide et mort que je contemplais à cette heure avaient fait place mille ans plus tôt les réunions du plus vieux parlement du monde. C'est vers 930, en effet, que le peuple islandais se donna une constitution sur laquelle se fondait une République fédérative aristocratique. Solennelles s'y déroulaient les assises annuelles de l'Althing ou « Assemblée des hommes libres » dont les pouvoirs étaient législatifs et judiciaires. Alors passaient déjà les nuées atlantiques, lourdes de pluie, agitant convulsivement les tentes claires. Les juges présidaient. Leurs sièges? Des blocs de lave, à l'égal du menu peuple égaillé parmi les rochers. Tumultueux conseil à n'en pas douter, où vibrait l'ardente nature de ces audacieux Vikings, fils exilés de la Norvège.

Au touriste de croisière, Thingvellir est l'excursion classique proposée. Si le navire fait escale quelques jours, celui-là ne manque pas de se rendre au Grand Geyser, beaucoup plus éloigné de la Capitale.

▸

Le parcours, ce qu'il est? Ce qu'il ne cessera jamais d'être! Etonnant. Un pâle soleil, digne du dernier soir du Monde, dispense une clarté mourante aux mousses

glauques qui rongent la rocaille. Et sur ce monde en gestation galope une bourrasque glacée. Il semble que ce sol lunaire puise son étrangeté dans le jeu de contre-jours inattendus. Je regarde mes compagnons. Leur visage est devenu blême à cette clarté des morts. Une vraie promenade de Terrien en pays sélénite!

Mais voici l'étape et ses vignes. Raisin d'Islande! Un sourire effleure vos lèvres. Vous ne saviez pas, il est vrai, que l'Islande est la terre des paradoxes. Chauffées par l'eau souterraine, des serres étalent leurs baies de verre en ce village de Hveragerdi. Les grappes y mûrissent comme y jaunissent les bananes et s'empourprent les tomates. Des fleurs exotiques aux senteurs subtiles y déploient leurs corolles dans une chaude atmosphère de Tropique. En 1949, la surface totale des serres couvrait 67.000 mètres carrés et la première serre ainsi pourvue fut construite en 1923.

Au seuil du plateau central de l'île, inhabité, inhabitable, se joue pour la joie des yeux les plus désabusés la cascade d'or de Gulfoss, « la plus belle du monde », affirmait Charcot. Sur un escalier géant de basalte l'eau s'écoule lourdement pour se précipiter ensuite, en un tonnerre, d'une hauteur de 40 mètres, dans une gorge sauvage et sombre. « La mort a mille aspects. Le gibet en est un », a écrit Victor Hugo. Eût-il jamais rêvé supplice plus dantesque que celui réservé jadis aux condamnés, jetés dans la chute grondante, roulant de roche en roche, pauvres loques humaines pantelantes et douloureuses, dans les remous de blancheur meurtrière?

Et c'est ainsi que, tout disposé à glorifier les grandes œuvres de la nature, nous abordons au « Geysir », le « Grand Geyser ».

Un entonnoir d'eau claire de 3 mètres sur un dôme écailleux de silice, un gouffre insondé qui dispense une gerbe d'eau bouillante à la hauteur des tours de Notre-Dame, a fait de ce lieu un centre d'attraction mondiale. Fume-t-il à cette heure? A peine... Autour du seigneur, d'autres sources fument... Tout cela sent l'hydrogène sulfuré.

Jadis, avec une régularité de métronome, il poussait hors des profondeurs sa brûlante colonne liquide. Cela n'est plus aujourd'hui. Cinquante kilogrammes de savon noir introduits de force dans l'orifice s'avèrent généralement nécessaires pour le tirer de son sommeil, procédé dont est seul juge l'exécuteur des œuvres souterraines, délégué à cette fin par la République Islandaise. Alors, après un temps variable, mais brusquement, avec la détente d'une fusée et la puissance explosive de cent chaudières qui éclateraient simultanément, une gerbe d'eau et de vapeur troue le ciel. Dix minutes plus tard, le Grand Geyser retourne à son hébétude minérale. Adieu, mystérieuse puissance, retourne aux Enfers et à tes solitudes hostiles. Ma poitrine se gonflait de vie primitive au sein de cet espace vierge. Vivre comme à l'aurore du monde! D'un pas allègre, je repartais... Le souffle m'en resta court. A 300 mètres, sur la droite, trônait une pompe à essence, moderne divinité ventrue et malodorante.

▶

Solitude et silence vont de nouveau s'offrir à notre méditation. Silence qui pèse, étreint comme une instance de jugement dernier. L'Islande est la terre du Silence. Silence des monts et des plaines, silence des nuages qui roulent dans l'immensité de son ciel toutes les fureurs à venir... Et si l'Islandais est un peu taciturne, n'est-ce point parce qu'il lui en coûte de troubler cette paix d'éternité?

Sur la route du retour, çà et là dans la montagne, au milieu des prés, se dresse une maison ou une école à côté d'une minuscule chapelle blanche au toit rouge, toute propre. C'est un village islandais ou mieux un « baer », composé d'une ferme ou parfois de deux ou trois fermes juxtaposées, aux toits de tourbe ou de gazon. Cet isolement des fermes est une nécessité, car qu'aurait à cultiver le fermier s'il ne disposait d'une immense surface au milieu des étendues désolées?

Qui n'a frémi, en parcourant ces espaces vides, à la pensée de ces isolés de la lande ou du glacier que nulle route ne relie au monde des vivants? Nulle route... et pourtant, leur voix résonne, quand il leur plaît, jusqu'au cœur de la capitale. Car nombre de ces « baers » sont reliés par téléphone aux principaux centres de l'île.

Cascade, geyser, solfatares et volcan mort, tout cela n'est plus qu'un souvenir lorsque nous prenons la route du Nord.

Quelques jours plus tard, à la baie des Baleines. Une station s'élève qui traite les animaux chassés. A l'extrémité d'un long warf de bois, un petit vapeur se balance dont pointe le canon harponneur. Deux jours durant, courant la mer, il s'en ira sous le vent du « Snoeffels » en quête de cétacés. A ceux qui souscrivirent dans leur enfance aux rêves d'évasion d'un Jules Verne, ce volcan n'est pas étranger. C'est par son cratère, en effet, que dans leur célèbre *Voyage au Centre de la Terre* descendirent le professeur Lidenbrock et son neveu Axel. Légende! Oui, mais aussi réalité. Car l'auraient-ils jamais pu sans le conseil avisé de M. Fridriksson, professeur de Sciences naturelles au Lycée de Reykjavik, savant sympathique qui n'entendait que l'islandais et le latin? Un savant de fiction, évidemment! Détrompez-vous. Le Professeur Fridriksson a existé et j'ai eu le plaisir de m'entretenir avec sa fille, Mlle Thora Fridriksson, alerte octogénaire et grande admiratrice d'une France qu'elle a magnifiquement servie.

Les prises ramenées halées sur le ponton-usine, le travail de dépeçage va commencer, rapide, précis, comme un travail chirurgical bien ordonné. Travail d'adresse et de force où l'on doit faire appel à des forces mécaniques. Armés d'un immense coutelas, des hommes ouvrent des fentes dans la peau et la graisse, de la tête jusqu'à la queue. Chaque bande ainsi préparée est fixée à un câble qu'un treuil arrache avec un bruit de maison de torchis qui s'effondre. Toutes proportions gardées, une baleine se pèle comme une banane.

Déchiré, écartelé, sectionné, le cétacé s'écoule dans des

entonnoirs sélectifs d'où il ressortira sous forme d'huile, de beefsteak ou d'engrais. L'urine fuse, le sang bave sur la graisse éclatante de blancheur, la chair étale ses fibres pourpres et la bouche béante livre ses fanons noirs. Le corps ouvert et sanguinolent baille ses montagnes d'intestin qui se lovent comme des reptiles d'acier. Et les mouettes voraces et criaillantes s'en partagent les restes épars. Mais l'animal peut disparaître, l'odeur subsiste pénétrante, saturante, car une baleine se décompose très rapidement.

Comme des bonzes immobiles au flanc de la montagne, des réservoirs géants attendent les tonnes d'huile extraite.

▶

A 460 kilomètres de Reykjavik, sans qu'apparût jamais sur le parcours une bourgade qui dépassât quelques centaines d'habitants, Akureyri la coquette apparaît au sortir d'un défilé sauvage. Deuxième ville d'Islande, elle ne compte pas 6.000 habitants. Les monts enneigés qui ferment l'horizon précisent sans conteste qu'elle appartient au climat polaire.

Akureyri possède un lycée. Son proviseur, M. Björnsson, est le plus accueillant des hôtes. De lui, en un français choisi, nous apprendrons beaucoup sur cette Islande dont il n'est de par le monde aucune réplique.

De toutes nos surprises, l'une des plus grandes avait été sans doute d'y découvrir tant de librairies. On lit beaucoup dans l'île où l'on ne saurait trouver un illettré. On lit et relit dans les longues nuits du solstice les *Sagas*, ces livres, vieux d'un millénaire, où sont contés les premiers jours de la nation avec un luxe de détails et une précision tels qu'ils ont permis à nombre d'Islandais d'établir un arbre généalogique dont les racines s'enfoncent aux alentours de l'an 1.000. Unis par le passé, le présent les trouve étroitement solidaires, ignorants de tout préjugé de caste ou de naissance.

Nous pensions être au terme de nos étonnements sur cette terre du paradoxe lorsque nous vîmes une vieille

islandaise s'installer dans la carlingue d'un petit hydravion aussi simplement que s'il se fût agi de prendre un taxi. On prend l'avion, en effet, ici, comme l'on prend le train en France ou le bateau en Norvège. Le gain de temps est si considérable que, de Reykjavik à Akureyri, une heure d'avion suffit, alors que douze heures d'autobus sont nécessaires.

D'autobus... Et sur les routes d'Islande!

Petite, trapue, solide, manipulant ses valises avec une virtuosité qui dénotait un caractère bien trempé, Frau Doctor, d'une université allemande, a débarqué tout à l'heure, nantie de volumineux bagages. Akureyri est une des voies d'accès au Vatnajökull, le plus grand glacier d'Europe. Or, cette dame est géologue. Une Jeep la prendra demain. Elle s'enfoncera dans les mornes solitudes. Une tente s'élèvera au bord des moraines, au pied des neiges éternelles, dans le blizzard possible. Quinze jours d'une vie d'ermite. Frau Doctor ne manque pas de courage. Il en faut pour courir ainsi la montagne, car la tempête qui ne pardonne pas toujours soufflait hier ses blancs flocons sur cette côte du Nord islandais.

▶

Au fond d'un fjord basaltique où des névés viennent mourir à 100 mètres de la mer s'élève la bourgade de Sigglufjördur, cinquième ville du pays avec ses 2.877 habitants. Elle compte la plus importante fabrique de conserves de harengs d'Europe. Malheureusement, la migration des poissons en commande l'activité et il y a des périodes de pesante léthargie. Voit-on s'élever une épaisse fumée blanche, c'est de bon augure. L'usine se réveille, la vie renaît de nouveau dans ce monde tributaire de la pêche. Les eaux vertes du fjord deviennent laiteuses de déchets de poisson. Fortune à venir, d'ailleurs, que ces déchets quand ils seront traités. C'est annuellement quarante millions de couronnes qui sont ainsi jetés à la mer et qui pourraient servir à faire des

matières plastiques. 1.350.000 kilos de poisson peuvent y être traités journellement.

Si certains menus islandais nous avaient parfois laissés rêveurs, nous en détenions aujourd'hui partiellement le secret. Pour un tonneau de harengs de 75 kilos, on met 15 kilos de sel et 6 kilos de sucre. L'Islandais en consomme d'ailleurs fort peu et préfère l'abandonner aux animaux ou l'utiliser comme amorce pour la pêche à la ligne.

Par une faille nous sommes entrés dans la montagne.

Là-bas, le fjord s'amenuise. Au fond de sa vallée glaciaire, Sigglufjördur n'est plus maintenant qu'un village de rêve aux mille couleurs, une construction d'enfant lilluputienne piquée au seuil d'eaux étrangement sombres.

Aux abords d'un piton volcanique que les Islandais décorent pompeusement du titre de Mont Blanc, ce fut là que nous le rencontrâmes.



Un front lumineux sous des rides profondes, des cheveux convulsés sous la bise, un corps tout en os et taillé à l'emporte-pièce comme ces figurines de santons dans les crèches provençales, mais aussi le plus accueillant des êtres sublunaires, tel nous apparut Johanès Kjarval, le plus célèbre peintre de l'île. Etait-il bien de la Terre ce rêveur éternel dont le regard extatique sautait du jeu des nuages aux glaciers roses et aux plaines stériles? Par quelle erreur impardonnable la vie l'avait-elle fait Terrien? D'où venait-il? Où allait-il? Nul ne savait jamais. Il était partout et nulle part. Qu'on le cherchât ici, c'est là-bas qu'il était. Ce Terrien d'occasion me faisait vraiment figure d'exilé d'une autre planète aux clartés pâles, très loin de l'astre central. Brusquement, il s'agitait, monologuant, clamant son ivresse des couleurs, son délire des Eléments. Grand prêtre du Cosmos dont il traduisait les splendeurs de ses longs doigts d'artiste, qu'importait à son génie notre présence? L'avait-il seulement décelée? Il

advint pourtant qu'au cours d'une de ses méditations que n'avaient pu rompre les multiples soubresauts de la route, l'un de nos propos frappa ses oreilles. Son extase en perdit le souffle... On avait parlé français près de lui, Johannès Kjarval, ami sincère d'un Paris qu'il avait connu et aimé. A la première étape, il nous pria d'être ses invités. Le menu fut ce que nous attendions : surprenant. Sur la même tartinette se mariaient concombre et betterave rouge, orange et corned-beef, le tout saupoudré de sucre. Ce fut pour nos palais un mariage de raison. A tout prendre, nous préférions encore cela à la morue séchée, coriace et filandreuse comme une tige de réglisse, que l'on nous offrit un jour, ou au varech, croustillant et noir comme une momie péruvienne. Au demeurant, le meilleur homme du monde. Tel jour, il convia à de fraternelles agapes tous ses compagnons de voyage. Ils étaient trente. Avant d'être pêcheur de lumières et de lune, il jetait ses filets sur la côte de l'est.

▶

Vint le départ et l'interminable roulis. Un jour, une nuit on fait retour au passé. Et puis un jour encore. A cette heure, notre position se situe approximativement dans les zones marines où naissent les dépressions cycloniques. Le ciel est bas, la bise aigre, une torpeur de mauvais aloi semble gagner pourtant la grande nappe mouvante.

Je regagne ma cabine. Une heure du matin. Un choc violent me réveille comme si quelque coup de bélier avait frappé la coque. Dans la salle à manger, les assiettes s'entrechoquent dans un bruit cascadant de vaisselle et de verre cassés. Nous y sommes. C'est l'adieu de la mer d'Islande. Je me lève et me rends sur le pont. De bâbord à tribord, je quête au fond de l'horizon une clarté renaissante. Grisaille et ténèbres, mer disloquée et fumante répondent seules à mon attente.

Le pont est vide comme une île à Robinson. La nuit est partout, tout près, à 20 mètres, derrière la coupole de

clarté froide que jettent les lumières du navire. On la devine menaçante dans son mystère, on se sent si petit dans tout ce chaos, malgré la carcasse de métal frémissante qui va son chemin à la force des turbines indifférentes. Et ce grand fantôme de blancheur lunaire qu'est le bateau glissant sur les lames, dévalant leurs glacis, balayé par les embruns amers et la pluie rageuse qui vous gifle le visage, au détour d'une coursive, dans un râle sifflant d'agonie.

Tout cela est sinistre, affreusement sinistre, tout ce grand remuement des profondeurs, ces abîmes qui s'ouvrent, ces crêtes diaphanes qui s'allument çà et là. Et le grand fantôme de bateau s'en va avec sa cargaison vivante, à vitesse croissante, chassé par un vent de tous les diables et machine en avant toute, comme à l'appel inquiétant d'un Troll en folie.

Tout est néant à cette heure, négation de l'intelligence et du cœur. Et pourtant, quelque chose frissonne là-haut, que je devine, une flamme blanc et bleu... C'est le drapeau de l'Islande.

Et quand, seul vivant sur ce pont mort, j'ai regagné ma cabine, vaille que vaille, mon regard accroche une croix d'argent qui s'éçlaire étrangement, par l'ouverture du hublot, à la pâleur furtive des crêtes des vagues... Croix d'argent qui sertit une Bible islandaise offerte aux réflexions des passagers.

Ce fut le dernier salut de « l'île muette ».

CHARLES D'HÉRISSON

Le voyage de Baudelaire dans l'Inde

Histoire d'une légende

Jusqu'à la publication de l'article de M. Alfred Feuillerat : « Baudelaire est-il allé dans l'Inde »? par une revue américaine (1), on ne croyait pas que Baudelaire était allé dans ce pays en 1841. On considérait qu'ayant refusé de poursuivre le voyage à bord du *Paquebot des Mers du Sud* sur lequel son beau-père, le général Aupick, l'avait embarqué, il s'était arrêté à l'île Bourbon (La Réunion) et était rentré directement en France quelques mois après, à bord de l'*Alcide*.

Pourtant Baudelaire avait affirmé à ses amis et dans certains de ses écrits qu'il avait visité l'Inde; mais dans les conversations sur ce sujet il laissait planer l'incertitude par des sous-entendus mystérieux.

Plusieurs amis et contemporains du poète croyaient au voyage dans l'Inde.

Théophile Gautier, dans sa notice pour l'édition des *Fleurs du Mal* de 1868, écrivait :

> On nous dit que Baudelaire avait voyagé longtemps dans l'Inde.... Embarqué sur un vaisseau et recommandé au capitaine, il parcourut avec lui les mers de l'Inde, vit l'île Maurice, l'île Bourbon, Madagascar, Ceylan peut-être, quelques points de la presqu'île du Gange, et ne renonça nullement pour cela à son dessein d'être homme de lettres. On essaya vainement de l'intéresser au commerce; le placement de sa pacotille l'occupait fort peu. Un trafic de bœufs pour alimenter de biftecks les Anglais de l'Inde, ne lui offrit pas plus de charme, et de ce voyage au long cours il ne rapporta qu'un éblouissement splendide qu'il garda toute sa vie... On

(1) *The French Review*, New-York, mars 1944, pp. 249-254.

peut supposer que ce fut pendant ce voyage qu'il prit cet amour de la Vénus Noire pour laquelle il eut toujours un culte (2).

Charles Asselineau, un autre ami de Baudelaire, l'un des mieux renseignés sur le poète, admettait, d'une façon accidentelle et sans donner aucune précision à ce sujet, le séjour de Baudelaire aux Indes :

> De son voyage aux Indes, il avait rapporté une connaissance très suffisante de la langue anglaise. (« Baudelaire, sa vie et son œuvre ») (3).

Le poète Théodore de Banville suit Théophile Gautier et même renchérit :

> Comme le raconte Théophile Gautier, ayant déjà vu les mers de l'Inde, Ceylan, la presqu'île du Gange... Il avait appris dans l'Inde, à Bourbon, à l'île Maurice, des recettes extraordinaires, et il les expliquait avec une séduction irrésistible. (*Mes Souvenirs*) (4).

Finalement, c'est Maxime du Camp, fort imaginatif, qui, ayant fait connaissance de Baudelaire pendant l'été de 1852, a raconté les choses les plus étranges au sujet de ce voyage :

> Là (à Bordeaux), il fut embarqué sur un navire en partance pour les Indes; son passage était payé; une somme d'argent assez modique et une pacotille valant une vingtaine de mille francs étaient mises à sa disposition. Il s'arrêta à Bourbon, à Maurice, et prit terre aux Indes. Le produit de la pacotille disparut rapidement; il fit des fournitures de bétail pour l'armée anglaise, il vécut je ne sais où, je ne sais comme; la mère envoyait quelque argent sous main à son fils, qui se promenait sur des éléphants et faisait des vers. Il était à l'âge où la mémoire est facilement pénétrée; il apprit l'anglais et ce fut tout le bénéfice qu'il rapporta de ce voyage qu'il n'aimait pas à rappeler. J'ai ouï conter quelques mésaventures qui peuvent lui avoir rendu pénible le souvenir de son séjour aux pays lointains. Il demeura, je crois, au Cap, pendant quelque temps et en ramena une négresse ou une quarteronne qui, durant bien des années a gravité autour de lui :
>
> *Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,*
> *Même quand elle marche on dirait qu'elle danse.*
>
> Dans une note, au bas de la page, Maxime du Camp ajoute au sujet de Baudelaire faisant des vers et se promenant sur des éléphants : « On m'a dit que cette anecdote était douteuse; je la tiens de Baudelaire, dont je n'ai pas le droit de soupçonner la véracité, mais qui a peut-être péché par pré-

(2) Calmann-Lévy, pp. 4, 13, 14.
(3) Lemerre, 1869. Cette étude est incluse dans *Baudelaire & Asselineau*, textes recueillis et commentés par J. Crépet et Claude Pichois, Paris, 1953. Le passage en question est à la page 96.
(4) Paris, Charpentier, 1882, pp. 72, 78, 79.

dominance d'imagination». (*Souvenirs Littéraires*, 1850-1880) (5).

Malgré ces affirmations, les biographes de Baudelaire ont généralement considéré son voyage dans l'Inde comme une légende créée par le goût de mystification du poète. Les Crépet, dont le livre sur la vie de Baudelaire est l'ouvrage de base (6), sont formels sur ce point.

Eugène Crépet, avant de rédiger l'*Etude Biographique* de 1887, avait interrogé les amis de jeunesse du poète. La réponse d'Ernest Prarond, d'octobre 1886, aux questions écrites qu'il lui avait posées, est particulièrement importante sur ce point mais elle n'était reproduite que fragmentairement dans la biographie revue et complétée par son fils Jacques Crépet.

Récemment, le *Mercure de France* a publié le texte intégral de cette réponse (7). Prarond écrit :

> Il faut en finir avec la légende de l'Inde parcourue par Baudelaire. Elle était séduisante. Gautier l'a adoptée. Banville ne l'a pas négligée. Je l'ai admise, en vers, moi qui reviens ici en prose, à la vérité simple :
>
> *Passionné pour Michel-Ange*
> *Et Titien et Delacroix,*
> *Chercheur ayant sur lui la Croix,*
> *Baudelaire allait vers le Gange*
> *Et nous rapportait l'albatros, etc...*
>
> Mais la vérité vraie est que Baudelaire, embarqué malgré lui, brûla la politesse à l'Inde, peut-être même au navire qui l'emportait, aussitôt qu'il le put. Le Vavasseur sait tout cela mieux que moi. Peut-être Baudelaire abandonnait-il complaisamment au commun public ces bruits de longues pérégrinations en pays fabuleux, parce qu'il en tirait, avec des couleurs de mystère, l'air de revenir de loin. Dans tous les cas, il ne nous parlait jamais de ces voyages. A peine, à son retour, nous dit-il quelques mots d'une station dans l'île Maurice ou à l'île Bourbon. A-t-il poussé son voyage plus loin? Je ne le crois pas. Asselineau, son plus sûr confident des dernières années avec Malassis, n'en savait pas plus que nous (8). «De son voyage aux Indes, dit-il simplement à propos des traductions d'E. Poe (9), Baudelaire avait rapporté une connaissance très suffisante de la langue anglaise.» Baudelaire tenait sa connaissance de l'anglais d'une autre source (10).

(5) Paris, Hachette, T. 2, p. 60.
(6) E. et J. Crépet, *Baudelaire. Etude Biographique*, Paris, Messein, 1907.
(7) *Mercure de France*, I. IX. 1954. *Lettres à Eugène Crépet sur la jeunesse de Baudelaire*, par E. Prarond et J. Buisson, publiées par Claude Pichois.
(8) *Du Louvre au Panthéon*, p. 97. Ce recueil de Prarond a paru chez Alph. Lemerre en 1881. Les vers cités sont empruntés aux *Printemps romantiques*. (Note de Claude Pichois.)
(9) Cf. le ch. IV de *Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre*, par Asselineau. (Note du même.)
(10) Mme Aupick était née à Londres et y avait vécu ses premières années. (Note du même.)

Prarond ajoute plus loin :

> Ma grande intimité avec Baudelaire date de son retour, c'est-à-dire de 1842, sans que je puisse retrouver le mois de ce retour (fin 1841 ou commencement de 1842) (11).

Les Crépet ne se sont pas contentés des renseignements fournis par Prarond pour justifier leur thèse; ils l'appuient sur des documents plus probants.

Ils utilisent d'abord les recherches de Daruty de Grandpré dont les résultats avaient été publiés dans *La Plume* (1-15 août 1893). Celui-ci, en consultant les journaux de Maurice, avait relevé le départ de Baudelaire de cette île le 19 septembre 1841 et l'envoi, de Bourbon, d'une lettre à M. Autard de Bragard, datée du 20 octobre et accompagnée d'un sonnet avec le titre « A une créole » (« A une dame créole » dans *Les Fleurs du Mal*) adressée à sa femme chez laquelle il avait été reçu pendant son séjour à Maurice. Dans cette lettre, Baudelaire annonçait son retour imminent pour la France. Il n'était pas question pour lui d'aller dans l'Inde, mais bien de se rendre à Bordeaux. Il disait :

> Il est peu probable que je retourne à Maurice, à moins que le navire (l'*Alcide*) sur lequel je pars pour Bordeaux n'y aille chercher des passagers (12).

Ensuite, la lettre du capitaine Saliz, commandant le *Paquebot des Mers du Sud*, au général Aupick, écrite de Bourbon le 14 octobre 1841, qui mentionne le refus du jeune homme de continuer son voyage au delà de Bourbon et son embarquement sur un autre bateau rentrant en France. Le capitaine Saliz précisait que son retour devait avoir lieu sur l'*Alcide*, navire de Bordeaux, tandis que le sien continuait sa route vers l'Inde. Cette lettre avait été communiquée par la famille de Me Ancelle, le conseil judiciaire du poète, et publiée pour la première fois le 15 janvier 1905 dans le *Mercure de France*. Elle figure dans l'ouvrage des Crépet (pp. 221-26).

Ils reproduisent aussi une lettre écrite en 1868 par la mère de Baudelaire, Mme Aupick, à Asselineau, en réponse à une demande de renseignements dont celui-ci avait besoin pour

(11) C'est en mars 1842 que Baudelaire dut regagner Paris. (Note du même.)

(12) C'est dans le journal mauricien *Le Cernéen* du 22 juin 1866 que cette lettre a été publiée pour la première fois.
Le nom de l'*Alcide* y figure entre parenthèses et en italique. Voir le texte complet dans *Correspondance Générale*, t. I (1833-1856), Conard, 1947, pp. 15-16.

écrire le livre dont on a déjà parlé. Son fils, disait-elle, s'était embarqué

> fin de mai 1841... A Bourbon il a déclaré, comme à Maurice, qu'il voulait partir; de sorte que M. Saliz s'est entendu avec un capitaine du choix de Charles, qui s'embarquait pour Bordeaux, pour qu'il l'emmène avec lui. Voilà comme Charles nous est revenu au mois de février 1842. Voilà tout ce que je sais de ce voyage. Les détails que je viens de vous donner, je les tiens du capitaine Saliz qui me les a écrits, au retour de mon fils (13). Quand j'interrogeais celui-ci sur son voyage, je m'apercevais qu'il n'aimait pas à en parler. N'était-il pas de même avec les autres, avec ses amis (14) ?

La mère du poète ne signalait donc pas un détour par l'Inde (15); son fils était revenu en France directement de Bourbon.

En raison de cette présence de Baudelaire à Bourbon fin octobre 1841, de la lettre du capitaine Saliz, de celle de Mme Aupick et de la durée d'un voyage de Bourbon aux Indes et des Indes en France, les Crépet affirmaient que Baudelaire n'était pas allé dans l'Inde, « quoi qu'il en ait dit et même écrit » (16). Ils avaient en effet connaissance d'une lettre du 13 octobre 1864 envoyée à Ancelle de Bruxelles où il s'ennuyait terriblement. Il se plaignait du climat belge et écrivait :

> Jugez ce que j'endure, moi qui trouve le Havre un port noir et américain, moi qui ai commencé à faire connaissance avec l'eau et le ciel à Bordeaux, à Bourbon, à Maurice, à Calcutta; jugez ce que j'endure dans un pays où les arbres sont noirs et où les *fleurs n'ont aucun parfum* (17).

L'ouvrage des Crépet reproduit également, en note à cet extrait de la lettre à Ancelle, un passage des *Souvenirs* de Schaunard, publiés en 1887 :

> La campagne m'est odieuse, dit Baudelaire pour expliquer sa hâte à s'enfuir d'Honfleur, surtout par le beau temps. La persistance du soleil m'accable; je me crois encore dans l'Inde où la continuité monotone de son rayonnement jette dans la torpeur plus de cent millions d'êtres humains (18).

Baudelaire affirmait encore, dans un autre texte publié en 1868 par Albert de la Fizelière et Georges Decaux, dans *Essais*

(13) La lettre du capitaine Saliz était en réalité adressée à son mari, le général (voir *supra*).
(14) E. et J. Crépet, *op. cit.*, pp. 255-56.
(15) Asselineau n'a pas tenu compte des informations données au sujet du voyage, puisqu'il parle « de son voyage aux Indes » (voir *supra*).
(16) E. et J. Crépet, *op. cit.*, p. 32 et note 1 de la page 160.
(17) E. et J. Crépet, *op. cit.*, p. 32, note 3, pp. 160-61 et *Correspondance*, tome IV (1861-64) p. 312.
(18) E. Crépet, *op. cit.*, p. 160.

de Bibliographie contemporaine, I. Charles Baudelaire, qu'il avait été aux Indes et à Ceylan. Ce document faisait partie de la collection d'autographes ayant appartenu à l'historien E.J.B. Rathery. Il fut réimprimé en 1908 sous le titre de « Baudelaire, Œuvres Posthumes » (19) par les soins de Jacques Crépet. Ne retenons que les notes concernant la jeunesse :

> *Jeunesse.* — Expulsion de Louis Le Grand, histoire du baccalauréat.
> Voyage avec mon beau-père dans les Pyrénées.
> Vie libre à Paris, premières liaisons littéraires : Ourliac, Gérard, Balzac, Le Vavasseur, Delatouche.
> Voyage dans l'Inde : première aventure, navire démâté; Maurice, île Bourbon, Malabar, Ceylan, Indoustan, Cap, promenades heureuses.
> Deuxième aventure : retour sur un navire sans vivres et coulant bas.
> Retour à Paris, secondes liaisons littéraires : Saint-Beuve, Hugo, Gautier, Esqueiros.

Il s'agirait là d'une pièce distraite du dossier constitué pour la composition de « Mon cœur mis à nu » qui, à la mort de Baudelaire, n'existait que sous la forme de notes volantes écrites sur des papiers de divers formats (20).

A signaler également une lettre écrite en mai 1852 à Watripon qui lui avait demandé des notes pour un dictionnaire biographique de ses contemporains qu'il préparait. Baudelaire, qui n'aimait pas révéler sa vie intime, refusa en ces termes :

> Comment voulez-vous qu'on donne des notes biographiques? Voulez-vous mettre que je suis né à Paris en 1821; que j'ai fait, étant fort jeune, plusieurs voyages dans les mers de l'Inde? Je ne crois pas qu'on doive mettre ces choses-là (21).

Cette fois il ne mentionne que des voyages « dans les mers de l'Inde ».

En 1930, M. H. Foucque, résidant à la Réunion, reprit la question et, lui aussi, en vint à la conclusion que le voyage dans l'Inde n'était qu'une légende (22). Après Daruty de Grand-

(19) *Mercure de France*, p. 73.

(20) Feuillerat, article cité, pp. 251-53. On peut la consulter dans l'Edition de la Pléiade des *Œuvres complètes de Baudelaire*, Gallimard, 1951, p. 1230, entre « Mon cœur mis à nu » et « Pages de carnet » sous le titre de « Note Autobiographique ».

(21) Cette lettre figure dans les *Œuvres Complètes, Correspondance Générale*, t. I (1833-1856), pp. 171-72.

(22) H. Foucque. « *Aux Iles jadis, Leconte de Lisle, Baudelaire* ». Imprimerie Mme Fernand Cazal, Imprimeur du Gouvernement, Saint-Denis (Réunion). Le texte concernant Baudelaire parut dans la *Grande Revue*, mai 1930, pp. 390-407.

pré, il examina les documents disponibles à Maurice et à Bourbon et apporta de nouvelles précisions.

Le *Paquebot des Mers du Sud*, parti de France le 9 juin, avait jeté l'ancre à Port-Louis dans l'île Maurice le 1er septembre 1841, ayant à bord Baudelaire; il en était reparti le 18 au soir et était arrivé le lendemain, 19 septembre, à Saint-Denis-de-la-Réunion. Les journaux locaux mentionnent Baudelaire parmi les passagers à l'arrivée et au départ de Maurice. Le paquebot, après réparation de ses avaries, mit à la voile pour Calcutta le 19 octobre sans le poète qui avait refusé de continuer le voyage comme l'explique le capitaine Saliz dans sa lettre au général Aupick.

Avant son départ le capitaine avait organisé le retour en France de Baudelaire sur le trois-mâts l'*Alcide* qui se trouvait en rade de Saint-Denis depuis le 21 août. Ce bateau venait de Sydney et de Timor avec une cargaison de chevaux. Après avoir débarqué les animaux et effectué quelques réparations, il alla dans les rades des quartiers de l'île prendre du fret pour la métropole. Il ne revint à Saint-Denis que le 28 octobre, neuf jours après le départ du *Paquebot des Mers du Sud*. Baudelaire est donc descendu à terre.

L'*Alcide* quitta la rade de Saint-Denis le 4 novembre; M. Foucque affirme que Baudelaire était à bord et que ce bateau était rentré directement en France, sans faire un détour par l'Inde. Il fonde son credo sur la lettre du capitaine Saliz déclarant qu'il a arrangé le passage de Baudelaire sur l'*Alcide*, sur sa présence à Bourbon le 20 octobre (le *Paquebot des Mers du Sud* était parti la veille) prouvée par l'envoi, ce jour-là, de sa lettre à M. de Bragard déjà citée, et enfin sur la nouvelle publiée par le journal *l'Indicateur Colonial* du samedi 23 octobre. « Départs projetés pour la mer : M. Baudelaire ». Cette chronique ne mentionne pas, remarquons-le, le nom de l'*Alcide*. M. Foucque ne signale aucun document établissant que Baudelaire était un passager à bord de ce navire, en outre il ne suit pas l'itinéraire de l'*Alcide* et ne se demande pas s'il a fait un détour par l'Inde. Il semble accepter par son silence sur cette question la thèse de Daruty de Grandpré selon laquelle les distances étaient telles qu'un détour par Calcutta avec arrivée en France en février 1842, date traditionnellement admise, était impossible.

L'étude de M. Foucque parut établir définitivement que Baudelaire n'avait jamais visité l'Inde et les biographes ultérieurs de Baudelaire acceptèrent, sans la discuter, sa version.

En 1934, M. Jules Mouquet a apporté quelques précisions sur le retour de l'*Alcide* dans un article (23) où il explique le sens des mots peu familiers du vers : « Je préfère au constance, à l'opium, au nuits, ... » du sonnet « Sed non satiata ». Le *nuits* est un des principaux vins de Bourgogne et le *constance* un vin provenant du domaine de *Constantia* situé à une quinzaine de kilomètres du Cap où l'*Alcide* s'arrêta du 4 au 8 décembre 1841. M. Mouquet émet l'hypothèse que Baudelaire a savouré ce dernier, alors célèbre en Europe, lors de son passage dans la colonie du Cap.

M. Mouquet cite également deux textes dans lesquels le poète fait allusion au Cap. Le premier a déjà été mentionné : « Voyage dans l'Inde : première aventure, navire démâté; Maurice, île Bourbon, Malabar, Ceylan, Indoustan, Cap, promenades heureuses ».

Le second se trouve dans les « Arguments du livre sur la Belgique », dont le texte a paru dans les *Œuvres Posthumes* (24) où figure également le premier :

> Physionomie de la rue : Première impression. On dit que chaque ville, chaque pays a son odeur. Paris, dit-on, sent ou *sentait* le chou aigre. Le Cap sent le mouton. Il y a des îles tropicales qui sentent la rose, le musc ou l'huile de coco. La Russie sent le cuir. Lyon sent le charbon. L'Orient en général sent le musc et la charogne. Bruxelles sent le savon noir. Les serviettes sentent le savon noir. Les trottoirs sentent le savon noir...

M. Mouquet, comme les autres, ne croit pas que Baudelaire soit allé dans l'Inde; il parle à ce sujet de mystification. Il accepte les données de M. Foucque au sujet des déplacements de Baudelaire et son embarquement sur l'*Alcide* à Bourbon. Il avait fait vérifier par le Conservateur de la Bibliothèque du Cap que les journaux de l'époque portant les entrées et les sorties des navires mentionnaient l'arrivée et le départ de l'*Alcide* (4 et 8 décembre 1841), mais il ne disait pas si ce bateau venait directement de Bourbon et si le nom de Baudelaire figurait dans la liste des passagers. La citation du vin de Constance ne prouvait point par elle-même la visite de la ville du Cap, car dans sa « Physionomie de la rue », comme le reconnaît M. Mouquet, Baudelaire mélange des pays et des cités où il n'a jamais été avec d'autres où il a vécu.

(23) Jules Mouquet : « Baudelaire. Le Constance et l'Invitation au Voyage », *Mercure de France* : 1. III. 1934, pp. 305-12.

(24) *Mercure de France*, 1908. Le passage relatif au Cap figure à la page 265. Voir aussi *Œuvres Complètes* dans l'édition de la Pléiade, page 1279.

Le problème d'histoire littéraire posé par le prétendu voyageur dans l'Inde paraissait alors résolu. M. Feuillerat, dans son article de mars 1944, a tout remis en question.

Il admet, conformément à l'opinion traditionnelle, que le *Paquebot des Mers du Sud* jeta l'ancre à Port-Louis, dans l'île Maurice, le 1er septembre 1841, avec Baudelaire comme passager; qu'il mit à la voile le 19 septembre pour Bourbon et y arriva le même jour avec Baudelaire à bord; que ce navire demeura un mois dans cette île et partit pour Calcutta le 19 octobre sans Baudelaire. Il ne fait que suivre les précisions apportées par M. Foucque et les renseignements donnés par le capitaine Saliz dans sa lettre du 14 octobre.

> Mais, nous dit-il, on n'a apporté aucun renseignement sur la façon dont s'est effectué le retour de ce voyageur indiscipliné. M. Foucque, persuadé sans doute que les dispositions prises par le capitaine Saliz avaient été suivies d'effet, affirme que Baudelaire « est rentré en France à bord de l'*Alcide* », ce navire ayant quitté la rade de Saint-Denis le 4 novembre 1841. Mais il n'a pas dû trouver le nom de Baudelaire sur la liste des passagers, car il n'aurait pas manqué de citer les journaux locaux comme il l'a fait pour tous les autres mouvements de bateaux : ils lui auraient fourni ce renseignement essentiel à la thèse qu'il soutenait. Par contre, il a relevé la nouvelle suivante annoncée par l'*Indicateur Colonial* du samedi 23 octobre : « Départs projetés pour la mer : M. Baudelaire ». Voilà qui est étrange! Le rédacteur à l'affût des déplacements maritimes — principal sujet de curiosité dans une île comme Bourbon — a été dans l'impossiblité de dire quel bateau ce voyageur allait prendre. Il ne peut y avoir qu'une raison de ce fait inaccoutumé : Baudelaire lui-même ne savait pas sur quel bateau il comptait s'embarquer. Après le départ du *Paquebot-des-Mers-du-Sud* il aurait changé d'idée...
>
> Le capitaine Saliz, ajoute M. Feuillerat, était parti et Baudelaire était libre et pouvait vouloir échapper à la surveillance du capitaine de l'*Alcide*, choisi par le capitaine Saliz, à la dévotion du général Aupick qu'il déteste. Un fait qui jusqu'ici n'a pas été pris en considération, vient à l'appui de cette hypothèse. Le capitaine Saliz (sa lettre le prouve) était avant tout soucieux de ne pas encourir le déplaisir du général Aupick; s'il a approuvé le choix de l'*Alcide*, c'est que ce bateau était recommandable. Or, d'après le document Rathery, Baudelaire nous a appris que le bateau sur lequel il revint était « sans vivres et coulait bas ». Ce n'était évidemment pas l'*Alcide* (25).

(25) Feuillerat, art. cit., pp. 250-51.

M. Feuillerat déclare donc que le voyage de Baudelaire sur l'*Alcide* n'a été prouvé par aucun document, mais, qu'au contraire, un texte de Baudelaire lui-même indique qu'il n'est pas revenu sur ce bateau.

> Admettons pourtant, continue M. Feuillerat, que Baudelaire soit rentré sur l'*Alcide* comme il avait été convenu. Quelle route ce bateau a-t-il suivie? Les navires en charge n'avaient pas d'itinéraire fixe : ils étaient à la disposition des consignataires qui les dirigeaient, selon les besoins et souvent à l'improviste, vers les ports où il y avait du fret à prendre ou à laisser. Pour rentrer en France, l'*Alcide* a pu faire un détour par Calcutta... Tant qu'on n'aura pas tiré au clair cette question du retour, l'enquête est incomplète et nous n'avons pas le droit de conclure, d'autant plus que deux documents qu'on n'a pas fait intervenir dans cette discussion donnent aux affirmations de Baudelaire un accent de vérité indiscutable (26).

Et M. Feuillerat attire alors l'attention sur deux déclarations écrites, connues depuis longtemps mais négligées (27), pour jeter une lueur sur ce voyage mystérieux.

D'abord le document Rathery qui, selon lui, est « à n'en pas douter une pièce distraite du dossier constitué pour la composition de « Mon cœur mis à nu ». Il écrit :

> Toute idée de mystification ou de mensonge est hors de question dans cet examen fait par Baudelaire, et pour lui-même, de son esprit et de son cœur. Or, c'est dans ce document que se trouve l'itinéraire le plus complet du voyage dans l'Inde, mentionnant, après Maurice et l'île Bourbon, « Malabar, Ceylan, Indoustan ». Le début du voyage est résumé avec exactitude, pourquoi n'en serait-il pas de même de la fin (28) ?

A propos de la lettre du poète au notaire Ancelle, du 13 octobre 1864, où il fait allusion à son passage à Calcutta, M. Feuillerat écrit :

> Ici encore une falsification de la vérité est inconcevable. Car s'il existait un homme à qui Baudelaire ne pouvait pas essayer d'en faire accroire, c'était Ancelle, qui connaissait les moindres détails de la vie de son pupille.
>
> Ainsi nous avons, d'un côté des inductions hâtives appuyées sur une documentation incomplète, d'un autre côté, deux déclarations de Baudelaire dont la sincérité est incontestable. Une seule conclusion s'impose : tant qu'on n'aura pas produit

(26) Feuillerat, art. cit., p. 251.
(27) Mouquet avait pourtant utilisé le document Rathery pour établir la source de la citation relative au « constance » et le passage de Baudelaire au Cap.
(28 et 29) Feuillerat, art. cit., p. 253.

> un document prouvant que le voyage de retour a eu lieu directement de l'île Bourbon à Bordeaux, on peut admettre que Baudelaire est bien allé aux Indes jusqu'à Calcutta (29).

La démonstration que nous venons de reproduire en partie est séduisante : il n'a jamais été prouvé, en effet, jusqu'à présent, d'une façon décisive, que Baudelaire était revenu sur l'*Alcide*. Ni la lettre du capitaine Saliz, ni celle de Baudelaire à M. Autard de Bragard (30), ni les extraits de journaux mentionnés par M. Foucque ou par M. Mouquet (31) ne le prouvent irréfutablement.

Il n'est donc pas surprenant que depuis la publication de l'article de M. Feuillerat les biographes de Baudelaire admettent la possibilité de son voyage dans l'Inde.

M. H. Peyre, dans son livre *Connaissance de Baudelaire*, résumant l'état des travaux faits et à faire sur le poète, écrit à ce sujet :

> Alors qu'on avait très vite tenu pour certain que le jeune homme, expédié par son beau-père sur le *Paquebot-des-Mers-du-Sud* n'avait jamais dépassé l'île Maurice, Feuillerat a montré que les vantardises ultérieures du poète, évoquant Ceylan et le Gange, n'étaient peut-être pas sans fondement et qu'il avait bien pu pousser jusqu'à l'Inde (32).

M. Jacques Crépet, dans le tome IV du Recueil de la *Correspondance générale de Baudelaire*, semble, lui aussi, admettre la théorie de M. Feuillerat. A propos du mot « Calcutta » figurant dans la lettre à Ancelle du 13 octobre 1864, il nous dit dans une note au bas de la page :

> Rien en somme ne prouve ni qu'il ait réellement embarqué sur ce navire-là (l'*Alcide*), ni qu'une tempête ou quelque raison de négoce n'ait obligé l'*Alcide* à faire un détour par Calcutta (33).

M. Claude Pichois, en publiant, en 1954, la lettre de E. Prarond à Eugène Crépet sur la jeunesse de Baudelaire, a ajouté, à propos de l'affirmation de Prarond : « Il faut en finir avec la légende de l'Inde », une note ainsi conçue : « En fait, on n'est plus aussi sûr, aujourd'hui, que ce soit une légende » (34).

(30) Cette lettre, datée de Bourbon du 20 octobre 1841, prouvant la présence tardive de Baudelaire dans cette île, n'est pas mentionnée par M. Feuillerat.
(31) L'article de M. Mouquet établissant le passage de l'*Alcide* au Cap du 4 au 8 décembre, n'est pas discuté par M. Feuillerat. Il est pourtant important, car il prouve que l'*Alcide* s'est rendu directement de Bourbon au Cap, sans détour possible par Calcutta.
(32) Corti, Paris, 1951, p. 52.
(33) Conard, 1948, p. 312.
(34) *Mercure de France*, 1. IX. 1954, p. 7, note 3.

M. Marcel Ruff est plus catégorique et renchérit sur l'argumentation de M. Feuillerat; il croit trouver dans deux documents qui n'ont pas encore été utilisés à cet effet la preuve que Baudelaire ne se trouvait pas à Paris en février 1842 et il déclare même qu'il y a de fortes présomptions pour qu'il n'y soit pas revenu avant avril ou mai 1842. Reproduisons son ingénieux raisonnement qui consolide, en apparence, la légende du voyage dans l'Inde.

Dans son petit livre : *Baudelaire. L'homme et l'œuvre*, il écrit :

> Beaucoup de biographes ont admis qu'il n'était pas allé plus loin que l'île Maurice et que ses allusions à Ceylan et Calcutta sont de pure fantaisie. Pourtant on les trouve dans des notes personnelles, et même dans une lettre à Ancelle qui ne pouvait guère ignorer la vérité. Des documents administratifs prouvent que, contrairement à la tradition établie, il n'était pas de retour à Paris en février 1842. Certes la question n'est pas tranchée, mais on s'est trop hâté de voir dans les propos de Baudelaire une vantardise ou une mystification (35).

Dans son remarquable ouvrage : *L'esprit du Mal et l'esthétique baudelairienne* (36) M. Ruff développe son opinion :

> Malgré sa nostalgie et son désir de regagner directement la France, il y a de fortes présomptions, contrairement aux résultats d'enquêtes pourtant fort sérieuses, pour que, par quelque circonstance qu'on ne saura peut-être jamais, il soit allé à Ceylan et Calcutta et ne se soit pas retrouvé à Paris avant avril ou mai 1842.

Il s'explique dans l'appendice VIII (37). Il y fait état de la lettre à Watripon de mai 1952, et de celle à Ancelle du 13 octobre 1864.

A propos de cette dernière il nous dit :

> On sait que cinq mille francs du voyage avaient été pris sur l'héritage de Baudelaire et demandés à Ancelle. Est-il vraisemblable que celui-ci n'ait pas été au courant des circonstances, et que Baudelaire ait cru pouvoir lui en imposer sur ce sujet? Ajoutons qu'à l'époque où il lui écrit cette lettre il est dans les meilleurs termes avec lui et ne songe plus du tout à se moquer de lui.
>
> Cette lettre suffirait donc à maintenir une présomption sérieuse en faveur du voyage aux Indes, malgré les graves

(35) Hatièr-Boivin, Paris, 1955, p. 19.
(36) Paris, Colin, 1955, p. 171.
(37) Ruff, *op. cit.*, pp. 464-66.

objections qui soulèvent les textes contraires. Ni d'un côté ni de l'autre il n'y a de preuve décisive.

M. Ruff continue :

Cependant versons au dossier deux documents intéressants. Le premier (38) a été publié par M. Robert Barroux dans la *Revue Palladienne* de novembre-décembre 1948. C'est un extrait du tableau de recensement de la classe 1841 :

« (N° d'ordre) 20 — Baudelaire, Charles, Pierre — Paris XIe, Seine — 9 avril 1821 — en voyage — (résidence) rue de Grenelle, 136 — étudiant en droit — (prénom du père) feu Jean, François, (de la mère) Caroline Dufays, dame Aupick — (représenté par) son beau-père — (tirage, numéro échu) 265 — (degré d'instruction) 1. — Sait lire — 2. — Sait écrire. »

Baudelaire est donc « en voyage » quand il est convoqué. Or il résulte des recherches que M. Claude Pichois a bien voulu faire à ce sujet que le tirage au sort a eu lieu entre le 21 février et le 3 mars 1842 (voir le *Bulletin des Lois, n° 863*, ordonnance du 24 novembre 1841 et le registre D.R.I., 52, *des Archives de la Seine*). Un jour étant affecté à chaque arrondissement, il y a lieu de penser que Baudelaire étant recensé sur le Xe arrondissement, a dû être convoqué le 2 ou le 3 mars. Il est donc établi qu'il n'était certainement pas rentré le 21 février, et probablement pas le 2 mars. Or à l'aller le *Paquebot-des-Mers-du-Sud*, parti de Bordeaux le 9 juin 1841 et retardé par une tempête extrêmement violente qui l'avait démâté, arrive à l'île Maurice le 1er septembre, soit une traversée de 84 jours. L'*Alcide* quitte l'île Bourbon à destination de Bordeaux le 4 novembre. On doit compter une journée de moins, l'île Maurice étant à environ 200 kilomètres au delà de la Réunion. En admettant que la traversée n'ait pas été plus rapide, c'est le 26 janvier que Baudelaire aurait dû débarquer à Bordeaux. Dans ces conditions il est inexplicable qu'il ne se soit pas trouvé à Paris le 21 février, à plus forte raison le 2 mars, Comment justifier ce retard, sinon par un développement inattendu de son voyage, soit qu'il ait décidé *in extremis* de partir par Calcutta au lieu de s'embarquer sur l'*Alcide*, soit que ce bateau ait été amené à changer sa direction ou ait été détourné par une tempête. Il ne faut pas oublier en effet les précisions de la « Note autobiographique », dans laquelle *tout ce qui est contrôlable est exact* (39)...

Le second document n'est pas plus inédit que le premier, puisqu'il a paru dans le *Bulletin du Bibliophile* d'août-septembre 1939 : c'est une lettre d'Alphonse Baudelaire au général Aupick, datée du 19 juillet 1842. Nous en donnons ici

(38) [Remarquons qu'il s'agit, en fait, d'un extrait du tableau de recensement complété par le résultat du tirage au sort pour servir, ultérieurement, à la sous-répartition, entre les cantons de la Seine et les arrondissements de Paris, du contingent assigné au Département — C.D.H.]

(39) Le texte de la « Note autobiographique » a été déjà cité et est également utilisé par M. Feuillerat.

quelques passages importants auxquels il est fait allusion dans notre texte : « Je comprends toute l'anxiété que doit vous causer le retour de Charles, les inquiétudes que son avenir peut vous donner et surtout tous les chagrins de Mme Aupick. Attendons pour préciser la conduite de Charles à son retour. Il n'est d'homme qui ait raison qui ne cède aux conseils, aux avis d'une sincère amitié. Lorsqu'il partit pour Bordeaux il donna la preuve de l'influence que nous avons tous exercée sur lui; cette même influence il faut l'exercer encore quand il sera de retour; à force de raisonnements nous vaincrons peut-être ses idées fausses... »

Jacques Crépet avait commenté en ces termes la date de la lettre : « Cette date est pour moi incompréhensible et semble devoir se lire janvier 1842, car il est certain que Baudelaire était de retour dès février. » Disons tout de suite que la lecture ne prête pas à discussion. J'ai pu moi-même examiner la lettre grâce à l'obligeance de Me Maurice Ancelle à qui elle appartient, l'écriture en est aussi nette qu'on peut le souhaiter. Il y aurait donc eu *erreur*, et nous sommes tout prêts à l'accorder. Mais *juillet* pour *janvier* nous paraît surprenant, et, sans insister outre mesure sur ce document, nous pensons qu'on peut y voir une raison supplémentaire de douter que Baudelaire soit rentré à Paris en février.

Pour conclure sur l'ensemble de la question, il nous paraît invraisemblable que Baudelaire ait menti dans la « Note autobiographique » et dans les deux lettres que nous avons citées, écrites à douze ans d'intervalle. De plus, le dossier de la conscription militaire démontre que le voyage de retour a excédé considérablement les délais normaux d'un trajet direct de l'île Bourbon à Bordeaux. Il reste donc assez probable que Baudelaire a vu Calcutta et les côtes de l'Inde.

L'argumentation que l'on vient de lire suscite de notre part quelques critiques.

Pour étayer sa thèse M. Ruff se sert d'un extrait du tableau de recensement de la classe 1841 et d'une lettre, datée du 19 juillet 1842, adressée au général Aupick par Alphonse Baudelaire, demi-frère de Charles alors magistrat à Fontainebleau.

Après avoir reproduit l'extrait du tableau de recensement M. Ruff nous dit : « Baudelaire est donc en voyage quand il est convoqué. » Le tirage au sort ayant eu lieu à Paris du 21 février au 3 mars, il en conclut qu'il n'était certainement pas rentré le 21 février et probablement pas le 2 mars jour probable de l'opération pour les jeunes gens du Xe arrondissement dans lequel se trouvait la rue de Grenelle où habitaient ses parents.

Ce raisonnement est spécieux : l'extrait cité n'est pas une convocation et le fait d'être porté « en voyage » sur ce document public ne prouve nullement que Baudelaire n'était pas

en France, ni même à Paris, pendant la période du tirage au sort.

En effet, le tableau de recensement de la classe 1841 a été « ouvert », à Paris comme ailleurs en France, à partir du 1er janvier 1842 et publié et affiché les dimanches 23 et 30 janvier (40). Au début de janvier la famille de Baudelaire a déclaré qu'il était en voyage — ce qui était vrai à ce moment — mais rien ne permet d'induire des renseignements consignés dans le tableau qu'il y était encore le 21 février, jour fixé pour le commencement des opérations du tirage au sort. Ce document permet uniquement d'affirmer que Baudelaire était absent de Paris en janvier 1842, lors de la préparation du recensement.

La lettre d'Alphonse Baudelaire n'est pas plus probante. La date qu'elle porte, 19 juillet 1842, est de toute évidence erronée : son texte (41) le prouve au moins deux fois. On y relève la phrase : « *Il va tirer à la conscription* ». Elle a donc été écrite antérieurement au 21 février, et, probablement, après la publication du tableau de recensement à un moment où Alphonse avait connaissance de la lettre du capitaine Saliz annonçant au général Aupick le retour de Charles sur l'*Alcide.*

En outre, Alphonse envisage, dans le cas où son demi-frère aurait à faire l'acquisition d'un remplaçant, la possibilité d'effectuer une opération foncière fictive lorsque celui-ci aurait atteint sa majorité, c'est-à-dire le 9 avril 1842. C'est une seconde preuve qu'elle n'a pas été écrite en juillet.

Les deux documents invoqués par M. Ruff n'apportent donc aucun élément nouveau susceptible de justifier le retour de Baudelaire en France postérieurement au mois de février 1842.

De ce qui précède il résulte que depuis 1944, date de la publication de l'article de M. Feuillerat dans *The French Review,* la légende du voyage dans l'Inde, qui n'ajoute pourtant rien à la gloire littéraire posthume du poète, connaît un regain de vogue parmi ses biographes. Malheureusement, les arguments invoqués pour justifier la possibilité de ce voyage sont loin d'être pertinents; eux non plus n'apportent aucune preuve formelle de sa réalité.

Nous allons reprendre la question et, abandonnant le domaine des fictions, essayer de mettre un point final à cette légende en montrant par des faits contrôlés que le voyage dans l'Inde n'a jamais pu avoir lieu; nous préciserons en outre la

(40) « Ordonnance royale » du 24 novembre 1841.
(41) Incomplètement cité par M. Ruff (voir *Bulletin du Bibliophile* d'août-septembre 1939).

date exacte, incertaine jusqu'à présent, du retour du poète à Bordeaux au début de 1842.

▶

En 1953, nous avons communiqué à M. Foucque, résidant à l'île de la Réunion, les grandes lignes de la thèse de M. Feuillerat ainsi que quelques renseignements recueillis par nous sur le passage de Baudelaire au Cap. M. Foucque nous a répondu le 30 décembre 1953 qu'il ne connaissait pas l'article de M. Feuillerat mais qu'il n'acceptait pas ses vues; il nous autorisait à publier sa lettre dans laquelle il s'exprime ainsi :

> Que les légendes ont donc la vie dure! L'idée de faire passer l'*Alcide* par Calcutta pour aller de Bourbon à Bordeaux est d'une paradoxale fantaisie : il n'y a qu'à regarder la carte et les dates de départ, d'arrivée, de passage au Cap. D'autre part, quand j'ai écrit que Baudelaire était rentré en France à bord de l'*Alcide* le 4 novembre 1841, je me basais sur des listes de passagers, comme pour la démonstration de son séjour à Bourbon. Je vous donne donc ci-dessous la copie des manifestes de journaux qui vous le prouveront et qui, aussi, établissent que l'*Alcide* avait terminé son chargement et partait directement pour Bordeaux :
>
> 1) *Supplément à l'Indicateur Colonial* du 16 octobre 1841. Navires en charge : pour Bordeaux : le navire l'*Alcide*, capitaine Jude de Beauséjour, ayant tout son chargement, partira incessamment pour Bordeaux; il prendra des passagers... »
>
> 2) *Indicateur Colonial* : 23 octobre 1841 — Départs projetés pour la mer : M. Baudelaire, M. Deplas, etc...
>
> 3) *La Feuille Hebdomadaire*, 3 novembre 1841 — Mouvements de la rade de Saint-Denis : arrivées : le 28 octobre... « l'*Alcide* » venant des quartiers.
>
> 4) *Feuille Hebdomadaire*, 10 novembre 1841. Mouvements de la rade de Saint-Denis : départs : ... le 4 l'*Alcide*... allant à Bordeaux, chargé de denrées coloniales. — Passager : M. Baudelaire.
>
> Tout cela est fort clair...

Il est regrettable que M. Foucque n'ait pas inséré dans son étude de 1930 les renseignements complets donnés par la *Feuille Hebdomadaire* du 10 novembre 1841 : l'allégation selon laquelle Baudelaire aurait pu se rendre de Bourbon dans l'Inde sur un autre navire que l'*Alcide* n'aurait pas été formulée par M. Feuillerat. Il est évident, en effet, qu'il n'a pas pu y aller et revenir à Bourbon, pour s'embarquer sur l'*Alcide*, entre le 19 octobre, date du départ du *Paquebot de Mers du Sud* pour

Calcutta, et le 4 novembre, date du départ de l'*Alcide* pour Bordeaux.

M. Mouquet a déjà établi que l'*Alcide* est arrivé au Cap le 4 décembre 1841 venant de Bourbon et en est reparti le 8 pour Bordeaux; mais il n'a pas démontré que Baudelaire était à bord de ce voilier à son arrivée dans ce port. Or, des documents irréfutables prouvent qu'il y était encore.

En 1942, afin de nous documenter en vue de la rédaction d'une série d'articles sur les voyageurs français en Afrique du Sud (42), et en particulier sur le séjour de Baudelaire au Cap, nous avons effectué des recherches dans la presse sud-africaine.

Le journal *Government Gazette*, hebdomadaire officiel de la colonie anglaise du Cap, du 10 décembre 1841, mentionne non seulement l'arrivée de l'*Alcide* le 4 décembre en provenance de Bourbon, son départ de cette île le 4 novembre, mais aussi le nom des passagers : « Boudelair et Dufuer .

Un autre journal, en langue hollandaise, *De Zuid Afrikaan*, du 7 décembre 1841, donne les mêmes informations mais l'orthographe du nom des passagers est différente : « Baudelair et Dufour ». Ce journal précise que ce bateau fit escale pour se ravitailler en eau douce, en légumes frais et fruits.

Voilà donc un premier résultat acquis : l'*Alcide*, avec le poète à bord, a mis à la voile à Bourbon le 4 novembre 1841 avec Bordeaux comme destination; après un mois de mer ce bateau a jeté l'ancre dans la baie de la Table devant le Cap avec ce passager. Ni l'*Alcide* ni Baudelaire n'ont pu aller dans l'Inde en un temps si bref, normal d'ailleurs pour la traversée Bourbon-Le Cap.

Remarquons ici que les journaux précités ainsi que le *South African Commercial Advertiser* du 11 déecmbre, mentionné par M. Mouquet, n'indiquent pas le nom des passagers au départ de l'*Alcide* du Cap. Ce fait qui n'a rien d'anormal pour un bateau de commerce qui s'est arrêté au Cap uniquement pour son ravitaillement, pourrait suggérer une nouvelle hypothèse : Baudelaire aurait pu quitter l'*Alcide* dans ce port pour s'embarquer sur un autre navire se rendant à Calcutta.

Cette supposition est inadmissible et doit être abandonnée : ce détour aurait exigé six ou sept mois (43) et n'aurait permis à Baudelaire de ne reparaître en France qu'en juin ou juillet

(42) Le *Congo Illustré*, de mai à octobre 1942, et la revue *France*, octobre 1942.

(43) Le temps nécessaire pour effectuer, sur un voilier, le parcours Le Cap-Calcutta, Calcutta-Bordeaux a été évalué à six ou sept mois en se référant aux temps mis par le *Paquebot-des-Mers-du-Sud* et par

1842 alors qu'on peut inférer d'un document connu qu'il se trouvait certainement à Paris en avril. En effet, un court billet non daté, sans doute écrit hâtivement par lui à sa mère, débute ainsi :

> Je crois décidément que j'ai échappé à la conscription. On n'a pas appelé tous les individus qui avaient été convoqués à l'Hôtel de Ville... (44).

Ce billet a été écrit évidemment dès la publication de la liste des hommes appelés à passer le conseil de révision, sur laquelle Baudelaire ne figurait pas.

Or, l'ordonnance royale du 29 mars 1842 (*B. d. L. — 1er semestre*) nous apprend que le Département de la Seine, sur les 6.657 jeunes gens recensés pour le tirage au sort, a dû fournir seulement 1.767 hommes, soit environ 26 % (45). Ce contingent a été réparti entre les cantons du département et les douze arrondissements de Paris, par le Préfet de la Seine, en Conseil de Préfecture, dans les premiers jours d'avril, et la liste a dû en être publiée et affichée vers la mi-avril, les opérations du Conseil de Révision devant commencer le 2 mai à l'Hôtel de Ville. On peut donc dater ce billet du début de la seconde quinzaine d'avril, ce qui démontre que Baudelaire n'a pas quitté *l'Alcide* au Cap pour aller dans l'Inde sur un autre navire.

D'ailleurs, d'autres indices permettent de penser qu'il n'a pas songé un seul instant à débarquer du bateau qui le ramenait en France.

Il avait, en effet, à Bourbon, interrompu volontairement son voyage vers l'Inde parce qu'il avait la nostalgie de Paris et un seul désir, celui de revenir en France d'où il était parti, contraint et forcé, à la suite d'une décision du conseil de

l'*Alcide* pour aller respectivement de Bordeaux à l'île Maurice et de l'île Bourbon à Bordeaux. Ce calcul simpliste, qu'il est inutile de reproduire ici, ne tient pas compte de l'époque de l'année où le voyage hypothétique aurait été effectué, c'est-à-dire qu'il néglige un élément essentiel du problème. De ce fait, il aboutit à une appréciation de la durée du voyage inférieure à celle qui aurait été nécessaire.

Tandis que les deux navires de référence naviguaient dans l'Océan Indien pendant la période favorable où la mousson soufflait dans le sens de leur marche, le navire qui, au Cap, aurait pris Baudelaire à bord, après le 4 décembre 1841, aurait dû effectuer la traversée de cet océan en pleine mousson de nordet (nord-est) soufflant en sens contraire de sa marche. Cette difficulté se serait également présentée pendant une partie de la traversée inverse avec la mousson de suroît (sud-ouest) de telle sorte que le voyage complet aurait duré neuf mois environ au lieu de six ou sept mois, et le poète n'aurait pu être de retour à Paris qu'en septembre 1842 au plus tôt.

Ces explications, rapprochées de ce que l'on sait de certain sur la présence de Baudelaire à Paris en 1842, permettent de considérer comme insoutenable l'hypothèse du voyage dans l'Inde, en partant de la baie de la Table (rade du Cap) en décembre 1841.

(44) *Correspondance générale*, t. I, pp. 18 et 19.

famille réuni à la demande de son beau-père, le général Aupick. Pourquoi aurait-il, sur le chemin du retour, repris la route de l'Inde et avec quelles ressources se serait-il payé cette fantaisie inexplicable? Sur les cinq mille francs remis au capitaine Saliz, lors de l'embarquement à Bordeaux, celui-ci avait prélevé le prix du voyage Bordeaux-Bourbon et versé mille cinq cents francs au capitaine de l'*Alcide* pour le retour du jeune homme en France. Si l'on ajoute quelques menues dépenses à ces deux sommes pour son court séjour à terre à Bourbon, il ne disposait plus que d'une somme inférieure à deux mille francs, insuffisante pour payer les frais d'un long et coûteux voyage dans l'Inde en partant du Cap.

Enfin, Baudelaire devait songer à conserver un pécule pour faire face aux dépenses qu'il aurait à supporter à son débarquement en France avant d'avoir repris le contact avec sa famille. Il ne savait pas, d'ailleurs, comment il serait reçu rue de Grenelle par son beau-père après avoir interrompu le voyage disciplinaire que celui-ci lui avait imposé. Il pouvait même envisager de s'affranchir de la tutelle de celui-ci et de vivre incognito à Paris pendant un ou deux mois jusqu'à sa majorité qu'il allait atteindre le 9 avril 1842.

Ces considérations permettent d'avancer, comme une certitude, qu'il n'a pas quitté l'*Alcide* au Cap et qu'il est revenu en France sur ce bateau.

Jusqu'à présent la critique a, en général, admis que ce retour avait eu lieu en février 1842. C'était ce mois que la mère du poète avait indiqué dans sa lettre à Asselineau déjà citée pour le retour de son fils.

M. Feuillerat discute cette date en ces termes :

> Elle rappelait des faits vieux de vingt-six ans. Sa mémoire n'était pas très sûre puisqu'elle a donné la date du départ comme « fin de mai 1841 » alors que le *Paquebot-des-Mers-du-Sud* mit à la voile de Bordeaux le 9 juin (46).

Finalement cet écrivain pense que Baudelaire est rentré au plus tôt « à la fin de février » (47).

Un biographe, John Charpentier, écrit qu'il « a débarqué à Bordeaux au début de février 1842 » (48).

(45) Il n'est donc pas surprenant qu'on n'ait pas appelé pour le Conseil de Révision « tous les individus qui avaient été convoqués à l'Hôtel de Ville » pour le tirage au sort.
(46) Art. cit., note 3 de la page 253.
(47) Art. cit., p. 254. L'auteur de l'article est enclin à retarder le plus possible la date du retour pour justifier la possibilité du voyage dans l'Inde.
(48) *Baudelaire*, p. 71.

Un autre, François Porché, nous dit : « le poète était de retour à Paris dans les premiers jours de février 1842, exactement neuf mois après son départ » (49).

M. Claude Pichois, dans le *Mercure de France* de septembre 1954, note : « c'est en mars 1842 que Baudelaire dut regagner Paris ».

Par contre, nous avons vu que M. Ruff déclare qu'il y a de fortes présomptions pour qu' « il ne se soit pas retrouvé à Paris avant avril ou mai 1842 ».

En présence de ces divergences d'appréciation et pour dissiper l'incertitude de la date du retour du poète, et aussi pour compléter sa biographie, nous avons pensé qu'il y avait intérêt à connaître la date de l'arrivée de l'*Alcide* dans son port d'attache et qu'il convenait de faire des recherches dans ce but. Il est surprenant, d'ailleurs, que jusqu'à présent elle n'ait pas été établie par les Baudelairiens dont le zèle est si touchant (50).

Une investigation sommaire dans les bureaux de l'Inscription Maritime de Bordeaux nous a convaincu qu'il serait difficile de retrouver dans les archives de cette administration la date du dépôt du rôle de l'équipage que le capitaine de l'*Alcide* était tenu de faire dès le retour de son voyage dans les mers australes.

Une seconde source de renseignements nous était offerte par les archives du Tribunal de Commerce de Bordeaux. On sait, en effet, que tout capitaine de navire marchand est tenu, dans les vingt-quatre heures de son arrivée dans son port d'attache, de faire viser son registre de bord et de déposer un rapport au Greffe. Ce *rapport de mer* doit énoncer le lieu et la date de son départ, la route qu'il a suivie, les hasards qu'il a courus, les désordres survenus dans le navire et toutes les circonstances remarquables de son voyage.

Nous nous sommes donc adressé au Président de ce Tribunal pour essayer de retrouver ce « rapport de mer » qui pouvait nous donner non seulement la date du retour de l'*Alcide*, mais aussi des renseignements sur « les circonstances remarquables » du voyage.

Ce magistrat nous a fait connaître que les archives de son tribunal avaient été détruites dans l'incendie consécutif au bombardement aérien de Bordeaux du 8 décembre 1940, mais qu'il y avait lieu de croire que les documents de 1842 ne se

(49) *Baudelaire, Histoire d'une âme*, p. 58.
(50) Nous ne savons pas si des recherches ont été entreprises à ce sujet.

trouvaient plus alors au Greffe et avaient dû être versés, antérieurement, aux archives départementales.

Nous avons demandé, en conséquence, à M. l'Archiviste en Chef de la Gironde de nous aider dans nos recherches en lui signalant la date approximative du retour de l'*Alcide*. Il s'est empressé de nous répondre que les archives du Port de Bordeaux avaient été détruites en 1919 et qu'il ne pensait pas qu'il soit possible de retrouver des documents, tels que le « rapport de mer » du capitaine apportant des renseignements substantiels sur l'*Alcide* et son voyage, mais les mouvements des ports de la Gironde, pour la période qui nous intéressait, existaient dans la série M de ses archives. Il joignait à sa lettre un extrait du « Relevé des navires entrés dans les ports du Département de la Gironde pendant la deuxième quinzaine du mois de février 1842 », extrait qui porte les renseignements suivants :

Mois et dates :	16 février 1842
Espèce de navire :	trois mâts
Nom du navire :	ALCIDE
Lieu du navire :	BORDEAUX
Nom du capitaine :	JUDE
Nom de l'armateur :	ALEXANDRE
Tonnage :	231
Nombre d'hommes d'équipage :	17
Pavillon :	Français
Port du départ :	BOURBON
Nature de la cargaison qu'il importe :	Sucre et Café
Nom du courtier :	PETIT

Ce document est intéressant : il donne enfin la date exacte du retour en France de Baudelaire, incertaine jusqu'à présent, et il prouve indiscutablement que l'*Alcide* n'est pas allé dans l'Inde.

Le voyageur indiscipliné était donc à Bordeaux le 16 février 1842. Il ne dut pas s'attarder longtemps dans cette ville et s'achemina vers Paris. Ce voyage durait alors six à sept jours, si on ajoute un ou deux jours pour retenir sa place au bureau des Messageries de Bordeaux il dut parvenir dans la capitale vers le 24 ou le 25 février sans avoir prévenu sa mère, car l'envoi d'un télégramme privé n'était pas possible à cette époque où les communications rapides officielles étaient seules assurées par signaux aériens.

Que fit-il à son arrivée? On ne le saura probablement jamais avec certitude; mais il n'est pas douteux qu'à Bordeaux ou au cours de son voyage il apprit que le tirage au sort de sa

classe s'effectuait dans toute la France à partir du 21 février. Comme il avait horreur de la vie militaire on peut avancer qu'il songea à échapper à la conscription par tous les moyens et, en particulier, en laissant croire qu'il était toujours en voyage. Il dut donc, dès son arrivée, se préoccuper de la date à laquelle les jeunes gens du Xe arrondissement étaient convoqués pour cette opération. Le tableau de recensement affiché dans la cour de l'Hôtel de Ville le renseigna immédiatement et il apprit en même temps qu'en son absence il serait représenté par son beau-père le jour du tirage (51). Il dut décider de ne pas faire acte de présence rue de Grenelle, car le général Aupick, si rigoureux sur la discipline et l'honneur militaires, ne se serait pas présenté à sa place le 2 ou le 3 mars s'il avait connu le retour de son beau-fils dans la capitale.

Baudelaire dut donc vivre quelque temps incognito dans Paris; mais cela ne l'empêcha pas de rencontrer en secret sa mère.

Cette hypothèse concorde avec deux faits connus : le tirage au sort du n° 265 par le général Aupick et le souvenir que Mme Aupick avait conservé de l'époque où son fils était revenu à Paris. Il n'y a pas lieu, en effet, de présumer, comme le fait M. Feuillerat, que la mémoire de celle-ci n'était pas fidèle quand elle écrivait, en 1868, à Asselineau : « il nous est revenu au mois de février 1842 »; elle l'était également en disant que le départ de son fils avait eu lieu « fin de mai 1841 ». Pour s'embarquer à Bordeaux sur le paquebot du capitaine Saliz qui leva l'ancre le 9 juin, Baudelaire, dûment accompagné, dut quitter Paris et sa mère au plus tard dans les derniers jours de mai. Si dans sa lettre Mme Aupick a écrit qu'il s'était « embarqué » fin mai, c'est que le jour de l'embarquement se confondait dans son esprit avec le triste jour de la séparation, c'est-à-dire le jour du départ en diligence de Paris.

▶

Les renseignements contrôlés que nous venons d'apporter au débat permettent de formuler une conclusion définitive qui relègue parmi les fables la croyance au voyage de Baudelaire dans l'Inde. On peut maintenant affirmer qu'il n'y est jamais allé « quoi qu'il en ait dit et même écrit », comme le pensaient

(51) La loi organique sur le Recrutement de l'Armée, du 21 mars 1832, fait obligation aux parents des absents de tirer au sort à leur place.

E. et J. Crépet. Il n'a pas dit la vérité à ses amis lorsqu'il leur a parlé d'un voyage dans ce pays, ni à lui-même lorsqu'il a écrit la note autobiographique de « Mon cœur mis à nu », ni à Ancelle dans sa lettre de 1864. Pourquoi? Parce qu'il avait une tendance mentale qui le portait à altérer la vérité et à étonner ses auditeurs en substituant, plus ou moins volontairement, des événements imaginés à la réalité. Il est resté fidèle à son mensonge de jeunesse et il a probablement fini par y croire vers la fin de sa vie par autosuggestion ou lorsque sa mémoire devint défaillante.

MERCVRIALE

LETTRES

JOUVE ET LA CRITIQUE. — On a souvent parlé — et très bien parlé — de l'œuvre de Pierre Jean Jouve. Après les pages déjà anciennes que Marcel Raymond consacre au poète dans *De Baudelaire au Surréalisme*, il convient de rappeler les études de Léon-Gabriel Gros, de Jean Starobinski, de Gabriel Bounoure; et l'on sait que Pierre Emmanuel, dans un livre de souvenirs, évoque en termes lucides et émouvants sa rencontre avec l'œuvre jouvienne. Mais on pouvait s'étonner qu'une œuvre aussi considérable — difficile à pénétrer, certes, mais attirante en raison de cette difficulté même — n'eût encore été l'objet d'aucune analyse d'ensemble. Il faut remercier M. René Micha d'avoir, dans la collection des *Poètes d'Aujourd'hui* (Pierre Seghers, éditeur), écrit cet ouvrage dont l'absence devenait chaque jour plus surprenante, et presque scandaleuse.

Son étude témoigne d'une compréhension qui n'est pas seulement celle de l'intelligence et du goût. Une intimité fervente éclaire et anime ces pages. M. René Micha, depuis longtemps, connaît Jouve : il a reçu ses confidences, partagé même son existence dans des moments décisifs : par exemple dans les jours qui suivirent l'armistice de 1940. Il sait à quel point cette œuvre, pour enfoncée qu'elle soit dans la pénombre d'un mouvement tout intérieur, est liée aux objets, au monde : et, sensible à ce « cadre d'horizon » qui entoure chaque moment de la poésie jouvienne, il s'applique à reconnaître et à évoquer ses paysages successifs — Salzbourg, Sils, Soglio, Aix-en-Provence. Les premiers mots de son étude sont pour nous dire qu'il l'écrit à Dieulefit, « l'un des lieux que Jouve a aimés ». Ainsi, son premier mérite est-il de nous donner l'impression de la familiarité, de la proximité de son modèle : et c'est beaucoup.

Un autre mérite est son souci d'être complet, de ne rien laisser d'essentiel dans l'ombre. Il retrace rapidement la courbe de

l'existence du poète, et il le fallait : la poésie de Jouve (et lui-même nous en avertit dans *En Miroir*) n'étant pas de celles que l'on peut comprendre sans références à la vie. Non certes qu'elle soit l'expression d'une biographie : mais elle n'est pas non plus l'auto-création d'un langage séparé. Elle nous donne, cette poésie, l'exemple assez rare et troublant d'une sorte d'indistinction entre l'existence et l'œuvre, les événements de la vie relevant de ce que Breton appelle « le hasard objectif », et paraissant répondre aux besoins du poète, comme attirés par l'aspiration puissante de l'œuvre à venir. Jouve a écrit ses livres dans les lieux où il devait les écrire; il a fait les rencontres qu'il devait faire : le mot *destin*, ici, prend toute sa force énigmatique. Les aventures sentimentales du poète ne pouvaient être négligées, puisque le personnage d'Hélène, par exemple, a été composé avec trois figures de femmes réellement connues et aimées, et que la rencontre d'Yanick la prostituée (qui, dans *Ode*, a donné le symbole du cygne) inspire encore *Mort d'un Cygne*, son dernier texte. Mais on ne pouvait pas négliger non plus les rencontres de la vie intellectuelle, puisque c'est à la lumière de la psychanalyse découverte que le poète écrit *Sueur de Sang* et la fameuse préface où le nœud de l'Eros, de la Mort et de la faute apparaît comme source — et cryptogramme — de la poésie. Et pas davantage le contact avec l'événement — puisque les poèmes de *la Vierge de Paris* naissent de la circonstance (toujours selon le même mouvement qui fait que le poète rencontre ce qui est la seule possibilité présente de sa voix). — D'autre part, l'œuvre de Jouve déjà vaste, et chargée de mémoire, demandait à être vue dans son évolution; et, s'il n'était pas indifférent de rappeler le lointain passé unanimiste, et l'amitié de Romain Rolland, il était nécessaire de la suivre de sa phase psychanalytique à sa phase mystique, du thème de l'Eros au thème Nada, et de la saturation anxieuse des livres où se révèle le monde de la Faute à la détente qui, dans les derniers recueils, évoque le difficile avènement du Jour. — Enfin, il fallait dégager l'importance de l'œuvre romanesque (d'autant plus que l'anthologie, se souvenant qu'elle est celle d'un « poète d'aujourd'hui », ne donne que de rares échantillons de prose), au risque de s'attarder sur une signification qui passe par le mouvement d'un récit et le comportement des personnages. De toutes ces tâches, M. René Micha s'est acquitté, et il n'a même pas voulu passer sous silence l'œuvre de traduction dont il nous entretient brièvement à la fin de son livre.

Et il a bien fait de faire face à tous les aspects que son sujet

comportait. Mais, comme la place lui était assez strictement mesurée, son exposé souffre quelque peu de cette exigence d'exhaustion, et prend inévitablement un caractère cursif, parfois superficiel. Le critique traverse trop rapidement l'étendue qui lui est proposée pour que sa parole ne nous semble pas ici légère, et là obscure. Et peut-être, au lieu de convoquer tous les aspects de l'œuvre, eût-il été préférable de chercher le chemin qui risque de conduire à leur centre, à leur foyer secret.

M. René Micha s'est attaché à expliciter les significations latentes de l'œuvre, et on ne peut le lui reprocher. Jouve lui-même nous y invite : il nous jette dans une forêt de symboles qu'il est naturel de vouloir éclaircir. Mais, à conduire l'analyse surtout sur ce plan symbolique et thématique, on se heurte au péril que Maurice Blanchot a dénoncé dans les premières pages de son *Lautréamont :* « les thèmes ne saisissent l'œuvre que selon les grands lieux communs autour desquels tournent la vie et le savoir traditionnel ». Ici, le péril est d'autant plus grand que le poète lui-même parfois y succombe : liant sa poésie aux lourdes évidences de la psychanalyse, lui faisant quelquefois parler un langage qui semble l'expression rigoureuse d'une expérience psychologique ou d'une expérience spirituelle. En réalité, la profonde expérience intérieure avec laquelle nous entrons ici en contact n'est pas telle qu'on puisse dire exactement du symbole qu'il en est la traduction. C'est dans le symbole même que le poète rencontre son expérience; et, loin de découvrir en lui son expression intelligible, il se trouve entièrement pris dans ce monde de mots, de rythmes et d'images, qui a l'obscurité du vécu le plus immédiat. Le poète est un aveugle qui n'a de contact avec lui-même que par l'œuvre qui naît du tâtonnement de ses mains, heurtant trop brutalement son expérience pour qu'il puisse en découvrir le sens. « Le Mystère engendrant la conscience de l'art », dit Jouve. Cela ne signifie pas seulement que le mystère est à l'origine de notre conscience, mais que notre conscience est conscience d'un mystère, qu'elle l'atteint dans une création obscure, non dans la transparence de la signification symbolique.

Aussi est-ce la forme même de l'œuvre qui projette sur elle la plus vive lumière. M. Micha esquisse l'analyse de cette forme, mais peut-être a-t-il le tort de la subordonner à l'effort du déchiffrement symbolique. C'est dans l'espace raréfié de *Sueur de Sang*, dans cet extraordinaire agglutinement verbal où les mots sont collés les uns aux autres comme par le pus d'une blessure, dans la touffeur et le noir rayonnement du langage que nous entrons en contact avec le sens véritable des images et des sym-

boles, qui ne sont rien d'autre que la voie d'accès du poète à cette angoisse de l'Eros et de la Mort que nous imaginons préexistante. Et c'est par l'étendue rayonnante et sereine, par l'ondulation musicale des poèmes récents, de *Diadème* à *Lyrique*, que nous est donné l'apaisement du poète : forme nouvelle où nous devons voir moins le signe que l'exacte mesure d'une évolution intérieure, si bien que, de cette évolution, nous ne devons rien dire qui excède la réalité du nouvel univers formel, puisqu'elle n'existe que par lui.

J'ai été heureux de lire sous la plume de M. Micha que rien ne lui semble plus « puissant » que ce que le poète vient d'écrire. Il y a là un fait trop rare pour qu'il ne soit pas souligné : alors que tant d'autres se redisent, Jouve vient de dire ses plus fortes paroles. Mais il ne s'agit pas seulement d'un progrès dans l'éclat ou la maîtrise du langage : nous sommes devant un langage différent. Les derniers recueils — *Diadème* (1949), *Ode* (1950), *Langue* (1954), cette année même *Lyrique*, enfin l'admirable suite de *Mort d'un Cygne* — nous permettent de faire une double constatation. D'une part, le poète use d'un vers qui se réalise dans une unité éclatante — souvent celle de l'alexandrin —, alors que la prosodie antérieure refuse au vers tout achèvement, la marge blanche qui l'arrête ne signifiant pas son accomplissement, mais évoquant plutôt son échec, son inachèvement, sa perpétuelle expiration sur une rive inaccessible. Ce nouveau vers, heureux de son galbe de bel objet, c'est l'instant du consentement à la Beauté, qui brille comme une arme victorieuse. Mais, d'autre part, le poème prend une forme plus ample, le vers devenant verset, la succession des vers dessinant la ligne du Chant, celle des strophes découvrant peu à peu une œuvre composée selon les mouvements réglés de l'expression musicale. Ces deux tendances ne sont pas contraires, et *Mort d'un Cygne*, par exemple, les unit : le vers atteignant sa plus grande condensation objective, et les strophes se répondant selon le plus large rythme. Et sans doute la beauté du chant, comme celle du vers, est messagère d'une délivrance. Pourtant, ce n'est pas tout à fait la même voix qui parle dans le mouvement de la musique et dans la perfection du vers. Et, à le bien entendre, le chant a plus d'une voix...

Car si le chant dit l'homme délivré, il dit aussi l'homme livré à la permanence de son inquiétude. Avant même de lire cette inquiétude dans les paroles précises du poète, nous entrons en contact avec elle dans le mouvement même du chant — qui est flux et reflux, montée et retombée. Les derniers poèmes pro-

clament-ils l'homme vainqueur de la mort par la gloire du Verbe, l'immortelle mémoire du monde dans l'instant ravi à l'éternité? Ils disent plutôt l'élan de celui qui débouche des ténèbres à la rencontre d'une lumière constamment dérobée :

Eternité! je ne t'ai pas sans vœux envies et mille maux
Je ne te lis que sous la vitre de golfes de ciel rêves et eaux
Epaisse vitre aussi des morts, des morts qui disent le langage,
Des morts amoureux au combat
Tombés dans le combat du jour où je me trouve encore là.
(Lyrique.)

C'est le jour, mais c'est le combat : le combat du jour. *Lyrique* et *Mort d'un Cygne* — dialogue du poète avec la mort — ne témoignent de l'apaisement qu'à travers une oscillation déchirante. L'exaltation humaniste d'un « homme fier au chant plein d'univers », le consentement à l'éternité cosmique, aux renaissances des objets et des êtres, l'extase de l'éternel retour, l'abandon serein à la mort « eau calme souterraine » ne cessent de se heurter au terrible inconnu :

Ma femme! Cheminerons-nous longuement parmi les ombres
Ou saisirons-nous cette idéale mort
Qui nous affirma l'éternel contre la race des helminthes?

et :

Plaignons ce qui doit passer sous l'arc sanglant de la mort
.....
Privé de comprendre même en quoi il se jette au dehors.

La poésie a toujours été pour ce poète le moyen par lequel l'existence entre en contact avec sa tension profonde, et transforme cette tension dans la durée sans jamais la résoudre. A un degré très éminent, elle est ici l'exemple d'une poésie d'action qui ne laisse jamais la vie au même niveau : chaque étape délivre le poète qui l'a parcourue, et fait naître un autre poète. Mais elle est aussi l'exemple d'une poésie de tension, où les forces changent de signe et inversent leur équilibre, en ne cessant pas de s'affronter. Aussi bien son dernier état ne doit-il pas apparaître comme solution, affirmation d'une certitude comparable à celle qui inspire, par exemple, l'œuvre claudélienne. Fini, l'étouffement dans les ténèbres. Mais, en face du Jour, la lutte se poursuit entre le rayonnement vu et la cécité menaçante. Le poète change — et écrire, pour lui, c'est se changer —, mais il se souvient toujours de lui-même. Car la poésie jouvienne n'est une poésie agonale que pour être une poésie temporelle : une conscience chargée de mémoire et obsédée d'avenir fait obstacle à

l'innocence de l'instant. D'où ce sentiment de troisième dimension dont d'autres poésies, admirables, peuvent être privées (je pense, par exemple, à celle d'Eluard) pour être des poésies de la « vie immédiate », refermées sur la transparence de l'instant. Ici se perpétue le conflit entre la grâce de l'instant poétique et les profondeurs enfouies et dépassées, les rappels de la mémoire, l'angoisse de l'inconnu. De là vient que la poésie de Jouve, loin de nous séduire par un charme immédiat, ne s'ouvre qu'au terme d'un effort difficile, par lequel nous devons nous frayer un passage à travers ses nappes, ses gisements souterrains, le chaos de ses âges successifs et de ses pulsions affrontées. Loin de naître de l'évidence claire et harmonieuse de l'instant, elle est elle-même effort pour amener un monde rompu et divisé à l'unité précaire d'un langage où les mots accouplés toujours se dénoncent, où les appositions s'opposent, où la prodigieuse pesée de la cohésion verbale est toujours menacée par les puissances de la destruction.

Gaëtan Picon.

Adeline Vénician, par *André Chamson;* in-16, 224 p., 540 fr. (Grasset; l'édition originale a été tirée à 1.764 exemplaires dans la collection « Les Cahiers verts », nouvelle série, n° XXXIV). — En 1925 paraissait dans la collection des Cahiers verts le premier roman d'André Chamson, *Roux le bandit,* suivi en 1927 des *Hommes de la route.* Et le nouvel académicien revient aujourd'hui à la même collection pour lui donner l'édition originale de son nouveau roman, *Adeline Vénician.* Il fête un trentenaire; il témoigne d'une fidélité assez remarquable envers le pavillon qui a couvert sa première course; davantage : la forme même de son hommage est encore un hommage, — un hommage au style que les anciens Cahiers verts avaient cherché et quelquefois trouvé. Aux deux premiers romans de Chamson ajoutez par exemple le *Baiser au lépreux* ou les *Déserts de l'amour* de Mauriac, le *Vauban* de Halévy, *Ariel* ou les *Dialogues sur le commandement* de Maurois, les *Olympiques* de Montherlant : romans ou essais, ce sont également des écrits courts, où s'exerce et se maintient une même tension de l'attention, où le dépouillement s'allie à la densité, mais en admettant et même en impliquant cette sorte de participation charnelle que, dit-on, refusait alors le groupe de la N.R.F. (chez Bernard Grasset on honorait Antée plus que chez Gaston Gallimard, autour de qui nous dirons qu'un Alain ou un Claudel étaient dans la maison plutôt que de la maison). Avec *Adeline Vénician,* André Chamson revient au roman court, où chaque page, chaque phrase, chaque mot ont signification et valeur; où la ligne du récit, simple, pure, nette, sans aucune masse qui l'épaule, témoigne de la sûreté de la main qui l'a tracée; où la tonalité reste d'un bout à l'autre délicate et constante; où la technique ne laisse ni les épisodes foisonner ni le monde extérieur multiplier ses pressions... Cette technique est en parfait accord avec le thème de l'œuvre (il faut un tel accord pour une telle réussite) : une

vieille demeure, de vieilles femmes, une vieille servante dans une province campagnarde, une vie ralentie jusqu'à l'extrême de la lenteur, et, parmi elles toutes, une enfant, une jeune fille, Adeline, qui vit dans sa songerie, qu'on pourrait dire folle, qui certainement est folle, mais d'une folie si plausible et tellement plus conforme au vœu de l'âme que l'incohérente réalité... En tête de chacun des sept chapitres André Chamson a mis une épigraphe; voici la troisième, qui est de Senancour : « Pourquoi ce qui n'est point semble-t-il davantage dans la nature de l'homme que ce qui est? La vie positive est aussi un songe; c'est elle qui n'a point d'ensemble, point de suite, point de but. » — S. P.

Le Grain dans la meule, par *Malek Ouary*, 200 p. (Ed. Corréa). — Une vendetta est arrêtée court par le fait que le coupable vient s'offrir aux coups de l'adversaire qui ne tue pas, mais adopte le meurtrier comme un fils. C'est le scandale d'une loi nouvelle se greffant sur l'ancienne loi, l'éveil d'une justice insolite qui bouleverse les traditions. Beau sujet proche de la tragédie grecque. Mais l'auteur n'a ni le ton narratif, ni le style dépouillé qu'il faudrait. Son didactisme et ses adjectifs plats ennuient. — GEORGES P.

Les Portes de Rome, par *Nadine Lefébure*, 315 p., 690 fr. (Gallimard). — Ce roman bavard raconte, avec beaucoup de termes de marine, comment des jeunes gens s'essayent à mieux marcher sur le pont d'un bateau que sur les planches d'un théâtre. Construction en contrepoint laborieux; style simple (trop?). Ceux qui s'imaginent que la jeunesse d'aujourd'hui est cynique, découvriront dans ce livre que l'idéalisme y a encore des adeptes. — GEORGES P.

Elsinfor, par *Pierre-Henri Simon;* 261 p., 600 fr. (Ed. du Seuil). — Une Juive, par son mariage, entre dans une grande famille de fabricants de cognac. Arrivent les années sombres du Front Populaire et de la guerre. La greffe ne réussit pas. Le désastre national disperse la famille. Pierre-Henri Simon a écrit cette chronique en homme qui sait qu'on ne résiste pas à l'Histoire, mais qui mesure aussi ce que les renouvellements de l'Histoire nous font perdre. Je dirais même que son admiration la plus profonde va moins aux bâtisseurs d'une société future qu'à ceux qui maintiennent l'ancienne société et en connaissent tous les ressorts, les ajustements avec le réel, les compromis proches de la perfection. Son rêve inexprimé est que les hommes de demain soient aussi conscients de la beauté que peut recéler un groupe social stable que ne l'ont été certains hommes d'hier.

Tout en comprenant qu'un tel sujet ne s'accommodait d'aucun avant-gardisme, j'accepte pourtant mal que l'auteur se soit non seulement plié aux règles du roman classique mais ait cru bon d'utiliser ses procédés les plus éculés. Les premières pages d'exposition, par exemple, sont illisibles en 1956. — GEORGES P.

Journal d'un raté, par *Henri Pollès;* 353 p., 870 fr. (Gallimard). — Il n'y a de clair dans ce volume que la situation du personnage : un raté très XXe siècle, déterminé par l'évolution de nos mœurs littéraires et par la psychologie individualiste et agnostique de certains de nos artistes. Tout le reste est ambigu, soigneusement maintenu dans l'équivoque. En effet, s'il s'agit d'un vrai journal de raté et que ce journal ait des qualités, il ne sera pas d'un raté. Au contraire, si c'est une œuvre romanesque objectivement conçue comme un livre valable, il faudra bien, pour légitimer le titre, qu'elle soit ennuyeuse, donc ratée. C'est bien là le gros reproche que je ferai à Pollès : d'avoir voulu à tel point illustrer le désespoir du littérateur qu'il n'y a plus aucune vertu littéraire dans ce qu'il écrit. Il s'est heurté á la difficulté bien connue de créer un personnage nul et de le faire accepter comme tel de l'intérieur. Pour cruel que cela soit, répétons que le raté, cela n'existe pas, car il lui est impossible de se faire connaître en imposant son ratage aux autres. Seul, finalement, l'invraisemblable éclectisme du public pourra faire un sort à ce livre, — éclectisme d'une avant-garde qui se pâme devant la peinture abstraite et simultanément devant le cinéma, qui n'aime plus que l'irréel ou le réel purs, quand l'art est évidemment un composé des deux. — GEORGES P.

Octobre long dimanche, par *Guy Vaes;* 310 p., 600 fr. (Plon, Coll.

« Roman »). — Disons d'abord que ce livre a le défaut d'un premier roman : il est trop riche d'idées, trop intentionnel, trop peu clair de dessein. On devine, à le lire, l'éblouissement de l'auteur devant tout ce qu'il se sent appelé à dire : il pense en étoile.

Mais ajoutons tout de suite que les idées qu'on rencontre dans cette œuvre sont passionnantes et vont loin. Tandis que Valéry se voyait se voir, Sartre a fait remarquer que nous n'existions que regardés. Il y a là une forme nouvelle de narcissisme que Guy Vaes a eu raison d'étudier. Elle éclaire un grand nombre de nos comportements sociaux, elle rend compte de notre goût pour le mythe, elle annonce peut-être une nouvelle définition de l'artiste, qui serait un homme non plus attentif à assumer ce qu'il est, mais rendu étranger à lui-même par ce qu'on pense de son œuvre ou d'une quelconque de ses aventures. Ce qui revient à lui faire quitter le terrain desséché de l'introspection, mais l'expose à se détruire par fragmentation. Le héros d'*Octobre long dimanche* n'y échappe pas : sa vie est la fable d'une métamorphose, une mort anticipée par fixation de son personnage en un autre; donc, sur le plan de la création artistique, une minutieuse genèse du personnage romanesque.

On voit l'intérêt de tout cela : à la fois nourri des expériences les plus curieuses de la littérature mondiale et pressé d'aller de l'avant, très influencé également par le cinéma — qui est justement une mise en image, parfois fortuite, du fond des êtres, — Guy Vaes met en évidence certaines idées charnières de notre temps et réalise une œuvre qui est simultanément un roman et une histoire de la création romanesque. Livre, comme quelques grands modèles, consubstantiel à son auteur. On est presque effrayé pour lui qu'il ait d'emblée visé si haut.

Cependant, dans son effort pour illustrer ses thèmes et asseoir la crédibilité de son ouvrage, Guy Vaes fait preuve d'un vrai talent de romancier, sensible, visionnaire et inquiétant, dont l'univers ne se confond avec aucun autre... tout en m'évoquant, je ne sais trop pourquoi, Dickens. — GEORGES P.

Fugue à Waterloo, par *René de Obaldia;* in-16, 260 p., 600 fr. (Julliard). — Il ne faut pas résumer les deux récits ici réunis : ce sont des thèmes « subréalistes », modestes, voire un peu minables, qui donneraient une idée très fausse du livre et des moyens de René de Obaldia. L'humour de ce jeune romancier est un humour d'éclatement et de démesure qui ne joue aucunement la règle du jeu de l'humour; une rupture de digue. Un talent très personnel et très fort, — quand il se développe heureusement. Ce n'est pas toujour le cas ici, où les moyens sont très supérieurs à la fin : déséquilibre qui parfois met lesdits moyens en fâcheuse posture. — S. P.

Malice, suivi de *Les jours désespérés*, de *Les Soldats* et de *Les Voisins*, par *Pierre Mac Orlan;* in-16, 272 p., 590 fr. (Gallimard). — Je crois trouver dans ce recueil, et particulièrement parmi les courts récits des *Soldats* et des *Voisins*, quelques-unes des pages les plus irremplaçables d'un très grand écrivain. — S. P.

Clinique du langage, par *André Thérive;* in-16, 320 p., 660 fr. (Grasset). — L'auteur des *Querelles de langage* réunit dans ce nouveau recueil un grand nombre de courts billets sur toutes sortes de problèmes du langage que se pose l'usager (ou plutôt que par malheur il ne se pose guère). Un ensemble piquant où M. André Thérive fait preuve à la fois, avec beaucoup de justesse, du sentiment du mouvement et de celui... de la résistance. Les spécialistes protesteront : l'auteur n'est pas toujours assez informé. Nous ne lui pardonnerons pas d'admettre que le français « ne porte pas l'accent de la phrase sur le verbe, mais sur des substantifs » et « se contente volontiers de verbes imprécis » (p. 183). Mais nous le remercierons de nous rappeler comment on doit faire attention à ce qu'on écrit, — ou la pensée se réduit à un mécanisme grossier et vite déréglé. — S. P.

Proverbes et dictons français, par *Jacques Pineaux;* 12 × 17,5 cm, 128 p., 150 fr. (Coll. « Que sais-je? », Presses universitaires de France). — Aimable excursion au berceau de la race; et excitante. Un peu décevante toutefois, parce que trop brève. Qui donc refera les deux tomes de Leroux de Lincy? — S. P.

Dictionnaire des difficultés de la langue française, par *Adolphe V. Thomas;* 13,5 × 20 cm, relié, 448 p., 995 fr. (Larousse). — Contrairement à ce que vous croyez, ce ne sont pas les grammairiens ni même les académiciens qui disent le droit; ce sont les correcteurs d'imprimerie. C'est eux qui

ont le dernier mot. Ils exercent une magistrature; ils l'exercent avec une science, une conscience, un scrupule admirables. Il faut toujours écouter leurs avis, les suivre presque toujours, ne s'en écarter que pour des raisons fort sérieuses. M. Adolphe V. Thomas est chef correcteur des dictionnaires Larousse : très haute autorité. De plus, son *Dictionnaire*, qui se donne pour essentiellement pratique, est un livre où effectivement on trouve ce que l'on cherche. Livre exceptionnel, donc, et qu'on ne cesse plus de consulter une fois qu'on l'a disposé sur la table. — S. P.

CINÉMA

DOSSIER SECRET. — L'essence de ce film, le dernier d'Orson Welles, est identique à celle de *Citoyen Kane*, son premier ouvrage. Comme Kane, Gregory Arkadine est un aventurier en principe prodigieux, et ses origines sont presque insondables. Comme Kane, il veut savoir d'où il vient, qui il est. Il y a quelque chose en lui d'un Hamlet après la prise du pouvoir. De là que ce film, comme *Citoyen Kane*, assume, de façon plus marquée encore, la démarche d'une anecdote hagarde et grandiloquente sur une manière de péché originel. L'argument dramatique est policier. Arkadine charge d'enquêter sur son propre passé un aventurier mineur, et mène parallèlement sa propre enquête. Tout cela est motivé dans le scénario, à gros et simples traits, habilement dissimulés, puis découverts par la marche narrative. Mais les raisons du scénario recouvrent les raisons plus profondes déjà dites. Il y a donc un thème à ce film, et mieux vaudrait dire un noyau secret. Cependant il est difficile de voir quels spectateurs seront touchés. Pourquoi? C'est parce que cette histoire n'est en référence à rien, ou du moins à rien du monde sensible. On dirait qu'Orson Welles, loin de se développer, d'acquérir la véritable troisième dimension du souvenir, s'enferme — se soit enfermé, en réalité, depuis le *Citoyen Kane* — dans un étonnement obsessionnel. Peut-être est-ce par là qu'il est coupé — ou du moins qu'il semble coupé, selon la ligne de moindre évolution que révèle son dernier film, rapporté au premier — du monde présent dont il fait pourtant paradoxalement figure de héraut officiel. Mais pas tant du monde présent, malgré son indifférence égocentrique, que du monde appréhendé par la sensibilité commune, tout bêtement ou tout noblement. En tout cas telle est l'évidence des images. Le film se déroule soi-disant à Naples, à Séville, à Vienne, en Pologne, à Paris ou en Amérique du Sud, mais comme dans un rêve de superbe carton-pâte, et c'est aussi au niveau de Maurice Dekobra. Bien qu'il y fasse figurer des monstres mani-

festes, ce ne sont là que marionnettes, et nous n'éprouvons pour elles ni peur, ni joie, ni l'élémentaire tristesse. Seulement de l'étonnement, et l'espèce d'admiration lointaine et froide que suscite la pseudo-grandeur d'images qui se déroulent avec une fatalité processionnelle. Elles sont délibérément, fortement mises en scène, avec des motifs qui se répètent : le dos d'Arkadine bouchant un angle de l'écran ou les plafonds, beaucoup et tant de plafonds. Il n'y a qu'une scène qui paraisse plus jouée que mise en place, réelle et non décorative : celle de l'usurier, parce que Michael Redgrave est un acteur de premier rang. Mais on dirait qu'il est le seul comédien de ce film. Un mise en scène splendide, donc, mais analogue aux parties mortes des métaphores hugoliennes. L'œil regarde Caïn, mais que regarde Orson Welles? Il n'est pas sûr qu'il regarde. On est conduit par là à s'interroger sur sa gloire. Non pas tant dans le cinéma : elle s'explique par l'intrusion d'un phénomène, l'homme Welles, et par une transfusion sanguine faite à des rhétoriciens routiniers. Mais comment expliquer aussi que ce cinéaste soit un héraut de l'époque? Par deux mots, je crois. Celui de publicité, celui de métaphysique. Il n'importe pas du tout aujourd'hui que celui qui ambitionne d'être connu n'ait pas grand'chose à communiquer à ses contemporains, — pourvu qu'il ait le sens de la publicité, et Orson Welles s'est fait connaître en effrayant les habitants de New-York : les Martiens débarquent, proclamait son émission radiophonique. Ainsi connu et mis en selle grâce à cette ruse publicitaire — grandiose, assurément —, il est entré en communication avec nous. Nous y avons indiscutablement gagné un metteur en scène. Mais qu'avait-il à nous dire? Son obsession métaphysique. Métaphysique, publicité, deux mots éminemment vagues dont l'époque fait ses choux gras.

BELLISSIMA. — C'est un film mis en scène par Luchino Visconti d'après un scénario de Zavattini avec Anna Magnani en tête d'affiche. Il tient la moitié de ses promesses. Zavattini est parti d'un fait authentique. Quand fut réalisé à Cine-Città *Prima communione (Sa Majesté Monsieur Dupont)*, le réalisateur fit connaître par radio qu'il avait besoin d'un enfant pour un rôle de quelque substance. Innombrables se précipitèrent les parents abusifs. Zavattini en a fait un scénario nourri de nombreuses scènes de juste et charnelle observation, drues et savoureuses, douces et amères, tristes et gaies, souvent émouvantes; un scénario qu'éclaire un sens de l'humour aux cent facettes,

toujours informé par les vraies valeurs sensibles. Anna Magnani était l'interprète idéale de la mère égarée qui met ses économies et compromet sa vertu au service de son enfant, laquelle n'est enfant prodige en rien. Elle déploie même une gamme de dons plus étendue qu'on ne s'y serait attendu, et ses vastes ressources d'intempestivité naturelle la servent sans l'égarer jamais. Quant à Visconti, entre semblables scénariste et interprète son champ d'expression personnel s'est naturellement réduit beaucoup. On saluera tout de même la maîtrise du récit filmé; les quelques détails subtils et discrets dont il décore quelquefois les arrière-plans de l'image; l'étonnante scène de séduction ratée qu'il a campée au bord d'un ruisselet parmi le sable et la boue — tout en regrettant de ne pouvoir mieux connaître, par ce film en marge de sa carrière, le réalisateur de la *Terre tremble* et de *Senso*. Ce serait tout de même un excellent film si les morceaux s'additionnaient implacablement; si nous demeurions dans l'axe du sujet; si, d'un mot, nous touchions le cœur de la cible, comme dans le cas du *Voleur de bicyclette*. Mais ce n'est le cas en rien. Il faudrait au contraire dessiner ce film-ci en forme de serpent qui ne parvient pas à se mordre la queue. Nous assistons au drame de la mère : mais c'est le drame mineur. Nous n'assistons guère au drame majeur : celui de l'enfant. Cette petite fille paraît inerte et terrifiée de bout en bout. Une étrange chose : une enfant qui ne joue pas. On croit comprendre pourquoi, et aussi pour quelles pudiques bonnes raisons le réalisateur s'est contenté de si peu. Il jouait avec le feu. Il a sauvé son honneur d'homme, mais compromis par là même l'émotion qu'il voulait communiquer. Ainsi tout ce que nous éprouvons demeure-t-il à mi-chemin du sujet, lequel est seulement illustré. Un détail dit tout. Nous n'entrons, nous, dans le jeu qu'au moment où les cinéastes — ceux du film dont le film conte l'histoire — montrent les gros plans d'essai — les *rushes*, en charabia technique — où le visage d'une petite fille qui ne sait pas jouer la comédie prend enfin sa pleine et pathétique signification.

ANDRE MICHEL. — André Michel se situe dans la mémoire du critique comme une promesse toujours intacte. Peut-être ne s'interpose-t-il entre ses dons et leur épanouissement qu'un système de production aveugle. Ou peut-être entre-t-il dans son cas une part d'inhibition? Le jeune homme qui se fit connaître par une adaptation de *La rose et le réséda* révélait des dons plastiques où il était impossible de déchiffrer un tempérament sans doute secret. Mais maintenant — c'est-à-dire après cette *Sorcière*

qu'il est allé tourner en Scandinavie, et qui renvoie au souvenir de son adaptation de Maupassant —, il me semble possible de distinguer d'élégantes lignes de force chez ce cinéaste. Par exemple, une réticence nordique, qui peut être un bien ou un mal, mais qui apporte un contraste heureux avec le tout-à-l'égout où puise la commodité française. Il y a aussi dans ces rares films espacés une justesse de ton qui naît de l'impartialité envers les personnages. Elle rend bien des choses possibles qui pourraient aussi les concerner, en dehors de l'argument. A défaut d'un autre mot, usons d'un mot bêta et un peu gênant : ces personnages ont une aura. Ils pourraient agir autrement aussi, nous disons-nous, pourvus d'autres circonstances; comme s'ils avaient, comme si nous avions, plusieurs destins possibles, entre lesquels nous choisissons plus ou moins. Tel est, entre autres, le cas des personnages de la *Sorcière*, malgré ce que l'anecdote comporte au contraire d'un peu mécanique, et de fondamentalement peu original. Mais il est peut-être plus remarquable encore qu'André Michel réussisse, en dernière analyse, à ne pas prendre parti envers les paysans dans une nouvelle adoptée par Maupassant, où ils sont objectivement ridicules pourtant, aux yeux de qui n'a pas l'esprit de finesse. Car André Michel, étant impartial, c'est-à-dire ouvert à tout ce que nous ne saurons jamais (toutes les équations sont mouvantes), se garde de l'objectivité. Cette prétention manifestement absurde, l'objectivité, ne le trouble pas. De même y a-t-il, à ses images mêmes, un éclairement extérieur. Tout le monde peut le voir. Le soleil joue avec l'eau des lacs, des mares ou des rivières, et imperceptiblement les feuilles des arbres tremblent. Ce cinéaste est l'un des assez rares Français à aimer vraiment la nature. Eh bien, bonne chance, André Michel.

UN CHAPITRE DES GRANDS SYSTEMES. — Certains films, certains livres donnent au critique les deux têtes de Janus, ou tout au moins isolent les deux côtés de sa tête. Le livre de M. Edgar Morin — *Le cinéma ou l'homme imaginaire*, « essai d'anthropologie sociologique », aux *Editions de Minuit* — est exactement, exemplairement le cas, au moins en ce qui me concerne. D'un côté, il appelle une espèce d'hommage impersonnel à ce qu'il faut sans doute appeler de hauts mérites. L'auteur définit obliquement ses intentions par la citation de Bela Balasz qu'il a mis en exergue de son ouvrage : « L'art du cinéma (...) réclame un chapitre dans ces grands systèmes où l'on parle de tout, sauf du cinéma. » C'est dire qu'il a entrepris d'écrire

le livre sur le cinéma qui pourrait, à la limite, effacer les autres; une encyclopédie de poche pour une île déserte. Or il a beaucoup lu les spécialistes; il s'est frotté à des sciences nombreuses, exactes ou inexactes; il a vu des films, un peu, beaucoup ou passionnément, c'est difficile à dire, et on dirait qu'il y a recherché surtout la confirmation ou l'infirmation des philosophes. Cet équipement lui permet en tout cas de dresser une esquisse, ou une première approximation, de son ambitieux projet. A passer au crible la réflexion des autres et à dresser l'inventaire provisoire, M. Morin a gagné d'écrire un livre d'une stimulante richesse. Sa synthèse approximative sera reprise à son tour, et défaite et refaite, et il n'a — inévitablement sans doute — gagné que la moitié de son pari. Mais, marginalement, il formule cent remarques subtiles ou vigoureuses. Voilà donc, d'un côté, le moins qu'on doive au livre de M. Morin. D'un autre côté... D'un autre côté, M. Morin a bien du toupet, de l'intrépidité tout au moins. L'investigation, à cette altitude, exige une subtilité jamais prise au piège, une clarté secrète, la capacité de ne décoller jamais, la vigueur rassemblante, dominatrice et dernière — eut exigé Alain peut-être. Au lieu que M. Morin est la victime des insupportables et dérisoires jeux de mots qui couvent à travers les philosophies — « gênes et génie », « ontogenèse », etc. —, ne manque pas de faire sa pleine part à l'exhibitionnisme de la connaissance, — découvre cent fois le tout dans la partie, avec plus ou moins de biscuit dans son embarcation, — chevauche de la mi-science, — délaie l'évidence , — et M. Morin ne recule pas non plus devant la littéralité. Il entreprend de nous dire ce que nous fait le cinéma, quand, comment et où, et du reste approximativement, toujours, en dernière analyse. C'est un fait de triste et courante observation que le pédantisme ne recule devant rien. Voici une goutte de lait : « à la limite, une goutte de lait est douée d'une puissance de refus ou d'adhésion ». Voilà des amoureux : « caresser et embrasser sont les processus élémentaires de la participation amoureuse ». En vérité, ce livre est gênant à la plupart des niveaux. Il l'est même au niveau de l'érudition : il se termine par des bibliographies (le pluriel est de l'auteur), mais cet homme, ayant tout lu, entretient son lecteur d'une comédienne nommée Jane Russel, d'un cinéaste abstrait nommé Mac Larren, d'un livre de René Clair nommé *Réflexions faites*, ou bien encore croit qu'une symphonie de bruits accompagne tous les films sans musique. Ainsi, d'un côté, voilà une admirable tentative. Mais de l'autre, la Sorbonne ne manque pas de bras.

Jean Queval.

MUSIQUE

REFLEXIONS SUR « LE VAISSEAU FANTOME ». — HISTOIRE DU SOLDAT », DE STRAVINSKI, et HISTOIRE DU PETIT TAILLEUR, DE TIBOR HARSANYI. — Après avoir repris *Tannhäuser* qui depuis vingt ans n'avait point paru sur la scène de l'Opéra, l'Académie nationale a remis à son affiche *Le Vaisseau fantôme*, puis *la Valkyrie*, deux ouvrages qui n'étaient pas demeurés aussi longtemps hors du répertoire. *La Valkyrie*, deuxième spectacle de la tétralogie, a été l'un des premiers ouvrages de Wagner que l'Opéra ait donnés; *le Vaisseau Fantôme* au contraire n'est venu que très tardivement sur notre première scène, après un stage à l'Opéra-Comique.

Quoi qu'en pensent certains, *le Vaisseau Fantôme*, premier ouvrage dans lequel Wagner, intuitivement, sans l'avoir formulé encore, applique son système, est d'un intérêt considérable. Comme à *Tannhäuser* ou peut lui reprocher les italianismes qu'on y rencontre à maints endroits. Mais la partition, plus encore que celle de *Tannhäuser*, est franchement wagnérienne, forme et fond. Il est même curieux de constater l'extraordinaire unité thématique d'un ouvrage entièrement construit grâce au développement de quelques motifs, tous exposés dans l'ouverture et résumés dans la ballade de Senta.

Par les dimensions de cette ouverture, construite sur le modèle donné par Weber, continué par Rossini pour Guillaume Tell, par l'agencement des actes, bien qu'ils ne soient pas divisés clairement en numéros, *le Vaisseau fantôme* est encore un opéra. Mais en 1841, lorsqu'il l'écrit à Paris, Wagner est déjà lui-même. Et s'il coule dans le moule traditionnel l'œuvre conçue pendant la tempête assaillant le vaisseau qui l'amenait en Angleterre, c'est déjà, en dépit de certaines apparences, un véritable drame lyrique wagnérien qu'il compose. Au surplus, aux italianismes du *Hollandais volant*, tout comme à ceux de *Tannhäuser*, Wagner sait imprimer sa marque. Et il y a dans le *Vaisseau fantôme* bien des passages qui sont comme une première idée, sinon même comme une ébauche d'épisodes essentiels de ses grands ouvrages ultérieurs. Cela apparaît plus encore à la représentation qu'à la lecture : au 2ᵉ acte, lorsque après l'admirable chœur des fileuses et le dialogue de Senta et d'Eric la jeune fille demeure muette, saisie de stupeur, en voyant apparaître le Hollandais qui, lui-même, pendant de longs instants, ne dit mot, déjà, comme Tristan, l'orchestre va traduire les sentiments tumultueux des deux

personnages, tout ce qu'ils seraient incapables de dire avec des mots, mais que leur silence exprime. On trouve à de certains moments chez Wagner cette musique du silence, audible certes, mais qui semble traduire des pensées ineffables sans rompre le silence.

Il faut souhaiter que l'ouvrage revienne plus souvent à l'affiche. D'abord parce qu'il est intéressant en lui-même; parce que ses dimensions normales n'opposent point un obstacle à un jeune public soucieux de s'initier à l'art wagnérien; enfin parce que les soins dont la reprise a été entourée, particulièrement par M. Louis Fourestier qui la dirige, mettent en pleine lumière les beautés de la partition. L'interprétation est bonne, remarquable même en de nombreux passages, avec Mme Sarròca dans le rôle de Senta, MM. René Bianco dans le rôle du Hollandais, Médus dans le rôle de Daland, Giraudeau (Eric) et Mme Denise Scharley (Mary). Les chœurs de M. René Duclos sont excellents.

•

Passer de *Tannhäuser* et du *Vaisseau fantôme* à *l'Histoire du Soldat* et à *l'Histoire du petit tailleur* dans la même semaine, c'est franchir d'un seul bond une longue étape de l'histoire musicale. Née de la collaboration de Ramuz et de Stravinsky, pendant la guerre, en 1917, l'*Histoire du Soldat* marque un tournant dans l'évolution de Stravinsky : les circonstances obligent le compositeur à renoncer aux moyens dont il a usé jusqu'ici. Ecrivant pour un théâtre ambulant, c'est une cure d'austérité qu'il va faire. Sept instrumentistes seulement pour cette « Histoire » récitée, jouée et dansée : violon et contrebasse pour les cordes, clarinette et basson pour les bois, trompette et trombone pour les cuivres, enfin un seul musicien à la percussion, mais un virtuose dont l'emploi sera si chargé qu'il lui faudra déployer une adresse de prestidigitateur pour s'acquitter de sa tâche. On sait l'histoire, tirée des contes russes d'Afanassiev, ce soldat qui vient en permission, portant dans son sac un petit violon de bazar, le troque un peu malgré lui contre un livre qui contient réponse à toutes les questions, passe trois jours avec son acheteur et constate en revenant que les trois jours ont duré trois ans, etc... L'acheteur, bien entendu, était le diable, et si le soldat, par miracle, guérit la fille du roi malade et l'épouse, son bonheur éphémère n'empêchera point que le Malin ait le dernier mot.

Alexandre Tansman a remarqué dans son livre sur Stravinsky que ce n'est pas tant le dépouillement extrême de cette partition, l'adresse inimaginable avec laquelle le compositeur fait sortir de ses instruments une musique aussi variée, aussi expressive, qui marque une manière nouvelle du compositeur, mais bien le souffle de tendresse qui par instants passe sur cette musique. L'adresse de Stravinsky est extrême, en effet : elle se manifeste à tout moment, surtout dans la Marche royale au début de la deuxième partie, dans la succession des danses : un tango, une valse, un rag-time que le soldat joue pour guérir la princesse; ou encore, et surtout, dans l'emploi de la percussion, seule, au finale de l'ouvrage. Mais c'est peut-être aux instants les plus simples, quand le soldat réfléchit, quand la trompette exprime sa tristesse, quand le basson gémit, c'est sans doute à ces moments que nous mesurons le mieux la qualité d'une musique si personnelle qu'elle a pu paraître aux premiers auditeurs ne se rattacher à rien de ce qui la précédait et qu'elle nous semble aujourd'hui encore aussi neuve qu'au premier jour. La partition du *Soldat* n'avait été donnée à Paris qu'une fois, l'année qui suivit la Libération. On sait gré au Théâtre du Vieux Colombier de l'avoir donnée dans les conditions mêmes qui réalisaient le vœu des auteurs, le petit orchestre de Pierre Gondamin logé sur l'estrade même, côté jardin, le récitant Bernard Jenny, mêlé à l'action, côté cour, et puis, sur les tréteaux, les personnages : Alain Mac Moy (Joseph, le soldat), Jacques Galipeau (le diable), tout cela tout simple et charmant.

Il y a dans la présentation de l'*Histoire du Petit Tailleur* du regretté Tibor Harsanyi une idée fort amusante. Au milieu de la scène, sur un écran, comme sur un tableau noir, une main invisible tracera à la craie le décor résumé par quelques lignes. Et les dessins se succéderont, effacés et remplacés par d'autres, à mesure que l'histoire se déroule. Tous les détails en seront figurés à l'aide de quelques accessoires soudain éclairés à la lumière noire : les mouvements de deux paires de bottes figureront les deux géants s'entretuant pour la plus grande gloire du petit tailleur qui passera pour les avoir vaincus. Et lui aussi épousera la princesse. Mais, plus heureux que le petit soldat, il pourra goûter son bonheur sans craindre la vengeance du diable. La partition d'Harsanyi est charmante et l'on songe avec mélancolie au bonheur qu'aurait éprouvé cet artiste si doué s'il avait pu assister au succès remporté par son ouvrage.

René Dumesnil.

LETTRES GERMANIQUES

GOTTFRIED BENN. — Le temps semble, cette année, se complaire à laisser les Allemands les plus représentatifs atteindre leur quatre-vingtième ou leur soixante-dixième année pour permettre de leur adresser les hommages dont les Allemands sont coutumiers, et à les reprendre aussitôt après, comme si leur tâche était achevée. Après Thomas Mann, le principal écrivain, après E. R. Curtius, le plus grand des « romanistes », ce fut le tour de G. Benn (2 mai 1886-7 juillet 1956) qui était le premier parmi les poètes de notre époque.

Avait-il voulu préparer sa propre biographie ou plutôt un éditeur avisé eut-il l'idée de lui consacrer un petit livre semblable à ceux qu'il publia sur Wedekind, puis sur Kokoschka? Cela nous vaut un très suggestif compendium autobiographique (G. Benn, *Ueber mich selbst*, Langen-Müller, Munich 1956, 67 p., relié), dont l'ouverture est un poème — non daté malheureusement et que nous ne retrouvons pas dans les *Gesammelte Gedichte* — intitulé « 1886 ». Le poète s'y amuse à rassembler dans un désordre savant et savoureux les événements de cette année qui vit naître « certains expressionnistes » et Furtwängler et son « Bundesbruder » Kokoschka, qui vit aussi doubler le capital de Schneider-Creusot, Krupp et Putiloff.

Né à Mansfed, petit village de 300 âmes situé à mi-distance de Berlin et de Hambourg, d'un père pasteur et d'une mère qui venait du village de Fleurier dans le Jura franco-suisse, où voudriez-vous que Benn s'enracinât? demanderons-nous en nous inspirant d'André Gide. A Berlin, où il devait mourir, dans ce Berlin qui, au tournant du siècle, joue à devenir la capitale de la littérature allemande. C'est là qu'il fait ses études de médecine avec l'intention d'être comme jadis Schiller médecin militaire; à ces études médicales il doit avoir compris « le côté créateur de l'objectif », c'est-à-dire l'importance de l'objectivité dans la création. Précisons tout de suite qu'il s'agit d'abord de la création poétique. Son premier recueil parut alors qu'il était encore médecin major, en 1912; il portait le titre significatif de *Morgue* et débutait par un court poème devenu célèbre : *Petite fleur d'aster :*

Un transporteur de bière noyé fut fixé sur la table.
Quelqu'un lui avait collé entre les dents
une petite fleur d'aster lilas clair-sombre,
Lorsque partant de la poitrine

sous la peau
avec un long couteau
je détachai langue et palais
j'ai dû la toucher, car elle glissa
dans le crâne posé à côté d'elle.
En recousant
je la lui mis dans la cage thoracique
parmi la fibre de bois.
Bois ton saoul dans ce vase,
Repose en paix,
petite fleur d'aster!

Après la première guerre mondiale G. Benn s'installe comme médecin à Berlin et il écrit. Poète, il publie en 1927 ses *Gesammelte Gedichte*; prosateur, il est le médecin de son époque, essaie de diagnostiquer son mal et d'y porter remède; il n'a pas cessé de dénoncer son nihilisme auquel il oppose la puissance créatrice de la forme. Son élection à l'Académie prussienne de poésie en 1932 consacre son importance et marque peut-être la fin d'une première période de son évolution.

Dès 1933, avec ses deux écrits : *Der neue Staat und die Intellectuellen* (1933) et *Kunst und Macht* (1934) G. Benn adhère au national-socialisme, capable selon lui de rénover le peuple allemand en lui montrant « une issue hors du rationalisme, du fonctionnalisme, d'une civilisation fossilisée ». On lui a beaucoup reproché cette adhésion; à notre avis elle constitue, comme celle de Heidegger, un problème qu'il faudra étudier un jour : des intellectuels, des universitaires hantés par le nihilisme et incapables de perspicacité politique ont cru naïvement aux articles de foi d'une doctrine qui bafouait l'intelligence et la raison. Dès qu'ils ont compris qu'il n'y avait rien de commun entre eux et les maîtres de l'heure, ils se sont retirés, ce qui leur a valu d'être condamnés par les nazis, puis par les Alliés. Ce fut le cas pour G. Benn, stigmatisé à partir de 1936 comme « littérateur d'asphalte dégénéré »; il entre alors dans la solitude et son silence durera jusqu'en 1948 : « Quand on a été comme moi pendant les quinze dernières années traité publiquement de cochon par les nazis, de ganache par les communistes, de déserteur par les émigrants, de nihiliste malade par les gens religieux, on ne tient pas tellement à se présenter de nouveau en public. »

Tout change avec la publication en 1948 aux Editions de l'Arche, à Zürich, des *Statische Gedichte*, dont presque tous les poèmes avaient été composés entre 1937 et 1947. Benn publie

alors plusieurs livres importants au Limes-Verlag, Wiesbaden, comme : *Drei alte Männer* (1949), *Ausdruckswelt* (1949), *der Ptolemäer* (1949); puis *Doppelleben* (1950, paru dans la traduction de Vialatte aux Editions de Minuit sous le titre *Double vie*), *Probleme der Lyrik* (1951). — *Essays* (1951), *Die Stimme hinter dem Vorhang* (1952); — Il devient la vedette de la poésie allemande et avec lui l'expressionnisme, dont il est le plus illustre représentant; on va jusqu'à saluer en lui le plus grand lyrique européen depuis Rilke et Valéry.

De l'un et de l'autre on peut le rapprocher, mais il nous paraît encore plus proche de Mallarmé, qui n'a pas cessé de nourrir la poésie française et européenne. Son œuvre poétique vient d'être rassemblée dans un volume de 369 p., *Gesammelte Gedichte*, publié à la fois au Limes-Verlag et à l'Arche, et dont la densité apparaîtra mieux lorsque les commentateurs l'auront interprété. Quant à ses œuvres en prose, qui, nous l'espérons, seront également rassemblées, elles seront sans doute considérées comme un des documents les plus valables de notre époque, un de ceux qui nous permettent de plonger au fond de l'âme moderne.

J. F. Angelloz.

Gottfried Benn, **Frühe Prosa und Reden** (Limes, Wiesbaden, 1950, 268 p., rel. : 11,50 DM). — A ceux qui désirent s'initier à G. Benn, nous recommanderons ce livre déjà ancien, où ils trouveront d'abord une remarquable étude de Max Bense, qui est un des hommes les plus avertis pour tout ce qui touche à la pensée et à l'esthétique contemporaines, puis un florilège allant de 1914 à 1950. En effet, nous avons ici d'une part des textes de la première période, en particulier sur ce que Benn appelle « le complexe Rönne », d'autre part des conférences ou allocutions sur Klabund, H. Mann, Stefan George et Nietzsche qui datent de 1928, 1931, 1934, 1950, voire son discours de réception à l'Académie en 1932.

Die Lyrik des Expressionismus (Niemeyer, Tübingen, 1956, 199 p., 7,60 DM). — A quel point l'expressionnisme est déjà devenu classique, nous le voyons dans le fait que les professeurs s'en emparent; l'un d'eux, Clemens Heselhaus, a donné dans la collection « Deutsche Texte », un fort bon choix de poèmes, précédé d'une courte, mais très perspicace introduction. Il a remarquablement saisi l'ensemble de la poésie expressionniste et il a réalisé des groupements révélateurs, qui vont des précurseurs, dont le premier est Nietzsche, aux attardés, dont le dernier est Brecht. A l'intérieur du groupe expressionniste proprement dit, il s'est efforcé de présenter les poètes d'après les sujets traités, ce qui est souvent suggestif, bien que nous soyons tentés de discuter son choix de poèmes religieux. Ce recueil est complété par un appareil scientifique précieux et une bibliographie assez copieuse; il sera souvent utilisé.

Zur lyrischen Kunst Walthers, Klopstocks und Goethes (Niemeyer, Tübingen, 1956, 160 p., cart. : 8,60 DM). — Wiegand s'appuie sur son livre *Abriss der lyrischen Technik*, qu'il publia en 1951 et qu'il suppose connu de tous, pour étudier « techniquement » d'assez nombreux poèmes de W. von der Vogelweide, Klopstock et surtout Gœthe, considérés par lui comme les trois plus grands lyriques allemands avant 1800. Bien que mis en défiance par certaines affirmations aussi faciles que péremptoires, nous nous attendons à des révéla-

tions, nous nous apprêtons à découvrir ce que nous n'avons pas su voir jusqu'ici et nous sommes déçus. Il y aurait plus d'idées intéressantes dans la synthèse finale, mais elle est courte et nous laisse aussi sur notre faim.

Gäste im Paradies, par *Stefan Andres* (List, Munich, 1956, 268 p.). — Le registre de St. Andres va de la courte nouvelle au roman fleuve; c'est la nouvelle qui lui valut le succès, c'est peut-être dans la nouvelle que son talent est le plus à l'aise. Nous en avons la preuve dans ce recueil qui porte le sous-titre de *Moselländische Novellen :* l'auteur y est heureux de dire son pays mosellan, ses paysages et ses personnages, parfois même il emploie des termes de dialecte. Ces récits du terroir n'ont pas le charme de la *Moselfahrt aus Liebeskummer* de Binding, mais ils nous introduisent dans l'âme du Pays même, où se trouve ce Paradis.

Wanderer kommst du nach Spa, par *H. Böll* (List, Munich, 1956, 184 p., 1,90 DM). — Réimpression — augmentée de quelques nouvelles récentes — du volume paru antérieurement; c'est le nº 69 de la collection des List-Bücher.

Unberechenbare Gäste, par *H. Böll* (Arche, Zürich, 71 p.). — Des hôtes déconcertants, tels des animaux ou l'oncle Fred, sont les sujets de quelques nouvelles assez drôles, mais inégales; ce n'est pas sur elles qu'il faut juger Böll.

Das Netz, par *Bergengruen* (Arche, Zürich, 1956, 45 p.). — Cette très courte nouvelle de Bergengruen est une de ses plus belles. Condamnée à être jetée du haut de la falaise sur les récifs pour avoir trompé son mari, une femme est sauvée par son mari lui-même, qui n'hésite pas à risquer sa vie pour tendre son filet au-dessous de la falaise; le margrave y voit un jugement de Dieu et les gracie tous deux. Remarquable par sa sobriété et même sa sécheresse tout comme par la qualité et la nudité de son style, ce court récit est un petit chef-d'œuvre.

Erinnerungen an Carl Spitteler, par *C. A. Lossli* (Tschudy, St. Gallen, 99 p.). — L'auteur, qui a bien connu Hodler et lui a consacré un ouvrage très important, rencontra Spitteler; avec une affection que nulle ombre ne ternit, il nous conte ses souvenirs. Ce ne sont que de petites histoires en marge d'un grand poète, mais elles nous apportent certains renseignements personnels qui sont valables et qui nous intéressent d'autant plus que Spitteler est encore peu connu.

Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte (Walter de Gruyter, Berlin, 1956; le fasc. de 96 p. : 9,50 DM). — Au sommaire du fascicule figurent surtout la fin de la grande étude de Kohlschmidt sur le drame, les articles consacrés à l'édition (H. W. Seiffert), à la littérature de l'émigration (W. A. Berendsohn), à l'influence de la littérature anglaise sur l'allemande (Gerda Mielke, Horst Oppel), à l'épigramme (Julius Wiegand).

Essai sur Schiller, par *Th. Mann* (P. U. F., 1956, 50 p., 300 fr.). — Bonne traduction de l'essai de Th. Mann, publiée dans la collection « Allemagne d'aujourd'hui », dont c'est, semble-t-il, le nº 1.

Rowohlts deutsche Enzyklopädie (Rowohlt, Hambourg; le nº : 1,90 DM). — De nouveau deux excellents volumes : *Homo ludens,* par Huizinga (Nº 21, 220 p.) et *Leben und Umwelt,* par August Friedrich Thienemann (Nº 22, 153 p.); celui-ci fut écrit spécialement pour la collection.

Die neue Rundschau (S. Fischer Verlag, Francfort, 1956; Nºs 2 et 3, 402 p., 7 DM). — Le numéro double de la grande revue est d'une exceptionnelle richesse. On y trouve : Edzard Schaper : *Die letzte Welt;* Carl Orff : *Comœdia de Christi Resurrectione;* Reinhold Schneider : *Jenseits des Stromes;* R. A. Schröder : *Zwei Gedichte;* Marcel Jouhandeau : *Bélisée oder Es gibt kein Paradies;* Christopher Fry : *Warum Verse?*; Otto von Taube : *Die Göttliche Komödie als dichterisches Kunstwerk;* Italo Calvino : *Maria-Nunziata und der Gärtnerjunge;* Edouard Roditi : *Schein und Sein in Leben und Dichtung des Fernando Pessoa;* Fernando Pessoa : *Sieben Gedichte;* W. S. Mervin : *Gedichte;* Siegfried Melchinger : *Das Netz der Sprache;* Ann Grau : *Der dunkle Prinz;* Franz Albrecht : *Geggiano;* Rudolf Borchardt : *Briefe an einen jungen Menschen;* Rudolf Borchardt : *Idas und Marpessa;* Rudolf Borchardt : *Uebertragungen;* Werner Kraft : *Rudolf Borchardt und Stefan George;* Max Brod : *Vom Sinn und Würde des historischen Romans;* Geno Hartlaub : *Bildnis einer Schönheitskönigin;* Golo Mann : *Für Erich Kahler.*

Trois contributions méritent d'être mises en relief : le roman

de Schaper, qui est complet, les deux centres d'intérêt que constituent Pessoa et Borchardt; l'article de Werner Kraft constitue en fait une étude sur la vie littéraire en Allemagne dans le premier quart du siècle.

Merkur (Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart; le nº : 2,50 DM). — *Merkur* publie son centième numéro; pour apprécier ce fait, il faut considérer que, lancée à Baden-Baden en 1947, la revue dut surmonter la réforme monétaire, qu'elle s'est présentée sans programme et ne voulait qu'avoir de la tenue. Cette tenue a fait son succès; les meilleurs noms sont venus s'inscrire dans son palmarès et les lecteurs ont suivi.

Fidèle à cette attitude, le nº 100 se garde d'être tapageur; il ressemble aux précédents, il est seulement un peu plus copieux et donc encore plus riche. Il réunit : Margret Boveri : *Der Verrat im 20. Jahrhundert;* Arnold Gehlen : *Ueber die gegenwärtigen Kulturverhältnisse;* Ingeborg Bachmann : *Neue Gedichte;* Gustav René Hocke : *Manier und Manie in der europäischen Kunst;* Antonio Machado : *Ratschläge und Sentenzen;* Felix Hartlaub : *Briefe und Tagebuchaufzeichnungen aus Neapel;* Hans Egon Holthusen : *Windwache. Aus dem Tagebuch einer Schiffsreise;* F. Beck-W.- Godin : *Erlebnisse eines Zellengenossen. Zur Geschichte der Jeschowschen Säuberungen* (1936-1939).

Texte und Zeichen (Luchterhand, Darmstadt, Berlin und Neuwied; le nº : 2,80 DM). — Poursuivant son effort pour fournir aux lecteurs des textes d'une valeur incontestable, la revue *Texte und Zeichen* rassemble dans son nº 8 : Saint-John Perse : *Einer Kindheit zur Feier;* Karl Mundstock : *Bis zum letzten Mann;* Hans Magnus Enzensberger : *Gedichte;* Ruth Landshoff Yorck : *Durch die Blume;* Hilde Rubinstein : *Der Brautschleier;* Aimé Césaire : *Gedichte in Uebertragungen von Janheinz Jahn*; Miggel Wolgensinger : *Foto-Grafik;* Gustav Regler : *Journal d'Europe;* Janheinz Jahn : *Aimé Césaire und der Surrealismus;* Friedhelm Kemp : *Der Dichter Saint-John Perse.*

Frankfurter Hefte (Le nº : 2 DM.) — Au sommaire du numéro de juin 1956 : Eugen Kogon : *Gehen wir den Weg Syngman Rhees?; Osteuropa in der deutschen Bildung;* Leo Dembicki : *Die Entstehungssituation der analytischen Psychologie im 19. Jahrhundert;* Joachim Kaiser : *Obederlandische Meditationen;* Karl W. Böttcher : *Auch für das Handwerk gibt es kein Zurück;* Joseph Rovan : *Sardinisches Tagebuch. , Besuch in dörflichen Volksbildungswerken ;* Werner Plum : *Die Kanisterstädte in Französisch-Nordafrika.*

Deutsche Rundschau (Baden-Baden; le nº : 1,80 DM). — Toujours préoccupée d'intéresser un large public, la *Deutsche Rundschau* réunit, groupés dans son numéro de juin 1956 : Gerhard Knauss : *Hinter den Bergen von Seoul;* Frédéric A. Voigt : *Draza Mihailovic;* Hans Erdt : *Sieg und Niederlage; der spanischen Republik;* Werner Frauendienst : *Sozialpolitik Bismarcks und heute;* Marianne Regensburger : *Niemand darf gegen sein Gewissen;* Friedrich Heer : *Das Abendland und das Kleine;* Harry Pross : *Romantik und Revolution;* Moritz Lederer : *In memoriam George Bernard Shaw;* R. Caltofen : *Der Sänger des Volkes Federico Garcia Lorca;* Fritz Martini : *Hermann Kasack;* V. O. Stamps : *Gertrud Kolmars lyrisches Werk.*

Documents (Cologne, Worringerstr. 11-13; le nº : 150 fr.). — Les principales contributions du numéro de juin sont : *Histoire et problèmes des Katholikentages*, par Max-Leo Schwering; *Cologne et le catholicisme allemand*, par Peter-Paul Pauquet; *La réforme des manuels scolaires*, par Otto-Ernst Schuddekopf; *L'Allemagne stérilisée?* par Alfred Grosser; *Le remembrement de la République fédérale*, par François Courtet; *Mon oncle Fred*, nouvelle de Heinrich Boell. Mais, comme toujours, il faut tout lire, en particulier *Préludes à la campagne électorale*, par Wiss-Verdier, un des hommes qui connaissent le mieux l'Allemagne actuelle.

Magnum (Francfort, Scheffelstr. 11; le nº : 3 DM). — De plus en plus, *Magnum* semble s'orienter vers la formule de *Du* et vouloir consacrer chaque numéro à un sujet déterminé. Celui du nº 9 (mai 1956) n'est autre que Hambourg, une des villes les plus riches de substance et les plus variées; elle a fourni de nombreuses et belles photos qu'accompagnent des articles intéressants.

Du (Conzett et Huber, Zürich; le nº : 3,20 fr. s.). — Le marbre! Quel sujet pour une grande revue illustrée qui peut ainsi dans son

numéro de juillet promener les lecteurs passionnés de l'Antiquité à nos jours, de Paros à Carrara et de musée en musée. Un texte copieux d'Emil Birrer abonde en renseignements qui sont parfois de véritables commentaires des illustrations. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UN PEU DE POESIE ET DE PROSE ANGLAISES. — Voici une anthologie poétique : *The Chatto Book of Modern Poetry 1915-1945* (London, Chatto, 1956, 295 p., 15/), composée par deux techniciens de cet art, C. Day Lewis et J. Lehmann. Elle couvre quarante ans où, si l'on peut dire, la face de la poésie anglaise a changé plusieurs fois. En 1915, Hardy était vivant. Yeats se renouvelait. Hopkins dormait, inédit. L'imagisme agitait un petit cercle anglo-américain. La poésie courante était celle qu'on a nommée georgienne et qu'allaient reléguer dans une désaffection dédaigneuse, apitoyée, condescendante, la révolution des hommes nouveaux : T. S. Eliot en premier lieu, encore assez obscur; une vingtaine d'années plus tard, la « génération de 1930 » qu'il avait rendue possible. Depuis lors, poussant droit en ascétisme et en hermétisme, puis diluant quelque peu sa sève, l'arbre s'est couvert de feuilles et d'oiseaux plus nombreux qu'on n'en avait vu depuis longtemps. Beaucoup de talents dans la présente génération; aucun d'aussi frappant que dans les précédentes. Nous avons atteint un âge de création certes continuée, mais aussi de halte, d'acquisitions digérées, de révision, de consolidation, de détente. Les phases qu'on vient d'indiquer se reflètent assez complètement dans le *Chatto Book*, 1915, qui « sépare Rupert Brooke de Wilfrid Owen », marque « un changement de caractère évident de la poésie anglaise ». Le choix des poètes témoins est équitable en quantité de noms, sinon en importance relative. Les extraits ne se retrouvent pas dans tous les recueils du même genre; à l'exception des trop inévitables *Horses* de Dorothy Wellesley, qui sont loin de la représenter dans ce qu'elle a de meilleur ou même de plus caractéristique. On a bien fait de ne pas oublier des écrivains de la valeur de Charlotte Mew, de Fredegond Shove (pourquoi pas?) qui semble attirer tardivement l'attention. C'est sur les absents qu'on peut discuter. Day Lewis et Lehmann ont prévu les objections. N'est-il pas un peu arbitraire cependant d'arrêter le choix avant ceux qui n'avaient pas trente ans lorsque fut composée l'anthologie? Etant donné certaines inclusions (Binyon, Monro), n'est-il pas désinvolte d'exclure Bottomley, Sturge Moore, Abercrombie? Est-ce

donc eux, ces « poètes intéressants », qui « ont reçu leur dû dans des anthologies précédentes »? C'est un parti soutenable que d'exclure le dialecte et la traduction; il est soutenu. Mais Eliot, Auden, Roy Campbell, Plomer sont obligatoirement présents : la résolution de ne pas représenter l'Amérique et l'Outre-mer n'est donc pas absolument étanche, ou le bercail anglais est hospitalier. Enfin l'on regrettera que la date de naissance des écrivains, éventuellement celle de leur mort, ne figure nulle part. Toutes ces réserves de détail n'empêchent que l'entreprise soit en somme réussie, et qu'on puisse la recommander aux lecteurs français pour la fidélité de l'image obtenue.

Il faut saluer une autre entreprise, plus vaste, des éditions Penguin-Pelican à l'occasion de leur majorité — car il y a déjà 21 ans qu'elles naquirent : *The Pelican Book of English Prose* (1956), en cinq volumes coûtant chacun 3/6; directeur général Kenneth Allott, qui a confié à un spécialiste (lui et sa femme pour le dernier) la composition de chacun. En voici la liste : I/*Elizabethan and Jacobean Prose 1550-1620* (277 p.); II/*Seventeenth-Century Prose 1620-1700* (285 p.); III/*Eighteenth-Century Prose 1700-1780* (289 p.); IV/*Prose of the Romantic Period 1780-1830* (289 p.); V/*Victorian Prose 1830-1880* (315 p.). La dernière date suscite des regrets trop évidents : le *Pelican Book*, pour toute sorte de raisons, se cantonne résolument dans le passé.

Chaque éditeur ne s'est pas enfermé dans son seul volume. Le plan général n'a été adopté qu'après discussion. Il s'agit d'une œuvre collective, qui n'est parvenue à l'unité qu'à force de révisions et de mises au point poursuivies à coups de suggestions et de critiques mutuelles, recueillies et harmonisées par Allott.

Quels principes ont permis de présenter avec cohésion l'immense domaine de la prose anglaise pendant plus de trois siècles?

L'anthologie doit pouvoir servir à plusieurs fins, notamment celle de manuel. Ce souci pédagogique, avoué sans fausse honte, a conduit à choisir bon nombre de textes qui puissent donner lieu « à une heure de discussion ». Une heure au moins, sans doute.

Les introductions à chaque volume doivent surtout s'attacher à distinguer les styles, et contenir des allusions fréquentes aux auteurs et aux extraits présentés. Ceux-ci doivent le plus possible se recouper et s'éclairer mutuellement. Dans le premier volume, par exemple, figurent des passages de Nashe et de Gabriel Harvey sur Nashe; dans le cinquième, de Dickens et de Walter Bagehot sur Dickens. Même souci de relier les parties entre elles : un passage de Carlyle, dans le volume V, se

rapporte à un épisode, cité lui aussi, des voyages en Afrique de Mungo Park.

Il ne s'est pas agi de réunir les meilleurs exemples de la prose anglaise, ni même les mieux écrits de chaque auteur. On ne s'est pas départi de préoccupations plus universelles, sans s'interdire bien entendu les beaux échantillons. Les morceaux de bravoure, les passages célèbres toujours cités, sont assez rares. Les extraits sont choisis pour l'intérêt du sujet, et caractéristiques de la manière habituelle de l'écrivain. On n'a jamais perdu de vue la valeur documentaire. L'art de la prose ne s'en trouve au total pas sacrifié. Le texte n'est presque jamais modernisé. Quelques mots et expressions sont expliqués, surtout dans les deux premiers volumes.

Dans chacun des cinq, le plan est le même. Quatre parties. Pour commencer, le tableau de l'époque : scènes, personnages, événements. Puis le mouvement des idées : réflexion, discussion, exhortation, satire. Enfin le monde de l'imagination et du sentiment, l'invention comique, le roman et les pièces de circonstance; la critique appliquée aux arts, principalement à la littérature.

Chaque éditeur, dans ce cadre, a donné de sa période une vue où le souci de la vérité s'allie à son tempérament et à ses préférences, et en fin de volume de brèves notices sur les écrivains représentés. C'est dommage que certains, aux aspects divers, ne reviennent pas dans deux volumes limitrophes : par exemple Burke dans le troisième aussi bien que dans le quatrième. Mais on partait des époques, non des individus.

On ne peut même commencer à citer. L'ensemble est d'une richesse et d'une variété incroyables. On y fera certainement beaucoup de découvertes. Les éditions Penguin montrent l'Angleterre et sa prose comme on ne l'a sans doute jamais fait, et mérite une fois de plus la reconnaissance des lecteurs plus et moins cultivés, curieux de délassement comme d'instruction, en s'adressant à tous également.

Jacques Vallette.

The New Statesman and Nation, 7.7-25.8. — *Séries :* Nouvelles du monde commentées; Aux Communes; Journal d'un Londonien; Notre Angleterre; Les journaux; Dessins satiriques de Vicky; Arts, spectacles, BBC; Correspondance; Poèmes; Revue des livres; Concours; Dans la Cité (7.7-25.8). — *7.7 :* Industrie auto et chômage. Les ouvriers de Poznan. Vers une politique étrangère socialiste? En Hongrie. Socialisme xxe siècle? Les faux patriotes. Réflexions de Priestley. Lettres en Angleterre contemporaine. *14.7 :* Les Lords et la pendaison. Que veut Gaitskell? A Poznan. L'Irlande et le cheval. Le jour où mourut Sotelo. Le monde d'Homère. *21.7 :* Nkrumah

à l'œuvre. Ike candidat. Point de vue américain sur la peine de mort. Science-fiction. Statues en Espagne. Démocraties populaires (cinq grandes pages de J. Freeman). Saint Ignace. *28.7 :* Fin du régime des deux partis? Interview de Nenni. Dessous de la grève de l'auto. Gouvernement de dilettantes. Shaw (par Priestley). Mendiants indiens. Shaw puritain. *4.8 :* Que se passe-t-il aux Seychelles? Le vrai sur Suez. La ligne Oder-Neisse. Attitudes russes. Racisme aux E.-U. G. Hylton. La prose anglaise. Disques. *11.8 :* Diplomatie d'Eden. Que faire vis-à-vis de l'Egypte? (deux articles). Le Turkestan chinois s'éveille. Isherwood s'examine. Une Anglaise moyenne. Joyce. *18.8 :* Contre la guerre d'Eden. Logique de Suez. Politique et publicité aux E.-U. Choses vues en Inde. Souvenirs du *Daily Worker*. Traitement des criminels. Gaietés de la machine électronique. Kœstler. *25.8 :* Une base de négociation? Crise du pétrole à prévoir. Le monde de Cole. A Chicago. La presse populaire. Aspects sociaux de la médecine en URSS. Le jésuite Southwell.

The Dumasian, Summer 56. — Cocteau à Oxford. Dumas à Londres en 1857. Liste chronologique des œuvres authentiques de Dumas. Dumas en anglais. Dumasiana.

The Kenyon Review, Summer 56. — Le thème dans les pièces d'Eliot. Poèmes. Nouvelle. Cable conteur. Six études sur la poésie anglaise. Lawrence, Leavis et Eliot. Proust et Joyce. Romantiques et victoriens.

The Glass Play-Pen, by *E. Fadiman, Jr.* (127 p.); **A Devil in Paradise**, by *H. Miller* (128 p.); **The Tooth and the Nail**, by *B. S. Ballinger* (144 p.). Chac. : 25 c. — **Live without Fear**, by *T. V. Smith;* **The Black Prince**, by *S. A. Grau*. Chac.: 192 p., 35 c. — **Boswell's London Journal**, ed. by *F. A. Pottle* (320 p.); **American Skyline**, by *C. Tunnard* and *H. H. Reed* (224 p.). Chac. : 50 c. — Tous : N. Y., NAL, 1956. — 1. Le roman d'une téléphoniste new-yorkaise. 2. L'auteur des *Tropiques* a extrait d'un livre à paraître cette histoire d'un hôte inquiétant. 3. Une brève lune de miel interrompue par un assassinat. 4. Sagesse des grands hommes à notre aide dans la vie quotidienne. 5. Nouvelles par un jeune écrivain au talent remarqué. 6. Le *Mercure* a parlé en son temps de ce livre à succès. 7. La croissance et la figure des villes américaines. Nombreuses illustrations.

Blithfield Hall, by the *Lady Bagot* (Derby, English Life Publ., 1956, 32 p., 2/6). — Dans la série souvent citée ici et relative aux grandes demeures historiques, celle des Lords Bagot en Staffordshire. Texte documenté. Illustration copieuse : intérieurs, extérieurs, portraits d'une famille célèbre, figures de cire.

The Dolphin's Skin, by *J. Turner* (London, Cassell, 1956, 240 p., 21/). — Six portraits d'excentriques anglais. Notamment la duchesse de Newcastle au XVIIe siècle; le frère du peintre Gainsborough; le poète Fitzgerald; le politicien Rigby, contemporain de Fox et du second Pitt, très en vue et qui mourut ayant dérobé de grosses sommes à l'Etat. Ce livre a l'agrément de l'histoire anecdotique.

Tales of the Criminous, by *W. Roughead* (*Ib.*, *id.*, 1956, 278 p., 18/). — Ceux que le crime intéresse goûteront ces six études de cas choisis et de récits de jugements, publiés par le fils de l'auteur défunt. En fin de volume, quatorze lettres de Henry James à Roughead, la plupart inédites.

Guests of War, by *R. Jenkins* (*Ib.*, Macdonald, 1956, 286 p., 15/). — Un romancier écossais dont on a loué le talent éclaire un aspect inédit de la guerre dans ce récit des tribulations de dix-huit cents femmes et enfants évacués d'une ville dans les collines du Border. Il se produit des chocs entre classes sociales différentes, des expériences nouvelles, des ajustements parfois assez héroïques. Le pathétique ni l'humour n'y manquent.

My Aunt's Rhinoceros, by *P. Fleming* (*Ib.*, Hart-Davis, 1956, 189 p., 12/6). — L'essayiste en titre du *Spectator* donne ici un recueil de courts fragments et fantaisies sur tous les sujets possibles, pris d'angles imprévus. Il possède à fond son art difficile et ne manquera pas d'amuser. Sa prose est des meilleures.

Comme il vous plaira, par *W. Shakespeare*, trad. J.-J. Mayoux (Paris, Aubier, 1956, 261 p., 720 fr.). — L'ignorance n'a jamais été une supériorité, ni la science un obstacle au talent. Ni hasardeuse ni sublime, cette dernière-née des versions françaises le prouve, faite par un professeur qui est aussi un homme de goût poli et un

écrivain de ressource. Elle se lit avec aisance et plaisir. Elle est aussi sûre que le permettent des incertitudes textuaires raisonnées par le traducteur dans son introduction. Sur l'établissement du texte (y compris la résignation à l'insoluble), sur le parti souple adopté dans l'exécution, on peut n'être pas toujours d'accord dans le détail, c'est évident; mais il n'y manque ni cohésion ni bon sens. L'introduction est à lire. Rédigée avec distinction, générosité, densité, elle ouvre sans cesse des perspectives et apporte du nouveau sur presque tous les points traités : sources (dette possible de Shakespeare envers Montemayor); structure de la pièce dans l'espace et dans le temps; thèmes; caractères et leur degré de vérité; tout cela allant à définir l'art de l'auteur. Les faiblesses sont expliquées si possible, acceptées en ne leur laissant pas trop d'importance, plutôt que de les refuser à l'idole imaginée par une école d'admirateurs. Partout des remarques profondes et, sauf erreur, originales : sur la situation des thèmes et des personnages dans l'époque; sur la pastorale anglaise et sa signification; sur l'amour et l'opposition de base entre la nature et la contre-nature. Etc. Cette préface est d'une qualité exceptionnelle. On y admire la sensibilité et l'intelligence, le goût des prolongements dans l'œuvre shakespearienne et de l'insertion dans de grands courants d'idées; l'agilité, l'ampleur et l'insistance de la réflexion. C'est la source d'un plaisir et d'un enrichissement.

George Borrow, par *R. Fréchet* (Paris, Didier, 1956, 388 p.). — Thèse de doctorat. Elle atteint son but en renseignant de façon complète et exacte sur le sujet. De plus, celle-ci a le grand mérite d'être amusante. Fort connu dans son pays, l'écrivain dont elle traite ne l'est guère chez nous. On aime à faire ici connaissance avec Borrow (1803-1881), « vagabond polyglotte, agent biblique, écrivain », assoiffé d'aventures, ami des romanichels. La vie est traitée en premier lieu, l'œuvre ensuite et ses aspects essentiels. En conclusion, les grands traits sont dégagés : ce qu'il y a chez Borrow d'anglais et d'attrait pour le monde celtique; dans quel sens et à quel point on peut le tenir pour un écrivain picaresque; ce qui fait son originalité et sa valeur. Enfin une bibliographie classée et même raisonnée. Ce livre s'ajoute avec honneur à la longue série d'études consacrées par des autorités de chez nous à des écrivains anglais.

Emily Brontë, par *J. Blondel* (Paris, Presses universitaires, 1955, 452 p., 1.200 fr.). — Thèse aussi, prise avec ampleur et dans des plans multiples et liés. Il y avait encore à dire sur le milieu brontëen. On nous le dit, et on appuie sur ces recherches nouvelles une étude de la personnalité de l'écrivain, de son expérience morale et artistique. La grande question que se pose l'auteur tout au long est la place que tient l'expression littéraire dans l'œuvre d'Emily Brontë. De là les divisions selon lesquelles s'ordonne l'étude de cette œuvre : la poésie, *Wuthering Heights*, avec en conclusion deux chapitres sur le sens et le rôle de l'art dans la vie de l'écrivain. Nul de ceux qu'intéressent l'expérience spirituelle et la création poétique ne peut se désintéresser de cet important essai sur un exemple de choix, à la fois typique et très particulier.

Hobbes, by *R. Peters* (Penguin, 1956, 272 p., 3/6). — Produit d'une époque de mouvements sociaux et de développement des sciences mathématiques et mécaniques, l'auteur de *Léviathan* crut qu'on pourrait supprimer les guerres civiles en faisant reposer l'Etat sur la nature humaine révélée par l'analyse scientifique. Il est l'un des premiers à avoir tiré des conclusions politiques d'une telle théorie de l'homme. Sa grandeur, d'après son présent commentateur, vient de l'hypothèse qui explique les actions humaines comme Galilée avait expliqué les mouvements des corps. Explication mécaniste, mais qui fait de lui le père de la psychologie moderne. On nous montre ici sa pénétration analytique et son imagination spéculative s'exerçant à la logique, à la psychologie, à la morale, à la politique, au droit, à la religion, avec une vigueur qui force l'admiration si elle ne rallie pas l'adhésion.

Le regard d'Orphée, par *J.-B. Barrère* (Cambridge Univ. Press, 1956, 37 p., 3/6). — Le nouveau professeur de littérature française à l'université de Cambridge publie sa leçon inaugurale sur la naissance et la mort de la poésie. Appuyé sur une culture française et anglaise qui donne une illustration personnelle aux idées, les siennes et celles des autres, l'auteur mène de front l'analyse psychologique et l'interprétation des mythes avec grâce et clarté.

Hampton Court Palace, by *G. H. Chettle* (London, HMSO, 1955, 36 p., 1/6). — Excellent petit guide historique et descriptif de la grande résidence royale des environs de Londres. Abondamment illustré in texte et hors texte.

The Curious Art of Autobiography, by *H. N. Wethered* (*Ib.*, C. Johnson, 1956, 245 p., 21/). — Vingt et un essais sur des autobiographes de Cellini à Kipling. Peut initier et susciter la curiosité de qui ne les connaît pas. Il en est que chacun connaît. D'autres (Baxter, Osbaldeston, Ullathorne, etc.) peuvent ne pas être familiers à nos mémoires. Utile, s'il y envoie ou y renvoie.

The Lion and the Lily, by *A. Shirley* (*Ib.*, Putnam, 1956, 252 p., 25/). — A l'ouest d'une verticale qui passe par Abbeville, la France fut autrefois largement occupée par les Anglais. Un de leurs descendants s'est amusé à voyager sur leurs pas et rapporte une moisson de faits et d'impressions qui ont l'agrément de la vie. Quelques libertés prises avec l'histoire. Quinze bonnes photos hors texte.

No Coward Soul, by *N. Adeney* (*Ib.*, Hogarth Press, 1956, 217 p., 13/6). — Premier roman dont le motif est l'amitié à peine amoureuse d'une femme mariée et d'un jeune poète condamné à mourir lentement. Délicatement pensé, simplement écrit, c'est du bon ouvrage.

Richard Austen Butler, by *F. Boyd* (*Ib.*, Rockliff, 1956, 124 p., 15/). — Qu'on l'ait ou non connu étudiant et président de la « Union Society », le sujet de cette biographie est trop en vue pour que le livre n'intéresse pas tout lecteur attentif à l'avenir de nos deux pays. Ce récit d'une belle carrière se termine sur un point d'interrogation justifié. Dix-sept photos hors texte.

The Nude, by *A. de Dienes* (*Ib.*, Bodley Head, 1956, 135 p., 31/6). — Il n'y a pas, dans ces quatre-vingt-dix grandes photos de nus féminins, de quoi exciter les jeunes et les vieux messieurs. Beaucoup sont fort belles, toutes innocemment libres et diverses par le personnage, la pose, le cadre. Toute sensualité n'en est pas absente. Ce ne serait qu'une indigestion d'anatomies, comme dans nos music-halls spécialisés, qu'on resterait indifférent. Si l'on se surprend souvent à admirer, c'est que l'auteur a tenté d'élever la photographie à la hauteur des autres arts plastiques. Cette ambition ne paraît pas intégralement réalisable. Quels que soient l'attention, le goût, la conscience de l'opérateur, quelle part de création personnelle qu'il puisse revendiquer, c'est en définitive l'appareil — le plus simple et le photographique — qui fait le travail. Ses modèles, tous professionnels, demeurent de vraies femmes, non transposées en rien d'autre. La tentative de Dienes n'en reste pas moins respectable et, dans son ordre, souvent réussie.

Collected Stories, by *V. S. Pritchett* (*Ib.*, Chatto and Windus, 1956, 406 p., 20/). — On a parlé ici de Pritchett critique, l'un des meilleurs de l'Angleterre contemporaine. Voici le nouvelliste, qui n'est pas moins remarquable. Une fois commencé, le livre est difficile à refermer. Pourquoi? Peut-être en premier lieu par la variété des sujets, chacun proposant un cas, drame ou comédie, exploré avec une attention extrême, sympathique, méthodique. Les décors et les personnages doivent leur solidité à une observation qui ordonne, hiérarchise, explique du même coup, pressent aussi et empoigne. On essaie ainsi de décrire la qualité particulière d'imagination qui fait la supériorité de Pritchett. Le sentiment est tenu en main, l'ironie constante n'écrase pas. Ayant lu ces nouvelles, on verra le monde et l'homme d'un œil nouveau. On en profitera mieux. On s'apercevra que notre vie à chacun est faite d'histoires. Quant à les écrire, c'est une autre affaire.

Everyman's English Pronouncing Dictionary, by *D. Jones* (*Ib.*, Dent, 1956, 584 p., 18/). — Daniel Jones, grand maître de la phonétique anglaise, donne la 11e édition de son célèbre dictionnaire de prononciation revu, augmenté, mis à jour. L'usage est son guide. Jones en est meilleur juge que nous. Accepterons-nous toujours sans protester, par exemple, sa prononciation de *fulsome*, son accentuation de *laboratory?* Ce n'est pourtant pas qu'il cède invariablement à la majorité : à cet égard, voyez par exemple sa lecture de *direct*. On trouve 58.001 mots dans son livre dont 43.307 ordinaires et, chose précieuse pour un étranger, 14.606 noms propres. Une introduction d'une trentaine de pages, appuyée de diagrammes et, en fin de volume, d'un glossaire des termes techniques, classe et nuance à fond les sons et les cas. Livre, donc, aussi

précieux en théorie qu'en pratique, et dont ne peut se passer quiconque prétend savoir l'anglais ou plutôt espère l'apprendre de façon toujours plus précise.

Struggling with Paint, by *R. O. Dunlop* (*Ib.*, Phœnix, 1956, 127 p., 18/). — On a parlé ici des écrits de Dunlop, professeur de peinture, ou guide engageant et généreux dans ce domaine. Il se présente encore sous cet aspect dans son dernier livre, qu'à cet égard on lira avec profit. C'est aussi une autobiographie surtout intellectuelle et esthétique, où les faits ne sont là que pour servir de support à la réflexion : par exemple ses séjours à Paris et ce qu'il en a tiré. Tout en avouant devoir beaucoup à notre pays en ce qu'il favorise la vie d'artiste et propose de grands modèles à tous les peintres, il revendique pour plusieurs de ses compatriotes la place de premier plan que, ne serait-ce que parce que nous les ignorons, nous ne songeons pas à leur donner. C'est peut-être surtout par là qu'il se recommande à nous et qu'il pourra élargir nos connaissances et nos points de vue. Dix-neuf figures hors texte.

Red, Black, Blond and Olive, by *E. Wilson* (*Ib.*, W. H. Allen, 1956, 508 p., 25/). — Notes de voyage assemblées pour la première fois en volume : chez les Zuñis du Nouveau Mexique, à Haïti, en URSS, en Israël. Seule la visite en Russie date d'avant la guerre (1935); le compte rendu en est toujours d'actualité puisqu'il rapporte des traits permanents des Russes, et utile puisqu'il fut écrit en un temps où l'on voyageait là-bas plus librement que depuis. Par son esprit d'observation et son indépendance de jugement, Wilson est sûr d'intéresser. Il a vu des foules de gens divers, et tire de ses expériences des conclusions sur l'état intellectuel et moral des sociétés visitées. Il s'élève instinctivement aux dénominateurs communs et trouve des équivalences entre les religions et ce qui en tient lieu quand on les proscrit. A Moscou aussi bien qu'à Jérusalem, il sait honorer la puissance spirituelle de l'individu, tout comme il refuse, où qu'on les trouve, les mythes dont la nécessité provisoire est épuisée.

Dublin under the Georges, by *C. Maxwell* (*Ib.*, Faber, 1956, 350 p., 25/). — Ce livre a vingt ans. Après plusieurs autres, en voici la dernière édition corrigée. C'est le travail classique sur Dublin pendant la grande époque que fut pour lui le temps de la dynastie hanovrienne (1714-1830). Il ne paraît pas que nul ensemble urbain du XVIIIe siècle, en Angleterre, soit aussi étendu ni aussi bien conservé : les trente-trois gravures reproduites hors texte en témoignent en majorité. Il s'y ajoute une carte dépliante de la ville en 1829 et d'amusantes figures au trait relatives aux cris des marchands ambulants. L'histoire de la ville est rappelée et située dans l'histoire générale en deux premiers chapitres. Puis on en décrit la vie : celle des riches, des pauvres, de l'esprit et des arts, du théâtre, de l'industrie et du commerce, pour conclure sur les impressions de visiteurs anglais. L'auteur a la sérénité de l'historien. Elle admire néanmoins l'âge de la Raison et n'en fait pas mystère, non plus qu'elle ne manque à rendre justice à la haute société anglo-irlandaise qui a tant fait pour donner à cette capitale l'éclat d'une grande civilisation. Le texte est écrit simplement, avec le charme d'un détail bien relevé. En plus de son intérêt immédiat, le livre donne un arrière-fond presque indispensable à ceux de Joyce, qu'on n'entend pas si l'on n'a pas de lumières sur l'héritage de culture qui a survécu là-bas aux siècles.

A Picture of Wales (*Ib.*, HMSO, 1956, 40 p., 3/6). — Abondamment illustrée, une brochure de grand format sur tous les aspects du pays de Galles : paysages, organisation sociale et politique, caractères de la population au travail et dans le délassement. Excellente présentation d'une région distinguée par ses beautés, sa culture, son industrie, et dont les habitants (plus de deux millions et demi) ont conservé une physionomie fortement tranchée.

Conversations with Casals, by *J. M. Corredor*, transl. by A. Mangeot (London, Hutchinson, 1956, 140 p., 18/). — Livre rédigé par questions de l'auteur et réponses de Casals. Une partie de biographie intéressante par sa variété. Et puis, sous des titres qui groupent la matière en grands ordres d'idées, des propos à bâtons rompus. Avantage : aidé de l'index, on peut feuilleter. Inconvénient : rien de suivi. Plusieurs jugements intéressants sur les nombreux amis et connaissances de « Pau » ou Pablo, les musiciens de ce demi-siècle et plus, les princes des Etats et de l'esprit (Alphonse XIII et sa mère, Bergson). Casals sort de là à son honneur — généreux, ferme sur les principes — malgré le ton dithyram-

bique de l'auteur. Ce qu'il pourrait y avoir de plus intéressant, ce sont ses propos sur la technique et l'interprétation, non seulement comme violoncelliste, mais comme chef d'orchestre et comme amateur. Manquent à mon exemplaire les p. 81-96 qui, d'après l'index, doivent renfermer des détails intéressants.

To Sea in a Sieve, by *P. Bull* (Ib., P. Davies, 1956, 224 p., 15/). — Peter Bull est acteur. Il raconte ici ses aventures de guerre, qui le promènent de l'exercice de débarquement à Dieppe, en août 1942, jusqu'en Afrique et en Italie. Il commanda plusieurs embarcations de débarquement avant, à l'en croire, d'avoir acquis toute l'expérience souhaitable du métier maritime qu'il ignorait auparavant. Ses récits de guerre proprement dits ont de quoi retenir. Mais l'histoire de ses premiers contacts avec la mer, de son instruction, de ses bévues, est fortement comique. Il sait rire de lui-même et des situations, et rire en bon écrivain, en humoriste pince-sans-rire. Cette partie de son livre pourrait bien être celle qu'on goûtera le plus. Plusieurs photos pl. page.

Versailles, by *I. Dunlop* (Ib., Batsford, 1956, 240 p., 30/). — Histoire de Versailles — le château — depuis sa création jusqu'à sa résurrection contemporaine grâce à l'aide Rockefeller et à quelques autres, avec des chapitres sur les Trianons, Clagny, Marly. Non seulement les bâtiments, mais la vie au cours des époques, et les « passants du passé ». Consciencieusement documenté. Rédigé avec la saveur d'une sensibilité bien accordée à son objet. Un Français peut y trouver l'occasion de s'instruire. Il ne manquera en tout cas pas de goûter les 47 planches hors texte, belles comme tout ce qui est signé Batsford, et consistant en photos modernes et reproductions de tableaux et de portraits de H. Robert, Largillière, van der Meulen, Drouais, Nattier, Chatelet; de gravures d'après Rigaud, Blondel, Pérelle, Cochin; de sculptures par Bernin, Houdon et Le Comte.

The Desert and the Stars, by *F. Armitage* (Ib., Faber, 1956, 334 p., 25/). — Rédigé d'un style attrayant bien que légèrement romanesque, ce nouveau livre sur T. E. Lawrence ne s'imposait peut-être pas. La documentation ne peut ajouter grand chose à celle des autres travaux récents sur le même sujet. Ils ne sont même pas tous cités : p. ex. celui de J. Béraud-Villars, trop tard paru peut-être pour qu'on en fît état. Une part importante de *The Desert and the Stars* est consacrée à discuter le livre de R. Aldington dont il a été parlé ici.

Raphael, by *A. Stokes*. — **Fragonard**, by *J. Laver*. — **Samuel Palmer**, by *R. Melville*. — Chac. : Ib., Id., 1956, 24 p., 12/6. — La « Faber Gallery », dont plusieurs échantillons ont donné lieu à nos comptes rendus, et dont voici paraître les trois derniers, est conçue selon une excellente formule. Chaque volume renferme, hors texte, dix reproductions d'œuvres qui ne courent pas les manuels, en couleurs généralement fidèles aux originaux, et choisis pour leur valeur caractéristique. Le texte est rédigé par des connaisseurs dont chacun prend le sujet à son idée, de manière à instruire et à faire réfléchir. Fragonard est traité surtout de l'angle biographique; Raphaël surtout par rapport au Pérugin, de façon à montrer ce qu'il lui ajoute. Quant à Palmer, à la facture volontiers coruscante, aux tons non toujours heureux mais aux réussites impressionnantes et au grave mystère (plusieurs reproductions évoquent curieusement un maître comme Altdorfer), c'est, des trois, celui que les Français connaissent sans doute le moins et qui, sans préjudice des autres, intéressera les Français au premier chef.

Double Ballad of Dead Ladies and Other Poems (1955). **The Eliot Enigma** (1956). By *A. Davidson*. Chac. : Ib., A. Davidson, 48 p. — 1. Recueil de poèmes originaux et traduits de l'italien, du français et de l'allemand avec ferveur. 2. Après cet « examen critique », il ne reste rien du *Waste Land* d'Eliot, ou bien c'est nous qui sommes profondément pervertis. Le critique est honnête et virulent. Jamais Eliot et lui ne se comprendront. Quand on l'a lu, comme on le comprend!

A General History of Architecture, by *B. Allsopp* (Ib., Pitman, 1955, 247 p., 40/). — L'auteur avertit lui-même que, sous ce volume réduit, une histoire générale de l'architecture ne peut être conçue qu'à une petite échelle et dans ses très grandes lignes. Aussi bien ce tome-ci n'est qu'une introduction à une série plus détaillée. Il s'agit simplement, dans une perspective historique, de caractériser des édifices, les principes de leur structure, leur appropriation aux usagers. L'auteur réagit contre ce qu'il appelle un préjugé victorien : croire qu'on peut puiser dans les

styles du passé pour les appliquer arbitrairement et ornementalement à une œuvre, compte non tenu de ses liens avec les conditions et les besoins de son époque, autrement dit avec la nature des choses. Cette notion de style en soi, dit-il, date de la Renaissance et du retour au classicisme. Il nous invite à repenser l'art de l'architecte selon notre âge, dont les exigences et les moyens sont nouveaux; à créer en conséquence, au lieu de nous perdre dans un éclectisme bâtard. Selon cette vue est ordonné son tableau historique, depuis l'Egypte et la Mésopotamie jusqu'à la révolution moderne. Agrémenté de plans, cartes et figures intéressants, dont 4 hors-texte en couleurs. Lecture à conseiller à l'honnête homme.

Dylan Thomas in America, by *J. M. Brinnin* (Ib., Dent, 1956, 255 p., 18/). — Dylan Thomas est mort dans un hôpital américain en novembre 1953. Brinnin l'avait fait venir en Amérique au début de 1950 pour y lire des poèmes anglais, notamment les siens. Dylan Thomas devait y retourner par la suite. L'auteur parle de lui tel qu'il le vit aux Etats-Unis, à Londres, et au pays de Galles dans sa famille. Le renom de Thomas, comme poète et comme lecteur à la radio, attira des foules sur son passage d'un bout à l'autre du continent. Ses habitudes désordonnées firent qu'il n'en rapporta guère des dollars dont les siens avaient besoin. Prinnin ne cache pas qu'en échange de son rôle de Barnum, absorbant certes, il avait une commission qui se révéla bien insuffisante. Il ne cache rien, en fait. Curieux ami, qui voit et sait faire voir le pauvre Dylan dans sa grandeur et dans sa misère, dans son respect de la poésie, dans sa sainteté et sa crapule, dans ses incartades mondaines, dans ses amours (sous prétexte de séparer la légende et la réalité), de façon à toujours demeurer en deçà de la diffamation. Huit photos qui paraissent très ressemblantes. Un livre qui sait se faire dévorer.

The English Sense of Humour, by *H. Nicolson* (Ib., Constable, 1956, 208 p., 15/). — Sept essais par un des contemporains qui entretiennent le mieux la tradition de ce genre si bien pratiqué en Angleterre. Le premier, qui donne son titre au recueil, soutient qu'il existe un sens spécifiquement anglais de l'humour en ce qu'il se rapporte à des qualités et à des défauts plus fréquents en Angleterre qu'ailleurs : échantillon d'analyse psychologique nette, ordonnée, tout à fait agréable. D'autres études sur : le rapport de la santé avec la création littéraire; Tennyson et deux de ses frères; l'analogie de Swinburne et de Baudelaire, lesquels se distinguent cependant par l'intelligence du second; l'art de la biographie; Alexandre, homme mystérieux; la nature dans la poésie grecque. Toutes font plaisir à lire. Elles sont écrites joliment, sans pédantisme, par un honnête homme cultivé.

Illustrated History of England, by *G. M. Trevelyan* (Ib., Longmans, 782 p., 30/). — Œuvre d'un des premiers historiens anglais de notre temps, ce gros livre tient du manuel et de l'essai. Essai en ce qu'il suit une idée : le développement social de l'Angleterre par rapport aux conditions économiques, aux institutions politiques, aux activités de ce pays dans le monde entier. Manuel en ce qu'il constitue un récit suivi, donne des dates, et met en relief les événements et les personnages marquants. La répartition de la matière en 6 livres et un épilogue est claire, ponctuée en marge de dates et de références aux 36 cartes hors texte. Il porte la marque d'un écrivain au style vivant et net comme celui de son grand-oncle Macaulay. S'il a une couleur, c'est celle du libéralisme poli qui caractérise toute une fraction de la grande bourgeoisie anglaise où se forma l'auteur il y a plus d'un demi-siècle. L'intérêt en est soutenu par 154 illustrations hors texte, variées et peu connues, dont 4 en couleurs, 5 tableaux généalogiques aident à s'y retrouver dans des rivalités de famille souvent complexes. En fin de volume, rappel de quelques événements importants depuis 1918, date où finit l'essentiel de l'exposé, et une liste des ministères de 1770 à 1955. Comme lecture d'agrément et d'instruction, ce travail est à recommander à tout Français un peu curieux.

BELGIQUE

Cette année 1956 marque un anniversaire dans l'histoire des Lettres Belges. C'est celui de *La Jeune Belgique*, fondée il y a soixante-quinze ans, par un groupe d'écrivains et d'étudiants dont l'animateur n'a laissé qu'un nom : Max Waller (1860-1889). Le *Bulletin de l'Association des Ecrivains Belges* a marqué cette commémoration. Ce bulletin, paraissant chaque mois sous le titre *Nos Lettres*, s'est remarquablement transformé depuis quelques mois. Il convient d'en rendre hommage au Président de l'Association et à son Secrétaire général, M. Georges Dopagne, qui assume les tâches de rédaction. Souhaitons que cet effort de renouvellement et que le souci de qualité, de sélection qu'il indique s'étendent à toutes les activités du groupement. Le caractère professionnel de l'Association n'exclut pas la mise en valeur des hommes et des œuvres qui « sortent du rang ». En dépassant l'information et l'écho, *Nos Lettres* servira l'ensemble de nos auteurs davantage, en Belgique même et au dehors. Il est opportun de retenir les appréciations des collaborateurs de ce numéro jubilaire. Elles permettent de mesurer la distance qui nous sépare de l'événement tant vanté et de rendre à ses justes proportions l'influence qu'a eue l'apparition de *La Jeune Belgique* dans ce que l'on nomma, peut-être un peu complaisamment, le désert de notre littérature. Avant 1880, nous avions eu, en effet, parmi des prosateurs et des poètes sinon médiocres, du moins peu personnels, deux écrivains de signification internationale. Un wallon Octave Pirmez et un flamand (du moins de patronyme) Charles De Coster, l'immortel auteur de *Thyl Ulenspiegel*. En réalité, Charles De Coster serait un pur wallon, lui aussi, et son œuvre, sous le rapport de l'expression, de l'écriture même, imitée de Rabelais, n'y contredit point. Détail à la fois curieux et sympathique, c'est l'un des chefs du mouvement flamand et flamingant, M. Camille Huysmans, ancien bourgmestre de la Métropole Anversoise qu'il représente toujours au Parlement dont, à quatre-vingt-cinq ans sonnés, il assume avec toute autorité la Présidence, qui a établi que notre plus célèbre écrivain, avant Maeterlinck et Verhaeren n'était pas flamand comme le faisait croire son nom et son principal ouvrage, considéré par nos concitoyens du Nord comme la *Bible flamande*. La mère de Charles De Coster était wallonne, née à Huy, cité mosane à mi-chemin de Namur et de Liége. Son vrai père serait le comte du Mercy d'Argenteau, frère de l'archevêque de Tyr, porteur

de ce beau nom liégeois, chez lequel les De Coster étaient en service. La parenthèse fixe en passant un point d'histoire « géographique et littéraire ». Mais nous entendions seulement souligner l'erreur que l'on a commise en datant l'affirmation de nos Lettres de la fondation et du mouvement assez artificiel de *La Jeune Belgique.* M. Henri Davignon, membre de l'Académie Belge, le dit avec finesse dans l'article qu'il intitule « Grandeur et Misère de la Jeune Belgique » : « faut-il célébrer encore le soixante-quinzième anniversaire de l'initiative estudiantine d'un charmant farceur et en faire dater la naissance de l'esprit littéraire en un pays où l'art pictural avait été le premier, dans la hantise de Rubens, à se réclamer d'une originalité propre? » Et d'invoquer, si nous pouvons dire, en plus des « isolés » Pirmez et De Coster, l'aristocratique et mondain Prince de Ligne qui jouit aussi d'une réputation universelle! M. Davignon ajoute : « De la *Jeune Belgique* elle-même, de son bruit de carreaux cassés, qu'avons-nous retiré de durable, de glorieux? » Tous les collaborateurs réguliers du mouvement, à commencer par les poètes « parnassiens », n'ont aucune œuvre qui survive. Et ce sont les « évadés » de la Belgique 1880-1897 qui ont marqué l'époque. Il suffit de parcourir la liste des principaux convives du banquet qui marqua le 10e anniversaire de la revue, dans les feuillets consacrés à Valère Gille par M. Alex Pasquier pour s'en convaincre. M. Marcel Thiry, de l'Académie, n'hésite pas à écrire, dans le numéro jubilaire de *Nos Lettres :* « Ce qui nous reste de la *Jeune Belgique,* c'est bien avant tout le souvenir d'une miraculeuse aventure... Littérairement ce mouvement valut plutôt par ses dissidents que par ses héros propres et par ses lendemains — *Coq Rouge* ou *Wallonie* — que par ses réalisations mêmes. » Nos hommes de lettres les plus officiels, on le voit, se montrent sévères pour les vétérans qui les précédèrent en la « Compagnie » instituée par Jules Destrée, lui-même membre de la première équipe de Max Waller.

Au nombre des collaborateurs évadés de *La Jeune Belgique,* il y a lieu de rappeler les noms d'Eugène Demolder, de Georges Ekhnoud, d'André Fontainas, de Grégoire Le Roy, de Maurice Maeterlink, de Charles Van Lerberghe, d'Albert Mockel, de Georges Rodenbach, d'Emile Verhaeren, de Camille Lemonnier... Grégoire Le Roy ne fut pas appelé à siéger à l'*Académie de Langue et de Littérature françaises de Belgique.* Il a vécu jusqu'en 1942. Un seul écrivain belge survit à « ceux » de *La Jeune Belgique* dont il fut, M. Auguste Vierset, ancien secrétaire du bourgmestre Adolphe Max, actuellement

fixé à Knocke-sur-Mer, toujours alerte, vif de corps et d'esprit, malgré ses quatre-vingt-douze ans...

Nous terminerons cette chronique en reproduisant la phrase qui termine la présentation de *Nos Lettres* par M. Constant Burniaux, lui aussi de l'Académie, et qui peut servir de conclusion : « *La Jeune Belgique* ne vécut que seize ans, et moins encore, si l'on considère seulement ses belles années. Depuis qu'elle dort dans l'immense cimetière des revues mortes trop jeunes, on n'a cessé de la lire et d'en parler. N'est-ce pas à cause d'elle que nous avons gagné du terrain? Mais il reste tout à faire. Le public est toujours un peu distrait chez nous et nos auteurs prennent de plus en plus l'habitude d'aller chercher fortune au delà des frontières. La Belgique est demeurée presbyte. Elle ne reconnaît ses écrivains qu'en les éloignant de ses yeux. Non, décidément l'aventure de la *Jeune Belgique* n'est pas finie. »

Que nos auteurs aillent chercher sinon fortune du moins audience et considération « au delà de nos frontières » est plus qu'une habitude et plus qu'une aventure. Les noms que nous avons repris ci-dessus sont trop familiers aux lecteurs du *Mercure de France* pour qu'il y ait lieu de commenter cette vérité. Elle est celle de nos écrivains de langue française, dans tous les cas, qu'aucune frontière ne sépare de la Littérature de la France.

René Lyr.

Recours en grâce et Petits Poèmes et Jeux du Poète Blessé sur sa Terrasse, par *Pierre Nothomb*. — Le premier de ces recueils, édité par Dutilleul, nous rend la présence du grand poète catholique dont il faudra bien que l'on finisse par reconnaître la préséance. Pierre Nothomb, certes, n'est pas un inconnu. Il occupe une place enviable dans la politique, dans la littérature. Sénateur, Président de l'Entente Interparlementaire culturelle, Directeur en exercice de l'Académie de Langue et de Littérature Françaises, Président de l'Académie Luxembourgeoise, il est paradoxal d'émettre l'avis qu'il ne soit point mis à la place qui lui revient chez nous et au dehors en tant que poète. Et c'est pourtant un fait. Nous avons naguère parlé ici de son *Michelange* comme d'un chant incomparable, *Recours en Grâce* ne dément pas notre sentiment. Quant au climat, il est celui de l'inquiétude, de la quête divine dans la force et l'étreinte d'un amour charnel et humain. La rencontre est au delà des mots, aux limbes de l'âme qu'exprime la prière. Elle est épreuve et plénitude, souffrance et bonheur. Quels poètes possèdent encore cette élévation, cette envolée, ce style? Qui garde cette noblesse de forme et de pensée?

Les « Jeux » sur la Terrasse sont d'une veine plus quotidienne — le jaillissement spontané des vers ne retient que le temps de goûter leur fraîcheur, mais l'on revient à maint petit poème qui n'avait l'air de rien et qui reste, par l'image, par le geste qu'il fait

« *sous le signe de la balance* » pour peser le silence. Ou pour continuer

« *Cet amour qui n'est plus rien d'autre*
Que cet élan recommencé »...

. . . .

« *Quand l'ombre qui contient ton ombre*
Sur cette colline trop brève
Efface déjà son contour. »

Dessins d'écrivains (*de Victor Hugo à Jean Cocteau*), par *Paul Caso* (Ed. Gmd. Dutilleul). — C'est une jolie idée d'avoir réuni des dessins de grands écrivains. Ce petit livre, admirablement présenté, est illustré de quelque 25 reproductions, simples croquis, parfois, distraitement tracés en marge du manuscrit, mais aussi véritables œuvres graphiques des maîtres de la pensée. Dans son ouvrage : *De la palette à l'écritoire*, André Lhote disait : « Les peintres sont de grands bavards ». Paul Caso nous montre que les littérateurs n'ont pas toujours tout dit par le texte. Beaucoup ont sacrifié au besoin de la confidence imagée, plus mystérieuse encore. C'est le mérite de ce recueil. Le moyen est trouvé de rapprocher Hugo et Cocteau. Le romantique domine d'ailleurs par la puissance de la vision et par la sûreté du « métier » — c'est une contre-épreuve de l'authenticité de son génie. D'autre part, le message inconscient est souvent plus fort que l'art contrôlé. L'un ne dépare pas l'autre et les émotions surgissent à chacune de ces pages où se « racontent » Musset, Verlaine, Saint-Ex, Montherlant, Valéry... entre les lignes.

Marie Howet, par *Paul Caso* (Dutilleul). — Encore un excellent livre du jeune critique, chef des rubriques artistiques du *Soir* de Bruxelles, qui doit à sa ferveur dynamique et à l'universalisme qui éclaire sa pensée, l'autorité qu'il a conquise. Quand il nous parle de Marie Howet, c'est toute l'Ardenne et les contrées qui lui sont sœurs qui se détachent en images éclatées sous nos yeux. N'est-ce pas ainsi qu'il faut montrer les peintres et faire sentir leur valeur sociale de chantres et de bergers? Marie Howet mérite cette double épithète. Elle peut faire figure de chef d'école pour les artistes de sa terre wallonne, aussi pour les tenants d'une vision saine et naturelle. Un geste généreux est à l'origine de ses inspirations. Ses œuvres en gardent la courbe. La couleur semble s'y accrocher comme une grappe. Paul Caso a su révéler ce don de poésie, qu'il possède lui-même et qui confère à ses jugements une valeur sensible et durable.

Au beau domaine des bêtes, par *Adrien de Prémorel* (Editions Labor). — Adrien de Prémorel est le chantre de notre Ardenne belge. Tous ses écrits lui sont dédiés ou gardent la fraîcheur et la poésie qu'abondamment elle prodigue. Son œuvre déjà est nombreuse. Huit titres aux Editions Labor, parmi lesquels : *Cinq histoires de bêtes pour mes cinq fils*, naguère préfacé par Henri de Régnier, de l'Académie Française, et *Le Génie du Ruisseau*, Prix Beernaert 1949, sous couverture de Camille Barthélemy. Six autres ouvrages, dont trois recueils de poèmes, épuisés. L'auteur annonce *La Semois, Reine des Méandres*, et *Mémoires d'un chasseur* (illustré). Le récent volume rassemble une série de croquis et de notations, toujours directes et vivantes, sur les bêtes de la forêt aux diverses saisons. Personne ne connaît mieux la flore et la faune ardennaises et plus généralement la Nature et ses hôtes familiers. Nul ne les a mieux observés, étudiés. C'est une véritable Histoire Naturelle que compose, scientifiquement et littérairement, Adrien de Prémorel. L'on trouve, dans son *Beau domaine des Bêtes*, non seulement la description magnifiquement évocatrice du décor, mais les caractères précis de chaque espèce, de ses mœurs, de sa vie. L'on en jugera par ce « portrait » du « guetteur des bois » : « *Jacquot, en plumage bien à lui, est un très bel oiseau. Sa huppe lie de vin, qu'à la moindre émotion il redresse, lui donne un air espiègle et cocardier tout à la fois. Sa poitrine, d'une teinte plus claire que la huppe, châtoie fort joliment parmi les branches. Ses ailes sont ornées d'admirables plumes d'un bleu d'azur finement strié d'ébène; sur son dos s'harmonise toute une gamme de gris que terminent, en plus foncé, les robustes pennes de la queue. Son bec est solide comme celui de ses cousins les corbeaux et quand il l'ouvre s'agite une langue extraordinairement déliée. N'oublions pas ses yeux d'un bleu plus clair que celui des ailes, ces yeux à qui rien n'échappe et qui brillent avec des reflets d'acier lorsqu'il se met en colère.* »

Qui n'a point reconnu le geai... qui n'a pas besoin de se parer des plumes du paon.

Publications de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises. — M. Luc Hommel nous a fait tenir les publications de l'Académie dont il est le Secrétaire Perpétuel. L'ensemble porte sur les années 1955 et 1956 et constitue une impressionnante série de Bulletins et de livres d'une présentation et d'une impression des plus soignées. Nous en retiendrons, pour 1955, le *Mémoire* de M. Gaston Compère sur *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*, travail des plus complet et documenté où l'on suit « l'inquiétude » du grand essayiste à travers son œuvre dramatique et à partir des

Serres chaudes (1890) qui parurent en même temps que *La Princesse Maleine*. Le Théâtre, presque oublié, de Maeterlinck comprend vingt-six titres, y compris *Jeanne d'Arc* (Ed. du Rocher, Monaco, 1948). C'est une chronique entière que réclameraient les importants volumes de Madeleine Remacle : *L'Elément poétique dans A la recherche du Temps perdu de Marcel Proust;* de Simone François : *Le Dandysme et Marcel Proust;* de Rosa Buchole : *L'Evolution poétique de Robert Desnos;* etc... Signalons en particulier l'excellent ouvrage de M. Henri Davignon : *Charles Van Lerberghe et ses amis*, et, du même, une « Lecture » faite à l'Académie sur l'*Amitié d'Elskamp et de Mockel*. On y trouve des indications précieuses. Entre autres celle-ci que Max Elskamp souligne : « *J'ai appris 4 métiers sérieusement, avec des ouvriers et dans des ateliers. Je suis typographe, maçon et charpentier... et j'ai le très humble grade de matelot léger.* » Dans la même lettre, le plus original de nos poètes déclare : « *Je ne parle que l'anversois et encore, assez mal. Ma mère était Wallonne, ma petite enfance s'est passée á Ecaussines en Hainaut; le côté flamand a trouvé en moi par l'habitat d'abord le sang paternel... Je vois en flamand et j'écris en français, ce qui est absurde.* »

Peut-être fut-ce la raison pour laquelle Max Elskamp montra peu d'empressement à se laisser élire à l'Académie où il n'a pas siégé.

Charmoz, roman par *Maurice Fronville* (La Renaissance du Livre). — En lisant ce long récit, l'on éprouve la singulière impression de n'être vraiment intéressé par rien et cependant de vouloir connaître l'histoire des deux couples que l'auteur raconte et le fait est que l'on va jusqu'au bout malgré la monotonie du style et l'uniformité des reliefs psychologiques. Est-ce à dire que le livre soit mal écrit? Que non point! Que les caractères des quatre protagonistes manquent d'incidence? Pas davantage! La principale héroïne, Dora, femme d'un industriel belge fort riche, devenu subitement fou et qui a dû être interné (il a tué leur fillette et a failli l'assassiner elle-même), est douée d'un tempérament et d'un courage peu ordinaires. N'est-elle pas venue s'installer aux environs de Paris dans une villa que les gens nomment « la Maison du crime » et où se déroula un drame resté mystérieux? André Servan, son voisin, qui deviendra son amant, n'a rien de banal et le docteur Angère, son camarade de tranchée, son meilleur ami, est d'un gabarit moral hors série. Que manque-t-il donc à ce livre pour qu'il accroche le lecteur — pour qu'il l'attache vraiment? L'auteur a trop dilué le fond de son récit. Les épisodes eussent gagné à être détachés, par la construction, par la contexture interne, de la masse confuse des détails. La trame est continue. La composition est égale. Les éléments, bien que superposés, voire parallèles, se confondent dans une grisaille obstinée. Trop d'intentions, de minutie, de besoin de tout dire. Nous ajouterons, malgré l'évident travail, trop de facilité. S'il s'agissait d'un peintre, nous reprocherions à l'ouvrage de n'avoir pas le sens des valeurs. Mais l'écrivain a de telles qualités, d'autre part, qu'il faut lui faire confiance et souhaiter qu'il trouve la forme adéquate à ses dons d'observation, à la générosité de son talent.

Sable et Cendres, poèmes par *Léon Chenoy* (Dutilleul). — Léon Chenoy s'est fait connaître, et estimer, naguère et jadis, comme romancier. Il avait retenu l'attention par ses poèmes et par ses essais. Le voici qui ajoute à son œuvre, nombreuse d'une vingtaine de titres, un recueil de vers dont l'esprit et la forme apparaissent indécis, mélangés, pourrait-on dire, encore que le même souci, qu'un soin pareillement attentif les distingue. *Confidence*, certes, de la pièce liminaire à l'*Ultima Verba* qui clôt le livre, d'une âme désenchantée, un peu inquiète de son propre abandon. N'est-ce point demander au poème une réponse qui n'appartient pas à sa raison secrète, à son élément essentiel, que d'interroger son miroir sur ce qu'il faudrait taire? Le silence qu'il garde n'est-il pas l'aveu le plus direct — le visage qu'il montre n'est-il pas le plus vrai? Les meilleures pages de ce recueil sont celles où « *rimes et rythmes sont oubliés* », où le jeu pur revient, quand l'homme « *se souvient* », « *Fantôme attendu par la nuit et qui se refuse à répondre* ».

Mangéngéngé, pièce en un acte par *Albert Mongita* (Musée de la Vie indigène, Léopoldville). — Dans la préface qu'il a écrite pour la petite brochure que nous a fait tenir Mongita, écrivain noir, M. Vanden Bosche, conservateur du *Musée de la Vie indigène* à Léo, capitale du Congo belge, résume la biographie de ce sympathique représentant de l'élite intellectuelle de notre colonie. Né en 1916 à

Irebu, province de l'Equateur, Mongita a grandi à Léopoldville où ses parents s'établirent en 1917. Il a fait six années d'école primaire, deux années d'école professionnelle, cinq années d'école moyenne. Formation complète ayant permis à ses multiples dons de s'exercer et de se développer de telle manière qu'il tint, pendant un lustre, une charge de moniteur à l'Institut Saint-Joseph, avant d'entrer à l'Administration des Postes. Depuis 1949, il est rédacteur et « speaker » à la Radio du Congo belge. Il a écrit pour la T. S. F. plusieurs « sketches » radiophoniques destinés à ses concitoyens et compatriotes indigènes. Ce bon géant — nous avons eu la faveur de l'accueillir au cours d'un récent séjour en Belgique — est la gentillesse même. Sa culture est authentique. Elle a dépassé la lettre des manuels scolaires et la leçon apprise, en ce sens qu'il a su garder le contact avec sa race. La petite « pièce » qu'il nous envoie ne prétend pas à la littérature. Elle trouve sa saveur dans les sources d'inspiration, populaires, poétiques, et prend son caractère de la forme dialoguée, notoirement traditionnelle et familière aux noirs. Mongita, peintre et écrivain, se doit, et nous doit d'accentuer ces caractères, dans le dessin et dans la couleur, aussi bien de ses écrits que de ses peintures originales.

Le Centenaire d'Emile Verhaeren (Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique). — L'Académie « Destrée », nommons-la ainsi, en souvenir de Jules Destrée, le ministre des Beaux-arts, comme disait James Ensor, qui la fonda après la guerre de 1914-1918, a réuni dans l'une de ses publications récentes les textes des allocutions prononcées en l'année jubilaire Emile Verhaeren sous ses auspices ou en parallèle avec les initiatives « officielles » franco-belges. A la table des matières : Luc Hommel, secrétaire perpétuel de l'Académie, Léo Collard, ministre de l'Instruction publique de Belgique, Jean Berthoin, ministre de l'Education nationale de France, Raymond Queneau, de l'Académie Goncourt, Pierre Nothomb, membre de l'Académie, Maurice Garçon, membre de l'Académie française, Alex Pasquier, président de l'Association des Ecrivains belges; l'hommage de Saint-Cloud, celui de Rouen — un long poème de René Fauchois — en addendum la Bibliographie d'Emile Verhaeren établie par M. Jean-Marie Culot : œuvres, lettres, études sur Verhaeren, articles dans les journaux et les revues. Travail imposant à consulter par tous ceux qui s'intéressent à notre grand poète national.

Printemps : Anthologie poétique (Unimuse, Tournai). — Avec une présentation de M. René Cotton, inspecteur de l'Enseignement, *Unimuse*, sous la direction de M. Jacques Elan, a réuni des poèmes de quelque trente écrivains de Belgique et de France. Tous se dédient au printemps. Chacun, sans doute, y a mis le meilleur de son cœur et de ses moyens. Cela nous vaut un florilège d'inégale valeur, mais qui rencontre un vif succès. Citons quelques noms, les uns célèbres, les autres moins connus : Fombeure, Carème, Armand Bernier, Geo Libbrecht, Jean Mogin, Pourrat, René Lyr, Geeraert, Elan, Kegels, Desnoues, Marissel, Michael, Quinot, Rousselot... On retrouve avec plaisir les clairs monotypes d'Armand Bernier, où les choses elles-mêmes filigranent l'émotion,

beaux mots, beaux mots,
gouttes d'eau pure;

aussi, le naïvisme de Maurice Carême, dans un tableautin à la Louis Thévenet :

Le petit noir voit tout en rose,
Même les épines.
Quel oiseau sur son cœur se pose
Pour chanter l'avril?

Et Anne-Marie Kegels, sa langue sobre, son poème comme une prière, ses mots qui imagent la sensation du renouveau :

la poignante douceur du vent
dans les pommiers,

Pierre Boujut, dans son « Pouvoir du Printemps », s'est souvenu de « Liberté » de Paul Eluard. Mais il faudrait en citer d'autres, et surtout Lucienne Desnoues, de qui la pièce « La Violette » est la plus belle du recueil. Dédiée à Colette, elle est digne de cet hommage.

La Face Nord, poèmes par *Luc Henri* (Collection Le Coup de Lune, Bruxelles). — Quelques poèmes écrits au gré d'une sensation fugitive, d'un décor entrevu par les soirs multiples dont l'étrange saveur saisit l'instant. Les images forcées disent l'âge — et la mode du temps...

L'Appel de la Lumière, poèmes, par *André Rodenbach* (Editions Unimuse, Paris-Tournai), avec une préface de M. Gaston Bourgeois, ancien président de la Société des Poètes français. — Le nom qu'il porte oblige cet écrivain au vœu d'une double noblesse. Celle de Georges Rodenbach, qui chanta

Bruges la Morte, celle d'Albrecht Rodenbach, le dramaturge puissant de qui l'œuvre honore nos lettres flamandes. M. André Rodenbach est gantois. Sera-ce la justification du mysticisme dont fait profession le Président de la Légation belge de la Haute Académie latine internationale des sciences, des lettres et des arts que préside d'honneur, d'autre part, M. Alex Pasquier, président de l'Association des Ecrivains belges? Les Académies régionales de France et Fernand Gregh lui-même, qui préfaça l'un de ses ouvrages, n'en demandèrent pas plus à l'auteur qui nous donne argument, cette fois, d'un triptyque adéquat. Les volets s'intitulent : « Au bord du gouffre », « Quête de la Clarté », « Appel de la Lumière ». Le vers est abondant, de prosodie réglée, la rime usuelle. Nous ne dirons point classique. Le thème (l'Homme harcelé par le mal, désemparé devant la Science, scrute la nuit angoissée. Une force se lève en lui, originelle, vers la lumière divine, et le délivre) eût mérité sinon plus d'effort, du moins plus de style, plus de contraction et d'analyse en profondeur. L'ultime page en accuse le sentiment où l'on trouve cet alexandrin :

Couve en toi le levain de ces forces [nouvelles.

Penseur et Jouvencelle, poèmes par *Christian de Miomandre* (Les Ecrivains Réunis, Lyon). — Les vers de M. de Miomandre, gracieux et légers, ironiques et tendres, évoquent le XVIIIe « bucolique et galant ». Ils se haussent parfois jusqu'au ton biblique, tels ceux des « Cantiques ». Parfois encore, l'accent se transpose, un chant grave s'élève, un coin du jardin secret se laisse entrevoir :

Qui frappe à l'huis secret de mon [âme fermée?
Lorsque je m'en irai semer d'autres [semailles.

Ebènes et Ivoires, par *Louis-Gérard Adineau* (Edition de l'auteur, Bruxelles). — Sous ce titre évocateur, M. Adineau a versifié ses souvenirs du Congo, depuis ce que l'on a appelé l'époque héroïque, en passant par l'épopée de Tabora jusqu'à la vie coloniale actuelle. Certes, il ne s'agit pas de réminiscences personnelles, mais l'homme qui vécut longtemps parmi les « ombres et les clartés » congolaises a voulu rappeler l'histoire et la légende. Il évoque le décor, les êtres, les choses; blancs et noirs s'y confrontent. Des notations vives, des sensations vécues. Le grand mystère de l'Afrique se perd toutefois un peu dans cette prosodie fatale...

Chevauchée dans la nuit, poèmes, par *Juliette Aderca* (Dutilleul, Paris-Bruxelles). — Un long poème où s'exalte une sensibilité ardente. Des vers d'une plasticité quasi classique sous cet élan puissant :

Là, je te découvrais, poème, ma prairie
de tes coins cernés d'or j'admirais le rehaut
et j'allais me gorgeant de ta mûre abondance.

La mesure est parfaite, les valeurs s'équilibrent. La rime, que l'auteur fuit, accentuerait peut-être la force de cette construction. Il reste peu de poètes capables d'écrire cette chevauchée fantastique, transposition de l'humaine course et qui en détache les bondissements tragiques.

Et sautons par-delà les murailles lunaires.
— Au carrefour cher à nos songes, Arly, m'avais-tu attendue?
Mais un astre déjà brûlait d'une autre ardeur.

Ailleurs, poèmes par *Louis Dubrau* (Librairie des Lettres, Paris). — Encore un livre inspiré par un séjour au Congo belge. Louis Dubrau lui donne pour sous-titre : « Poèmes de l'Equateur ». Les deux se justifient de façon particulièrement aiguë et drue. L'écrivain original qu'est Mme Louis Dubrau n'a jamais atteint à la plénitude de pensée, d'expression, d'émotion, de sensation éclatée de chacune et de toutes les pages de ce recueil. Vingt-cinq poèmes, des plus beaux que l'on ait écrits chez nous, et en France.

Nous demeurions offerts l'un à l'autre en otage.
Nos corps nus reposant dans leur seule clarté.
— J'ignorais, disais-tu, qu'il fût si doux de naître.

Dubrau a sondé l'âme de la race noire et multiple, elle a cerné le secret de cette terre et retrouvé l'écho des profondeurs. Elle dit la parole. Elle dit le silence. L'immensité des lignes, la solitude des formes. Et leur chant prolongé.

« *La femme noire, sexe obtus, ne veut rien apprendre et n'a rien désappris.* » « *Le couple remonte le cours du temps jusqu'à rendre à la mort* » *ses yeux de découverte*. Il faudrait citer d'autres vers, d'autres strophes qui vibrent d'une intensité retenue, tel *Sinakwabo*, ou *Embarquement pour Cythère*, et ce *Passant* qui « oublie » *ce qui sans lui va se parfaire et s'achever*,

Le Roman de Pénélope, par *Emma Lambotte* (Paul Mourousy, Paris). — Dans un avant-dire, Mme Emma Lambotte se justifie d'avoir écrit ce roman qu'elle dédia à son époux, le docteur Albin Lambotte, personnalité anversoise, apprécié comme médecin et comme amateur de musique et d'art, décédé voici peu. Pourquoi des personnages antiques? Pour l'oubli de l'éphémère, du moderne. L'enveloppe varie, selon les modes, mais le cœur ne change pas. Et quant aux emprunts à l'immortel Homère, « ce sont des ponts qui nous relient aux légendes, une entente, à 3.000 ans d'intervalle ». Et récits et dialogues de se dévider, ressuscitant les héros et les dieux dans un langage quotidien. A ces « adaptations », Emma Lambotte annexe un « chaos » (c'est son titre même) de pensées dont quelques-unes se détachent : « la plupart des philosophes rendent compliqué ce qui est simple alors qu'ils devraient rendre simple ce qui est compliqué ».

Chemin du soir, poèmes, par *Yvonne Herman* (Dutilleul). — Le nouveau recueil d'Yvonne Herman porte le poids de la tristesse et du mal de vivre, de survivre... Est-ce lassitude? Est-ce renoncement? Les mots, pour le poète, perdent leur sens. Sous-jacents de la douleur, de l'abandon, de la solitude, ils n'en attestent pas moins l'optimisme et la ferveur, la joie de croire encore et de toujours espérer. Ils sont la prière. Et le chant. Ecoutons ces strophes, intitulées : « Hôpital ».

Captive de la voix des cloches
Haut dans le ciel avec ses tours,
Je me sens plus près de l'amour
Puisque la mort frappe à ma porte
Dans ce couvent de la douleur.
Je rêve sans fin, immobile,
Les yeux ouverts sur la fenêtre
A l'heure où l'avenue s'éclaire
Où je vous partage, fragiles,
Toutes mes joies crépusculaires.
Rien que des lampes qui s'allument
Un soir pur comme un paradis,
Des souvenirs qui se réveillent
Et plus proche, cette merveille,
Le rire d'un enfant guéri.

R. L.

GRÈCE

L'Institut Français d'Athènes a publié, vers la fin de l'année 1955, le tome XIV de son *Bulletin analytique de Bibliographie hellénique* (année 1953). Ce volume, de 558 pages, se divise en deux parties : inventaire des ouvrages (1349 titres), et revue des périodiques (226 titres), le tout présenté conformément au plan traditionnel, littérature, sciences et techniques, sciences humaines, divers. Si, pour cette année 1953, la production poétique est moins abondante que l'année précédente (86 titres contre 104), la prose par contre est plus riche (84 titres contre 53) et la production en est numériquement égale à celle de la poésie. On notera l'effort en vue de présenter au public des anthologies de prose et de vers : deux poètes, Mmes Rita Boumi et N. Pappas, ont ainsi publié, en deux volumes, une *Anthologie de la poésie mondiale*, où la poésie néo-hellénique occupe une large place, faisant suite à la poésie grecque antique et à la poésie populaire. D'une conception moins vaste procède l'*Anthologie des poètes grecs* de M. Ch. Oeconomos (du XVIIIe au XXe siècle). Pour la prose, on retiendra l'*Anthologie de la nouvelle* de I. Apostolidis (44 extraits de nouvellistes depuis la fin du XIXe siècle), ainsi

que l'*Encyclopédie de la littérature contemporaine* (littératures étrangères et littérature néohellénique). Il est utile, au point où en sont aujourd'hui parvenues les lettres grecques, de dresser un bilan qui montre l'effort créateur grec et qui le situe dans l'ensemble de la production européenne. Cet esprit de synthèse et de comparaison répond à l' « encyclopédisme » de notre époque, qui, depuis la dernière guerre, se manifeste en divers pays et sur tous les plans. Ceci, d'ailleurs, n'exclut pas la monographie ni l'analyse, comme l'attestent les 53 titres d'ouvrages de critique littéraire mentionnés, et qui font progresser l'étude de la littérature néohellénique de la période crétoise à nos jours. Quant aux périodiques, on notera qu'une cinquantaine est consacrée aux lettres et à la civilisation hellénique, soit dans l'ensemble, soit par régions, ce qui montre que l'activité intellectuelle et artistique est loin d'être uniquement concentrée à Athènes. Dans la mention qui est faite des périodiques, le lecteur appréciera l'analyse du contenu permettant de suivre l'effort de production et d'être renseigné sur l'intérêt de chacune des revues.

De l'*Hellénisme contemporain*, revue athénienne de langue française, les fascicules publiés depuis notre dernière chronique sont : t. IX, n°s 2-6, et t. X, n°s 1-2. C'est toujours avec le même intérêt que le lecteur s'informera, par ce périodique, des aspects culturels variés de la Grèce actuelle, grâce, d'abord, aux nombreuses chroniques (théâtre, arts, musique, critique des livres), et, de plus, aux études et articles en divers domaines.

Ainsi, pour l'Histoire, on pourra consulter le *Rapport du Marquis de Valmy*, attaché à la mission de France en Grèce, sur l'état du pays en 1830, publié par M. Tourtoglou (IX, 2-3). J. Poulos (IX, 5 et 6) publie des documents sur la *Grèce d'Othon vue en 1841 par Piscatory*. Sp. Pappas conteste, dans une note judicieuse et savante, l'origine byzantine de Bonaparte (IX, 5), et consacre une étude à la *Mission des Stéphanopoli en Grèce* (X, 2). M. A. Chaix présente un aperçu de la vie et de l'œuvre du corfiote *André Mustoxidi, savant et homme politique*, patriote éclairé et collaborateur de Coraïs (IX, 6).

Dans le domaine de l'Art, on lira (X, 1) les articles de A. Gaspard sur l'*Apport byzantin dans la région alpine* et de A. Embiricos sur *l'Art de l'icône*. Le premier montre l'influence de l'art byzantin dans la région de Milan (VIe-VIIIe siècles), de la frontière germano-helvétique (Reichnau, VIIIe siècle), et en Suisse même (Saint-Gall, IXe siècle, les monastères alpins et les églises du Tessin). Le second analyse le principe de la représentation par

l'icône et esquisse l'histoire de la technique iconographique en pays orthodoxes. A. Embiricos a étudié également (IX, 5) l'*Hellénisme du Greco*, qui persiste à travers les influences italienne et espagnole.

En littérature, nous retiendrons tout d'abord l'étude magistrale de M. Manousacas sur *La littérature crétoise à l'époque vénitienne* (IX, 2-3), qui retrace les deux périodes du développement de cette production, les XV[e] et XVI[e] siècles, d'une part, pour la poésie didactique, satirique, amoureuse et historique, le XVII[e] siècle de l'autre, pour la poésie pastorale, le théâtre et le roman poétique. B. Lavagnini (*Triptyque néogrec*, IX, 2-3) présente trois figures de la poésie néohellénique : Porphyras, Kavafis et Sikélianos, qui servent de préface (traduction de l'italien par D. Zakythinos) à une traduction italienne accompagnant les extraits dont il a été rendu compte ici dans la chronique précédente. Ph. Bouboulidis, enfin, donne un *Aperçu du mouvement littéraire de l'année 1955* en Grèce (IX, 6), et, entre autres informations et remarques, signale le développement des publications qu'une entreprise groupe sous le titre « Bibliothèque de base », et qui intéresse, pour cette année 1955, tout particulièrement la prose. Avec les trois études dont il va être question on aborde des problèmes de littérature comparée. Alkis Anghélou examine (IX, 4) *Comment la pensée néohellénique a fait la connaissance de l' « Essai » de John Locke* : c'est par Boulgaris, qui en fut le traducteur et qui l'utilisa dans sa *Logique*. M. Guyard, en reconstituant le *Rêve grec de Lamartine* (X, 1), et F. Pruner, en analysant *le Philhellénisme de Sainte-Beuve* (X, 2), traitent des relations littéraires de la Grèce et de la France à l'époque du romantisme. Ajoutons que la conférence de M. Galiano sur *Humanisme espagnol et Histoire d'Espagne* (publié dans IX, 4) souligne le rôle que la Grèce a joué dans l'éveil artistique et intellectuel de l'Espagne au seuil des temps modernes. La connaissance de la littérature néohellénique, enfin, se trouve illustrée par la traduction : un choix de poèmes de Kavafis par Ch. Astruc (IX, 2-3 et 5), et, par le même, quelques extraits de Solomos, Palamas, Eftaliotis (X, 1), un poème d'Athanas (IV, 6) et deux récits en prose de Thomaïdis et de Léto Catacuzénos par Mme Chrysanthopoulos.

Ces études trouvent un complément dans les articles d'érudition que voici : de P. Topping, *La Bibliothèque Gennadeion, son histoire et ses collections* (IX, 2-3), V. Martin, *Aperçu des études grecques en Suisse* (IX, 2-3), M. Cortelazzo, *Quinze années de publications italiennes sur la Grèce Moderne* (1939-1953) (IX, 4),

A. Mirambel, *l'Orientalisme et l'Ecole des Langues Orientales de Paris* (X, 1), où l'importance des études néohelléniques se trouve soulignée.

La revue parisienne *France-Grèce* s'est enrichie de 3 fascicules nouveaux (n°s 13-15), qui ne le cèdent en rien aux précédents par la richesse du contenu et la recherche artistique, et qui témoignent du souci constant des rédacteurs de marquer, par la continuité de la Grèce antique à la Grèce d'aujourd'hui, la pérennité de l'Hellénisme.

A l'Antiquité se rattachent les études de Ch. Picard sur l'*Omniprésence de la Grèce, d'Alexandrie à Begram* (n° 14), de P. Devambez, *A propos de l'exposition étrusque* (n° 15), de Germaine Prudhommeau sur la *Danse grecque antique* (n° 13), de G. Roux sur *Thasos* (n° 15), qui, toutes les quatre, intéressent l'histoire de l'art. La littérature est représentée par un fragment d'Alcman, le plus ancien témoignage de lyrisme, tiré du Parthénée, chant choral exécuté par des jeunes filles de l'aristocratie à l'occasion d'une fête religieuse : la traduction et le commentaire sont de P. Chantraine (n° 13). La légende thébaine et le personnage de *Jocaste* ont inspiré à un poète grec contemporain, Alexandre Matsas, une tragédie (1949), dont A. Vlachos présente une traduction (n°s 13 et 14). Dans *Montaigne et Socrate*, P. Schuhl (n° 15) montre comment l'influence très forte de Socrate sur le moraliste explique sa philosophie.

La Grèce byzantine a inspiré plusieurs études : celle de J. Baelen sur les *Ducs d'Athènes* (n° 15), celle de A. Dain sur *Le manuscrit dans la vie byzantine* (n°s 14 et 15), celle de M. Pichard sur *Byzance et la tradition romanesque* (n° 13). Ajoutons l'article de M. Philippon, *Une terre peu visitée : la Macédoine* (n° 13), qui est principalement consacrée au Mont Athos.

Plus riche encore est la contribution à l'étude de la Grèce Moderne. Un premier aspect concerne les problèmes économiques du pays : *Caractéristiques générales de l'économie grecque en 1955* (s. n., n° 14), *L'économie nationale de la Grèce* (n° 13) de St. Catsoulis, et *La réforme agraire en Grèce* (n° 15) de N. Catsoulis. Les voyages et descriptions de paysage se trouvent représentés par les deux articles *Skiathos* de J. Malyse (n° 14) et *La grotte de Zebetos* (Chypre) d'A. Emilios (n° 15). Les folkloristes liront avec intérêt l'analyse que donne Mme Hadjimichali (n° 13) des traits généraux de *L'Art populaire grec*, ainsi que la description par M. L. Asserin (n° 14) des *Anciennes coutumes du mariage à Skiathos*. D'intérêt littéraire sont les articles de R. Lebègue

(n° 13) sur *La Grèce vue par Renan, Taine et Barrès*, de Cl. Paraschos (n° 14) sur la *Présence du sentiment religieux dans la poésie grecque moderne*, et d'A. Mirambel (n° 14) sur *Littérature et religion dans la Grèce Moderne*. J. Lemarchand (n° 14) évoque les remarquables manifestations artistiques que furent à Paris, en juillet 1955, les représentations d'*Œdipe* et d'*Hécube* par la troupe que dirigent Mme Paxinou et A. Minotis, dans *Le théâtre national d'Athènes au IIe Festival d'Art dramatique de Paris*. L'étude littéraire de la Grèce moderne est, enfin, illustrée et complétée par la publication d'extraits traduits : de Papadiamandis, *La dernière filleule* (trad. O. Merlier, n° 14), de Picros *Poseidonia* (trad. M. L. Asserin, n° 15) de Yakos, *Le premier mort* (trad. M. X. S., n° 15).

Voici maintenant un bref aperçu des périodiques littéraires en langue grecque qui nous sont parvenus depuis un an.

Le Nouveau Foyer, l'une des plus anciennes revues littéraires athéniennes puisqu'elle compte trente ans d'existence, a consacré son numéro spécial de Noël 1955 à l'Hellénisme d'Amérique. Le lecteur y trouvera de précieux renseignements sur l'émigration grecque aux Etats-Unis, les caractères et les manifestations de son activité sur les divers plans, sa relation avec les pays grecs.

La revue *Nouvelle Route*, éditée à Salonique, a ouvert, au cours de l'année, une enquête sur la poésie contemporaine, en posant les trois questions suivantes : 1) poésie contemporaine et tradition poétique, rupture ou continuité; 2) la production récente, qui succède au surréalisme, a-t-elle, ou non, une originalité, 3) quels sont les noms qui se détachent dans cette toute récente période. L'enquête a provoqué des réponses de critiques et de poètes grecs, qui, pour la plupart, ne se sont pas limités à la seule poésie néohellénique, mais, élargissant le débat, ont rattaché cette poésie au mouvement poétique européen qui s'étend du symbolisme ou néo-symbolisme au surréalisme et au personnalisme. Il se dégage des réponses apportées et appuyées sur une large argumentation, que la poésie contemporaine offre une originalité dans l'inspiration et dans la technique, qu'elle apporte du nouveau à la littérature, et qu'elle est liée à des conceptions philosophiques du monde et de l'homme. Il est à noter ici qu'en Grèce c'est principalement par la poésie que s'exprime la pensée philosophique dans ce qu'elle a d' « ethnique » (ainsi Palamas, Sikélianos, Séféris, etc.). On ne doit donc pas s'étonner que la critique ait jugé la poésie contemporaine sous un angle vaste où littérature et philosophie se rejoignent dans une commune création.

La Revue d'Art, publiée à Athènes, et qui atteint sa deuxième année, s'étend aux choses de Grèce et de l'étranger : *Un coup d'œil sur la poésie française actuelle, Heine et la préparation idéologique de 1848, Dostoïevsky*, etc., voici, au hasard, des études qui montrent la variété de cette revue. Signalons qu'une partie du fascicule de juin (n° 18) est consacré à la mémoire de l'écrivain Nikos Nikolaïdis, nouvelliste et romancier, qui passa la plus grande partie de sa vie en Egypte, et qui a été l'une des figures les plus représentatives de la production littéraire grecque hors des frontières.

La revue *Nouvelle Saison* a publié à Athènes son premier numéro (*Printemps*) : on en admire l'étendue et la richesse de contenu; écrivains et critiques grecs, parmi les plus célèbres, y ont contribué; la traduction permet aussi la contribution étrangère, de sorte qu'à côté, par exemple d'une étude de N. Kazantzakis sur l'art du Greco, ou de Cl. Paraschos sur le *Courant de pessimisme dans la littérature néohellénique*, ou encore d'une nouvelle de St. Myrivilis *(Eva)*, de poèmes de Papatzonis, Vrettakos, Karandonis, le lecteur trouvera des pages de Sartre (*Engrenages)* et de Faulkner *(Une rose pour Emilie)* grâce aux traductions de Manglis et de Lina Kasdagli.

Le 31 mai 1956, à l'Institut Français d'Athènes, s'est ouverte une *Exposition Valaoritis*, organisée par O. Merlier, directeur de cet Institut, et avec le concours d'une collaboration grecque et française, à laquelle il a rendu hommage dans l'Avant-Propos du Catalogue artistique établi par ses soins. La personnalité du poète Valaoritis (1824-1879), « ionien » par ses origines leucadiennes, est telle qu'honorer son souvenir et son œuvre, c'est évoquer deux siècles de vie grecque. Dans la salle d'exposition de l'Institut Français avaient été disposés 28 panneaux classés sous 5 grandes rubriques *(La leçon du passé, la Grèce combat pour son indépendance, Valaoritis poète et tribun, Lassitude, L'immortalité)*, auxquelles répondent des documents officiels et privés que le catalogue classe et commente. En même temps, O. Merlier a présenté et publié, dans une brochure de 40 pages, *Quinze lettres françaises de Valaoritis*, écrites entre 1846 et 1878 et adressées au roi Georges Ier, à J. Iconomidis, secrétaire du souverain, à A. Sikélianos, arrière-grand-père du poète, à A. Herbert, député à la Chambre des Communes, à V. De Laprade, philhellène, et au Marquis de Queux de Saint-Hilaire, médiéviste et néohellénisant. Ces lettres sont précieuses pour la connaissance du poète et de l'œuvre, qu'une passion anime : la libération de l'Epire, une

fois l'indépendance de la Grèce reconnue. La dernière lettre, écrite un an avant la mort du poète, est un appel à l'amitié des néohellénistes français, dont l'attachement à la langue moderne et l'œuvre scientifique doivent contribuer à la défense des grandes causes helléniques : « Elle est belle, cette langue, et elle est digne de toute votre sympathie... Venez donc sentir son parfum dans son pays natal et vous serez convaincu. »

André Mirambel.

Passons maintenant aux ouvrages que la Grèce a inspirés à des points de vue différents.

Voici d'abord des études du pays grec, qui font connaître les caractères d'une région dans une présentation d'ensemble, détaillée et illustrée.

L'ouvrage que *Mme Tarsouli* a consacré à **Chypre** (en grec), premier volume paru en 1955, est l'œuvre d'une personne qui est également avertie de l'histoire et du folklore, et qui présente le tableau le plus complet de l'Ile, appartenant aux territoires grecs irrédimés, dont les événements douloureux récents ont éveillé l'intérêt. Le texte comprend d'abord un exposé historique de Chypre depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, puis un chapitre d'histoire littéraire de l'île à travers les âges, plus développé pour les périodes moderne et contemporaine que pour celles du Moyen Age et de l'Antiquité. C'est ensuite l'étude descriptive minutieuse des provinces Leucossia, Paphos et Kérynia, présentées sous leurs divers aspects : le sol et les cultures, les industries, la population et ses activités, les arts populaires, la vie religieuse, les églises et les monastères. Une splendide et riche illustration accompagne le texte : non seulement photographies de documents artistiques (icônes, scènes religieuses), de sites et de personnages à l'occasion d'événements notables dans l'histoire récente de l'île ou de scènes folkloriques, dessins à la plume et dessins ornés de peintures, dus au grand talent de l'auteur, dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de sa science ou de son art. L'ouvrage témoigne du vif intérêt que la Grèce actuelle porte à la vie régionale et aux activités diverses de ses provinces.

Parmi les collections de l'Institut Français d'Athènes, une série est consacrée aux *Villes et paysages de Grèce :* elle comprend, notamment, trois volumes, **Hydra et la guerre maritime (1821-1827)**, **Rhodes** (1re édition 1949, 2e édition 1954), **La Crète antique** (1955), que l'on doit à l'érudition de *R. Matton*. Une conception commune est à l'origine de ces trois études : l'auteur ne s'est pas contenté de la description pittoresque que méritent les sites, et qui d'ailleurs se trouve, comme il convient, largement présente et illustrée; il a tenu, au surplus, à rattacher chacune des régions à un thème historique, qui constitue une date notable dans le développement de la civilisation hellénique; la Crète, c'est la permanence de l'hellénisme, c'est le lieu où l'hellénisme s'est dégagé des apports orientaux; Hydra, c'est la participation de la marine hellénique à la Guerre d'Indépendance et à la fondation de l'Etat grec moderne; Rhodes, c'est une terre séculairement hellénique, longtemps irrédimée, mais qui a fait depuis dix ans retour à la Nation grecque. Néanmoins, c'est un tableau complet et vivant que présente chaque monographie. On a, par exemple, pour Hydra un raccourci de géographie humaine : c'est à partir de 1770, où le port revêt de l'importance, que la vie maritime devint l'essentiel, aussi bien sous la domination turque que pendant la guerre d'Indépendance. Depuis 1827, la physionomie générale de l'île a peu varié, sinon par la substitution des toits en tuiles arrondies aux anciennes terrasses. La place, de stratégique qu'elle fut, est devenue touristique, tandis que la vie locale se maintient grâce à des activités comme la pêche aux éponges, les travaux d'art manuel, au milieu des souvenirs du passé. Quant à Rhodes, la période la plus célèbre est celle des Chevaliers (1309-1522), succédant au déclin de la ville antique qui remonte à l'époque mycénienne, et précédant la domi-

nation ottomane de 1523 à 1912, avant l'occupation italienne de 1912 à 1944. Mais, à travers les dominations allogènes, et les changements de type de civilisation qu'il a connus, l'hellénisme se maintient : Rhodes est l'un des plus beaux exemples de cet effort. La Crète dont il est question ici est celle de l'antiquité depuis les temps les plus reculés jusqu'aux débuts de l'époque byzantine. Période néolithique (6e millénaire au milieu du 3e avant l'ère chrétienne), âge de bronze (du milieu du 3e millénaire jusqu'au milieu du second), avec les grands palais et la civilisation minoenne, ère mycénienne et dorienne (du XIVe au Ier siècle avant notre ère), dans ses créations originales et ses rapports avec le reste du monde grec, enfin période romaine, tels sont les aspects évoqués par l'ouvrage qui, ainsi que les deux autres, retrace, au fond, les épisodes d'une vaste épopée à travers les siècles.

N. Svoronos, connu du monde savant par ses travaux d'histoire hellénique, vient d'ajouter à sa bibliographie un gros ouvrage, **Le commerce de Salonique au XVIIIe siècle** (Presses universitaires, 1956). On sait encore peu de chose de l'histoire économique de la Grèce, principalement sous la domination ottomane. C'est plutôt par rapport à la Turquie que l'étude a été orientée. Or il faut voir dans l'état social et dans la vie économique de la Grèce asservie les conditions qui ont permis la formation de la conscience nationale moderne, jointe à la tradition idéologique de l'hellénisme. Le commerce salonicien a toujours été important. La situation de la ville l'inclinait à ce rôle. Le commerce s'exerçait dans des conditions régulières que constituaient les charges diverses : impôts, droits, prix, frais et profits, privilèges, et dans des conditions « irrégulières » dues aux guerres, aux épidémies et à la piraterie. Le commerce salonicien était international : sans doute existait-il un trafic entre Salonique et le reste de la Grèce, mais les échanges se faisaient avec les Anglais, les Vénitiens et d'autres Italiens, les Ragusiens, les Hollandais et les Scandinaves, les Allemands et les Autrichiens, les Russes, les Turcs, les Juifs, et principalement les Français, dont une colonie s'est établie dans la ville au XVIIe siècle. L'étude des documents d'archives (relations consulaires, Bibliothèque Nationale, Archives des Affaires étrangères) a permis à l'auteur d'apporter des précisions sur le commerce intérieur et extérieur, avec ses fluctuations et sa balance. Dans l'Empire Ottoman, le commerce s'est, au XVIIIe siècle, déplacé de l'Est vers l'Ouest, en particulier vers la Roumélie. La Révolution française a fait passer une grande partie du commerce français aux mains des Grecs. Ceux-ci, tout en véhiculant les idées occidentales dans le Proche Orient, ont exercé sur les Balkans un rôle économique unificateur. En Grèce, s'est créée une classe commerciale, puissante et riche, qui s'est opposée de plus en plus au régime économique turc. Mais la structure sociale du pays a dressé contre les commerçants le monde paysan, pauvre et sans cesse appauvri, qui a rejeté la responsabilité de sa misère sur les Turcs, de sorte que l'opposition sociale et économique de deux classes grecques sera neutralisée par l'opposition à l'occupant, pour des raisons différentes, mais qui aboutiront à un même idéal et à un même résultat.

La Storia della Letteratura neoellenica de *Bruno Lavagnini* (Milan, 1955) appartient à un vaste ensemble de publications destiné à faire connaître les littératures du monde, à en extraire des anthologies et à présenter des aspects du théâtre des diverses littératures. La littérature néohellénique, que l'auteur fait remonter au XIe siècle byzantin et aux productions acritiques et prodromiques (au lieu de partir de 1453, comme font d'autres néohellénistes), est présentée dans ses grandes lignes, clairement et judicieusement commentées, en treize chapitres bien équilibrés et composés, qui en montrent les aspects essentiels, et font comprendre la place des lettres dans l'histoire de l'hellénisme moderne. L'exposé a pour objet de faire ressortir les personnalités littéraires plutôt que de les rattacher à telles tendances dont elles relèvent, comme dans un vaste panorama qui annonce l'anthologie attendue. Mais on admire que tant de choses aient été dites en un espace limité (200 pages). L'auteur a eu le souci de définir et d'esquisser une série de brefs portraits littéraires, qui feront aimer en Italie — et ailleurs, pour quiconque lit l'italien — une littérature qu'il connaît fort bien et qu'il aime.

Il est question de la Grèce dans le roman que *Jean Blot* a publié aux éditions Gallimard (1956) sous le titre **Le Soleil de Cavouri.** Curieux roman, dont le point de

départ est un drame de la libération en 1944 : un père collaborateur, un fils résistant, qui, par désillusion et dégoût de tant d'êtres et de tant de choses, se rend en Grèce afin d'y découvrir la pureté du soleil — physique et moral. Mais il retrouve, là aussi, les personnages dont la nature et les oppositions lui rappellent ceux qu'il a quittés. L'attachement aux êtres, malgré eux, n'est pas conciliable avec le culte du soleil qui éblouit mais dévore tout. Ce qui frappe dans cet ouvrage, c'est l'impressionnisme devant l'atmosphère athénienne, où l'helléniste et le voyageur communient.

Voici maintenant deux traductions. Le roman de *Nikos Kazantzakis*, **La liberté ou la mort**, traduit par Gisèle Prassinos et Pierre Fridas (Plon, 1956), est une preuve de plus de l'inlassable activité d'un auteur bien connu du public français, et qui est l'un des plus grands noms de la littérature néo-hellénique. Le titre français est différent du titre grec (*Le Capitaine Michel*) : il répond mieux à la grandeur du sujet, qu'ont su rendre les traducteurs, et il n'est autre que l'inscription portée sur l'étendard des insurgés crétois. C'est encore (après *Zorbas*) en Crète que l'action se situe : vers la fin du siècle dernier, la tension est grande entre les Turcs maîtres de l'île et la population grecque asservie. Une insurrection se prépare à Candie, et éclate pendant la Semaine Sainte. Les chefs crétois apprennent que les puissances étrangères ne leur apporteront aucun secours : découragés, ils se retirent peu à peu du combat à l'exception du Capitaine Michel, qui continue de lutter seul, et qui est tué dans le repaire où il s'est réfugié, alors qu'il s'écrie : « La liberté ou la mort ! » On admire, dans cette œuvre, la richesse de présentation : le nombre imposant des personnages fait penser aux scènes homériques, et il y a, d'ailleurs, chez Kazantzakis, à côté du poète lyrique et du philosophe, un poète épique; on n'oubliera pas les drames qui jalonnent la production de cet écrivain. Le drame se retrouve chez lui, dans ce roman, à tous les plans : drame passionnel, lorsque le Capitaine Michel cède aux charmes de la Circassienne Eminé; drame religieux, car derrière la lutte nationale c'est le conflit de deux civilisations et de deux religions, la Turquie musulmane et l'Hellénisme chrétien; drame de la destinée, entre l'homme et la terre, le Crétois et son Ile, pleine de mystère, qu'il défend comme une victime, mais qui, telle le Minotaure de jadis, exige de l'homme des sacrifices renouvelés.

De *Thrasso Castanakis* vingt nouvelles ont été traduites et présentées par A. Mirambel, sous le titre **Tasso Tassoulo et autres nouvelles** (Belles Lettres, 1955). L'auteur, fervent vulgariste et disciple de Psichari, s'est fait connaître en Grèce par une importante production de prose depuis 1924 : six romans, huit recueils de nouvelles. Quelques traductions, en anglais et en français, ont été publiées de certaines de ses nouvelles. Les nouvelles qui ont été ici rassemblées pour la première fois en un volume s'étendent de 1928 à 1945. Elles attestent trois « manières » successives de l'écrivain : l'anecdote qu'enrichit l'analyse, la dialectique dans le drame intérieur et la transposition verbale, la reprise du récit d'aventures joint à une analyse approfondie. Par ces nouvelles, nous découvrons divers aspects de la vie grecque, surtout urbaine; le peuple a fourni à l'auteur la plupart de ses personnages, mais les types d'aristocrates et de bourgeois ne font pas défaut. S'il rompt avec la tradition de la couleur locale, c'est pour montrer la pérennité de l' « ethnisme » hors de Grèce comme en Grèce, c'est pour donner au « cosmopolitisme » dont il a enrichi les lettres grecques une valeur profonde, psychologique, au lieu de le limiter à de superficiels détails. Le cosmopolitisme de Castanakis est un fait social, aussi interne qu'extérieur, qui, dans l'étendue, complète le sentiment du passé auquel l'individu doit son unité dans le temps. L'amour de la vie, malgré la vie elle-même, telle semble être la loi à laquelle obéissent les personnages de Castanakis, telle paraît être aussi la loi de l'hellénisme. — Ajoutons que la critique française a jugé favorablement ces deux ouvrages : la Société des Lecteurs les a sélectionnés et recommandés parmi les meilleurs ouvrages du mois; l'Académie Française a honoré du prix Langlois la traduction des nouvelles de Thrasso Castanakis.

Mme Henriette Psichari a récemment publié (édition du Centre National de la Recherche Scientifique, 1956) un travail qui touche à la Grèce comme il touche à Renan, **La Prière sur l'Acropole et ses mystères**. Certes, le sujet a maintes fois tenté les critiques, et, sans même parler des articles, la seule bibliographie des ouvrages,

que l'auteur rappelle ici (p. 145 et suiv.), occupe douze pages d'un texte dense. Le texte de la *Prière* est l'un des plus célèbres de Renan : il constitue un morceau d'anthologie, et c'est précisément l'admiration qui lui a été réservée qui, en le détachant d'un ensemble, a risqué d'en fausser la juste signification. Ce n'est, en effet, aucunement dans cette intention que Renan l'a composé. Il répond à une idée importante de la pensée renanienne, et seule l'étude philologique, patiemment entreprise ainsi que l'a fait Mme Henriette Psichari, peut conduire à une interprétation vraie. « Le rôle de la critique littéraire, tel qu'on le conçoit d'habitude, écrit l'auteur de l'ouvrage, est d'épiloguer à perte de vue sur l'imprimé. Or l'imprimé est l'aboutissement d'un long cheminement de la pensée. » C'est ce cheminement de la pensée qui nous est ici retracé, dans les deux parties dont se compose le livre de Mme H. Psichari : *Etude des idées* et *Etude du texte*. *La Prière sur l'Acropole*, publiée pour la première fois en 1876, est le fruit d'une longue gestation : c'est en 1850 que Renan en conçut l'idée, alors qu'il se trouvait en mission en Italie. Ses lettres d'Italie, ses carnets de *Voyages*, son œuvre inachevée *Patrice*, informent sur cette période dans l'histoire de sa pensée. Quinze ans plus tard, Renan se trouve en Grèce, et séjourne à Athènes un peu plus d'un mois : on le suit en se référant à ses carnets d'Athènes, à son itinéraire, à ses brouillons, à ses lettres, à ses rapports avec l'Ecole Française, presque récente. La *Prière* est étroitement liée à l'œuvre renanienne, et elle est née, pourrait-on dire, du contact, ou plutôt de l'opposition de deux religions, de deux mondes, de deux types de civilisation : le paganisme grec et le judéo-christianisme. C'est à Athènes que, par la prédication de saint Paul, le contraste s'est « réalisé », et c'est Athènes qui a été la charnière entre l'ancien monde et le nouveau, ce que la Grèce moderne continue d'être. C'est à Athènes, en 1865, que l'idée renanienne d'une radicale opposition entre Athéna et Jésus a pris corps et a commencé à trouver son expression. Fort suggestive est l'histoire du texte lui-même. Elle nous renseigne sur la façon dont l'écrivain travaillait, donnait à sa pensée une forme qu'il remaniait et polissait avant de la fixer définitivement. Mais il y a plus : l'examen minutieux du vocabulaire, en particulier des *Mots-types* dont la fréquence a été relevée, conduit à la stylistique dans la mesure où cette science se rattache à la linguistique. Ce chapitre de l'ouvrage est la première contribution à une étude méthodique du style de Renan, qu'il y aurait désormais intérêt à poursuivre. La langue de cet écrivain, l'un des plus grands du XIXe siècle, est, en définitive, celle d'un savant et d'un artiste, qui n'a jamais dissocié la science de l'art. C'est à cette conclusion que l'on parvient après avoir suivi Mme H. Psichari, tant à travers les lignes maîtresses qu'à travers les méandres de la forte et subtile pensée renanienne, dans laquelle la Grèce a tenu une telle place, et pendant un temps aussi long. — A. M.

HISTOIRE

MISS HOWARD (1). — On a beaucoup parlé ces temps derniers du domaine de Beauregard à La Celle Saint-Cloud, donné à la ville de Paris en 1950, en vue d'y construire une cité-jardins. Des difficultés sont survenues entre le donateur et le donataire; un procès est en cours. *Timeo Danaos et dona ferentes...* Aux temps du Second Empire, ce magnifique domaine était la propriété de miss Howard, l'anglaise qui finança la campagne du Prince-

(1) Simone André-Maurois, *Miss Howard, la femme qui fit un empereur*, 1 vol. in-16, 318 pp., 620 frs (Gallimard).

Président et le coup d'Etat. Après les mémorialistes comme Fleury et Viel-Castel, les historiens comme Ferdinand Bac et Frédéric Loliée, on a maintes fois évoqué les fastes de la fête impériale, les splendeurs des biches et des lionnes (2). Miss Howard brilla dans ce demi-monde assez frelaté. Tout ce qu'on savait d'elle jusqu'ici était gâté d'erreurs nombreuses. Un seul exemple : sa tombe, au cimetière du Grand Chesnay, près de Rocquencourt, porte cette inscription : Comtesse de Beauregard, née Howard (1822-1864). Or, elle ne fut jamais officiellement comtesse de Beauregard, n'était pas née Howard; elle vit le jour en 1823, et mourut en 1865. Nous devons de la bien connaître aujourd'hui aux recherches minutieuses de Mme Simone André-Maurois. C'est une des rares biographes de ce temps qui ne pense pas que l'art de la biographie soit à base unique de redites aveugles et incontrôlées. Elle avait récemment fait la preuve de son flair, de sa sagacité et de sa patience à fouiller les archives en retrouvant l'identité et l'histoire de la dernière femme qu'ait aimée Alfred de Vigny vieillissant. Sur la maîtresse de Napoléon III, elle apporte un nombre considérable de documents inédits, lettres, actes d'état civil, actes notariés, qui lui ont permis de renouveler l'histoire de cette femme très belle, très aimée et très aimante et d'en donner le seul portrait valable désormais. Et pour être solide et neuf, son ouvrage n'en est pas moins agréable, comme il convient au sujet, ce qui ne gâte jamais rien. Il n'est pas interdit aux dénicheurs d'archives de faire preuve de talent et de finesse psychologique.

L'héroïne de Mme Simone André-Maurois s'appelait Elizabeth-Ann Haryett; elle n'était pas, comme on l'a répété, fille d'un batelier de la Tamise, mais d'un respectable bottier qui finit propriétaire. Ses parents étaient de très stricts anglicans; ils poussèrent les hauts cris quand, à l'âge de quinze ans, leur fille déclara qu'elle voulait faire du théâtre. Le seul moyen de réaliser son rêve était pour « Little Bess » de s'enfuir du domicile paternel; c'est ce qu'elle fit, non seule évidemment, mais avec un jeune marchand de chevaux, séducteur sans scrupules. Inaugurant la série de mensonges d'état civil sur laquelle elle allait bâtir sa vie, la jeune comédienne se déclara d'autorité orpheline et prit à Londres le nom de Miss Howard. Au théâtre, elle ne connut guère que les petits rôles et les échecs. Sa beauté attestée par tous les contemporains et par le portrait inédit que reproduit sa biographe,

(2) Voir, tout récemment : Jules Bertaut, *L'Impératrice Eugénie et son temps* (Amiot-Dumont); — S. Desternes et H. Chandet, *La vie privée de l'Impératrice Eugénie* (Hachette).

permit à Miss Howard de se débrouiller. Au cynique maquignon succéda un major des Life Guards, brillant officier d'excellente famille et, au surplus, fort riche, mais malheureusement marié. Le temps de paraître dans un rôle minuscule de *Macbeth*, et la belle était enceinte.

Un fils naquit, Martin, qu'elle ne devait jamais abandonner. Mais, à l'heure de sa naissance, ce ne pouvait être qu'un bâtard. Qu'à cela ne tienne. Pour effacer la tache, Miss Howard, âgée de vingt ans, déclara froidement l'enfant sous le nom de sa mère et se fit ainsi, devant le monde, la sœur aînée de son fils. Je note en passant que, ce faisant, la comédienne renouvelait à Londres, deux siècles plus tard exactement, le geste qu'avait très probablement accompli Madeleine Béjart, maîtresse de Molière, avec la petite Armande que le comédien-auteur devait épouser plus tard. L'histoire de Miss Howard est très bien faite pour avertir les érudits qu'il ne faut pas toujours accepter sans contrôle les actes d'état civil et les minutes des notaires.

Grâce à son major, la comédienne fut lancée dans le demi-monde anglais. Il la présenta à sa parente, l'inquiétante Lady Blessington; c'est chez elle que la courtisane fut présentée par le comte d'Orsay au prince Louis-Napoléon exilé ou plutôt évadé. Des deux côtés, ce fut tout de suite la grande passion. Sincère, sans aucun doute, mais qui, pour une courtisane, laissait espérer un avenir étincelant. Miss Howard partagea tout de suite la certitude du prince de retrouver le trône de son oncle. Elle mit, généreusement, toute son immense fortune à sa disposition, c'est-à-dire celle du major qu'elle congédia sans plus de manière. On sait que c'est elle qui finança l'élection du Prince-Président, puis le coup d'Etat. Le Second Empire est donc dû à l'argent anglais d'un major des Life Guards canalisé par une aventurière amoureuse, ce qui n'est pas le moins piquant de l'affaire.

En attendant, le prince et la demi-mondaine filaient à Londres le parfait amour. Les familiers de Louis-Napoléon, tel le comte Fleury, la traitaient en « maîtresse déclarée ». A Paris, elle connut lord Seymour, dit *Milord l'Arsouille*, et le célèbre Richard Wallace, à qui Paris doit ses fontaines publiques. Milieu assez mêlé, où foisonnaient les bâtards, mais que couvrait la *respectabilité* anglaise. L'ambassadeur d'Angleterre, lord Normanby, soutint sa compatriote, jouant par avance le même jeu que Cavour avec la Castiglione. Seule, la princesse Mathilde ne reçut jamais la maîtresse du prince et feignit toujours de l'ignorer.

A Paris, elle habitait rue du Cirque, tout près de l'Elysée, et son amant n'avait qu'un pas à faire, par une porte dérobée, pour

la rejoindre. Avec son propre fils, elle élevait, nouvelle Maintenon, les deux fils que le prisonnier de Ham avait eus de la femme de son geôlier. La rumeur publique attribuait les trois à Miss Howard, qui entretenait volontiers l'équivoque, dans l'espoir évident de se faire épouser. Car elle espérait bien, en récompense de son attachement et de son dévouement, finir par s'imposer. A la veille du coup d'Etat, elle avait, selon sa propre expression, « jeté dans la fournaise les meubles de Bernard Palissy ».

Les choses se gâtèrent pour elle lorsque apparut la belle « Ugénie », comme disait l'Empereur. Les sacrifices de Miss Howard ne pouvaient équilibrer le généreux décolleté de la blonde Espagnole. L'Empereur, après six années d'attachement, sinon de parfaite fidélité, voulait retrouver sa liberté, dont il allait user et abuser. La courtisane eut la maladresse de lui rappeler les cinq millions-or qu'elle avait dépensés pour lui. « Tous scrupules abolis, écrit Mme Simone André-Maurois, Napoléon III en conclut qu'il s'agissait moins d'achever une blessée que de solder un compte débiteur. » Il offrit le remboursement de ses dettes, un titre de comtesse, contesté par d'authentiques familles de Beauregard, qui ne fut jamais enregistré au Grand Sceau et resta une promesse, et, pour leur commune dignité sans doute, invita Miss Howard à se marier. On régla donc toutes les affaires; on la flatta d'une mission secrète à Londres, pendant laquelle la police fractura sans scrupule tous ses meubles pour retrouver les lettres de l'Empereur.

C'est alors que Miss Howard, se parant d'un titre imaginaire de comtesse, acheta Beauregard et s'y retira pour y mener enfin une existence de grande bourgeoise. L'acte d'achat de Beauregard contient un nouveau faux — elle en était vraiment prodigue — : l'acheteuse prit le nom de sa mère, Alderton et se déclara « veuve de feu Martin Haryett, propriétaire ». Mais, comme elle payait comptant, personne ne lui demanda l'acte de décès de ce mari imaginaire. Comme assurance contre les ennuis possibles, elle épousa un jeune Anglais : Sir Trelawny, gentilhomme d'une excellente famille de Cornouailles, qui accepta un mariage blanc contre une substantielle dotation.

Pendant ce temps, Napoléon III faisait enrager l'impératrice Eugénie par ses incessantes escapades de perpétuel insatisfait. Il eut même quelques retours vers Miss Howard, dite comtesse de Beauregard. Lorsque l'Empereur allait passer une revue militaire à Satory, une voiture discrète venait le prendre et l'emmenait à Beauregard où les deux amants d'autrefois ranimaient un passé qu'ils regrettaient sans doute tous deux. La chronique scandaleuse

rapporte même que, dans la voiture de la « comtesse », l'Empereur, pour ne pas être reconnu, troquait son képi et sa veste contre un chapeau haut de forme et une redingote, gardant sa culotte rouge et ses bottes...

Miss Howard finit ses jours dans la dignité d'une retraite honorable à Beauregard; les deux bâtards de l'Empereur s'éloignèrent d'elle; son fils même, que Napoléon III fit cependant comte pour de bon, l'abandonna à peu près. Un cancer la minait dans sa triste solitude. Elle mourut en 1865, assez à temps pour ne connaître ni les atteintes de l'âge, ni la chute de l'Empire, ni la vente de Beauregard par son fils. Je vous laisse le soin d'aller chercher dans la vivante biographie de Mme Simone André-Maurois l'histoire des complications successorales qui survinrent après sa mort, par le fait des faux qu'elle avait accumulés dans sa vie. C'est du pur Balzac.

Telle fut la destinée de Miss Howard, « vouée au souvenir de son amour perdu »; elle aima sincèrement son prince et se dévoua pour lui; mais tous les détails connus de sa vie la classent parmi les grandes aventurières : elle est la première en date des lionnes du Second Empire.

Georges Mongrédien.

Les plus beaux textes sur les Croisades, présentés par *Jean Savant*, 1 vol. in-8°, 137 p., 495 fr. (La Colombe). — Bien présentés et intelligemment reliés entre eux par de brefs raccords, ces textes de Guillaume de Tyr, de Villehardouin, de Joinville, et de quelques auteurs moins célèbres, sont difficilement accessibles hors des éditions savantes. Ce petit florilège permettra aux amateurs et curieux d'en prendre une connaissance suffisante. Souhaitons que quelques-uns d'entre eux y puisent la curiosité d'aller aux textes intégraux. — G. M.

Saladin, par *Albert Champdor*, 1 vol. in-8°, 368 p., 870 fr. (Albin Michel). — M. Albert Champdor est un bon connaisseur de l'histoire et de l'art du Proche-Orient. On lui doit un solide *Cyrus*, de belles restitutions de Babylone, de Palmyre et de Thèbes, bientôt aussi, annonce-t-il, de Ninive. Dans ce livre, aussi solide qu'évocateur, il nous présente en quelque sorte l'envers du décor des Croisades, vu du côté musulman. Autour de la figure centrale de Saladin, sultan du Caire et de Damas, vainqueur des Francs et conquérant de Jérusalem, c'est un demi-siècle de guerres et de relations franquo-musulmanes qu'il évoque, montrant bien les divisions internes de chaque camp, les ambitions rivales, les intrigues, les alliances passagères et les trahisons réciproques. Une excellente étude, attachante, claire, qui fait largement appel, pour sa documentation, aux historiens arabes, moins bien connus que les chroniqueurs français. — G. M.

Le Cardinal de Retz, par *Pierre-Georges Lorris*, 1 vol. in-8°, 416 p., 980 fr. (Albin Michel). — M. P.-G. Lorris annonce un ouvrage sur la Fronde, encore si mal connue dans ses détails. Il s'y est préparé par une copieuse et minutieuse biographie du cardinal de Retz, qui en fut l'âme et l'un des principaux acteurs. Il nous conte en détail cette extraordinaire vie d'aventures, citant largement les fameux *Mémoires*, mais les éclairant ou les corrigeant par d'autres témoignages contemporains. Il s'attache essentiellement à découvrir les ressorts cachés de cette action qui apparaît souvent incohérente, con-

tradictoire et qui mena son héros d'échec en échec jusqu'à la déchéance de l'exil. Jamais Louis XIV ne lui pardonna les humiliations qu'il avait subies dans son enfance, en grande partie par sa faute. Retz demeure un vaincu de l'histoire, l'exemple même de la stérilité de l'agitation politique pratiquée pour elle-même. Mais derrière son cynisme et son amoralité, que d'habileté, que de séduction aussi chez cet homme qui sut, à travers les vicissitudes d'une époque troublée, garder tant d'amis fidèles. Un livre solide et très attachant. — G. M.

La dernière étape, Sigmaringen, par *Louis Noguères*, 1 vol. in-8°, 251 p., 650 fr. (A. Fayard). — Ce livre fait suite au *Véritable procès du Maréchal Pétain*. Comme lui, il est exclusivement composé d'après les documents, pour la plupart inédits, extraits des archives de la Haute Cour de Justice. Œuvre strictement objective, qui retrace la triste fin de Vichy en terre allemande, les rivalités, les jalousies, les ambitions rivales. Lamentable et ridicule spectacle! M. Louis Noguères conte l'histoire du gouvernement fantôme de Brinon, que les Allemands, en attendant un ministère Doriot, toléraient sans le soutenir. Il montre comment de Brinon, pour pouvoir se réclamer du Maréchal prisonnier, se livra à une véritable escroquerie morale, en utilisant l'intérêt que Pétain continuait à porter aux travailleurs français déportés. De même que Hitler finit par dégrader Gœring, Pétain retira la francisque à de Brinon. L'ouvrage éclaire l'entourage ultime de Pétain, les influences diverses qui tentaient encore de s'exercer sur lui. — G. M.

Les fautes et les malchances de Marie-Antoinette, par *Henri Valentino*, 1 vol. in-16, 126 p. (Librairie académique Perrin). — Ce petit livre, écrit par un historien spécialisé dans les biographies féminines, s'efforce de faire clairement et objectivement le départ entre « les fautes et les malchances », qui menèrent la reine de Trianon à l'échafaud. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle fut complice de son destin tragique. — G. M.

Frédéric II, par *Ludwig Reiners*, 1 vol. in-8°, 313 p. (Amiot-Dumont). — L'intérêt de ce livre, simple ouvrage de vulgarisation, qui n'apporte rien de nouveau sur le correspondant royal de Voltaire, est d'être écrit par un Allemand et de nous montrer que, pas plus que tout autre, Frédéric II ne passe pour prophète en son pays. En effet, la lumière et les ombres s'équilibrent dans cette biographie. — G. M.

Le cœur secret de Talleyrand, par *Michel Misoffe*, 1 vol. in-8°, 278 p., 780 fr. (Librairie académique Perrin). — Un livre solidement documenté, enrichi de documents inédits, extraits d'archives publiques et privées, qui apportent notamment d'utiles précisions sur la fortune de Talleyrand, son origine et son montant. On y voit le prince de Bénévent évoluer au milieu de ses amis et amies. L'ouvrage, agréable à lire, fourmille de précisions nouvelles et apporte de nombreux compléments et retouches au livre classique de Lacour-Gayet. — G. M.

Sur les traces de Napoléon, par *Madeleine Tartary*, 1 vol. in-8°, 411 p., 1.200 fr. (J. Peyronnet). — Ce livre, présenté par M. Marcel Dunan, est l'œuvre posthume d'une bibliothécaire à la Nationale, qui avait déjà publié plusieurs bonnes études sur Napoléon. Il constitue un guide utile, pays par pays, province par province et ville par ville, des vestiges laissés par l'Empereur au cours de sa vie aventureuse ou des lieux où il passa. Cette étude consciencieuse, à rapprocher de l'itinéraire de Louis Garros, rendra les plus grands services aux voyageurs et promeneurs, curieux des souvenirs napoléoniens. — G. M.

Balzac historien, par *Georges Pradalié*, 1 vol. in-8°, 308 p., 900 fr. (Presses universitaires de France). — Déjà, dans le domaine des idées politiques et sociales de Balzac, Bernard Guyon nous avait montré combien l'œuvre du romancier était imprégnée d'histoire contemporaine, sociale et économique. M. Georges Pradalié a élargi le problème et s'est, en somme, posé la question suivante : dans quelle mesure les romans de Balzac peuvent-ils être considérés comme des documents historiques? Déjà les historiens comme Labrousse, Moranzé ou Duveau avaient confronté les textes de Balzac et les véritables documents, imprimés ou archives. M. Georges Pradalié étudie successivement Balzac historien de la vie économique, des classes sociales, de la vie à Paris et en province, des idées, littéraires, religieuses, politiques et sociales. Sans doute l'artiste a-t-il recréé ses personnages, mais il les a peints dans leur vrai milieu social, exactement restitué grâce à une observation minutieuse et

aiguë; Balzac, visionnaire, fut un visionnaire de la réalité. Réalistes et naturalistes le savaient bien, qui se réclamaient de lui. L'étude excellente de M. G. Pradalié ne concerne que la Restauration; mais on apprend avec plaisir qu'il prépare un livre semblable pour la Monarchie de Juillet. — G. M.

Défricheurs du ciel, par *E. Taillefer* (A. Martel, 1955, 237 p., avec 9 photogr.). — Il n'était malheureusement pas inutile de réveiller le souvenir de cette belle figure de l'aviation française, le créateur de la ligne d'Extrême-Orient, Maurice Noguès, celui de ses compagnons, celui de ses exploits. L'émotion et l'admiration que l'auteur a éprouvés en écrivant cette biographie se communiqueront à tous ses lecteurs. Mais peut-être regrettera-t-on que, par un scrupule honorable, il se soit refusé à dévoiler et à stigmatiser les misérables manœuvres qui gênèrent et parfois paralysèrent ce « défricheur » au cours de son éblouissante carrière. — G. L.

Lyautey l'Africain. Textes et lettres présentés par *P. Lyautey*, Tome III, 1915-1918 (Plon, 1956, v-355 p., 990 fr.). — Chaque nouveau volume de ces textes apporte de nouvelles raisons d'admirer Lyautey, son intelligence lumineuse et son caractère, la netteté de ses décisions, la hauteur et la hardiesse de ses vues. Moins chargé que les précédents en détails d'ordre purement militaires (quoique la situation au cours de cette période ait imposé sur le front marocain d'incessantes opérations), celui-ci est, en revanche, riche en indications d'ordre politique, tant sur les relations franco-espagnoles que sur le régime du protectorat. On y lira notamment certains rapports adressés à Delcassé et à Clemenceau qui, s'ils avaient continué à inspirer notre politique africaine, eussent pu nous épargner les crises marocaines et algériennes d'hier et d'aujourd'hui. — G. L.

Histoire de la Yougoslavie, par *M. de Vos* (P. U. F., coll. « Que sais-je? », 136 p., 156 fr.). — Cette histoire est, depuis dix siècles, celle de luttes incessantes entre des frères de race sud-slave qui « ne peuvent oublier leurs divergences politiques, spirituelles et idéologiques ». Loin de s'atténuer sous la pression des dominations étrangères qui se sont succédé dans les Balkans, ces divergences en ont été accrues et exaspérées. De là, dans cette histoire, une complexité où l'auteur s'est efforcé d'apporter un peu d'ordre et de clarté. Une telle histoire, qu'il est indispensable de connaître pour comprendre les événements récents, n'inspire-t-elle pas malheureusement quelque scepticisme quant à la durée du régime actuel, quelle qu'en soit la valeur?... — G. L.

Winston Churchill et l'Angleterre du XXe siècle, par *J. Chastenet* (Fayard, Les Grandes Etudes historiques, 1956, 583 p., 1.000 fr.). — Un exposé remarquable de l'évolution récente de l'Angleterre et des événements qui furent la cause de cette évolution, — un portrait brillant de « l'indomptable animal de combat » qui est « la figure axiale » de cette histoire. Relevés parfois de la pointe d'humour qui s'impose à qui parle de ce pays, l'un et l'autre témoignent d'une vive sympathie admirative, mais qui ne va pas sans réserves. L'auteur ne dissimule ni le déclin de la puissance anglaise ni les faiblesses de Churchill et les contradictions de ses attitudes politiques. Tout en critiquant l'égocentrisme de celui-ci et sa « quasi-indifférence » aux réalités quand elles lui sont cachées par le « bouillonnement de son imagination », il exalte, comme il convient, l'énergie de cet « humain hors série », et, tout en nous mettant en garde contre notre tendance à suivre trop facilement les impulsions venues de Londres, il nous invite à prendre exemple sur le comportement moral, politique et civique des Anglais. — G. L.

Gœbbels, par *Curt Riess*, trad. par Hélène Kern (Fayard, 1956, 669 p., 1.350 fr.). — L'imagination la plus audacieuse eût-elle osé concevoir l'extraordinaire ascension d'un pauvre infirme, à demi neurasthénique, doutant de tout et de soi, devenu en moins de quinze ans le véritable dirigeant de l'Allemagne, puis le drame horrible de son suicide et de celui de sa famille dans un décor apocalyptique?... C'est cette histoire que nous conte un excellent journaliste américain avec une grande abondance de détails précis recueillis auprès d'innombrables témoins. Mais, en outre, sans jamais perdre de vue l'homme, sa psychologie, son genre de vie, ses amours, les péripéties de sa vie conjugale, il expose, avec le même luxe de documentation, le mécanisme et le développement prodigieux de la propagande nazie, qui fut l'œuvre personnelle de Gœbbels, avant et pendant toute la guerre, et cet exposé dépasse encore en intérêt pour les historiens,

la vie dramatique de l'individu. — G. L.

Histoire d'Israël. Vie sociale et religieuse. Tome I : Des origines au début de l'ère chrétienne, par *S. W. Baron*, professeur à la Columbia University. Edition française par V. Nikiprowetzky. 1 vol. in-16 jésus de 590 p., 1.600 fr. (Coll. « Sinaï », Presses universitaires de France). — Deuxième volume de la nouvelle collection « Sources d'Israël » et volume de grande importance. Il n'existait pas, en français, d'histoire générale du peuple juif depuis l'histoire de Dubnov qui date de 1901, et n'a pas été traduite intégralement. L'*Histoire d'Israël* de S. W. Baron a eu deux éditions : l'une en 1936, l'autre en 1951; c'est cette dernière que l'on nous présente traduite, très développée par rapport à la précédente, car le champ des études sémitiques s'est beaucoup élargi dans l'intervalle (découvertes de Ras Shamra). Chaque chapitre renvoie à une documentation bibliographique considérable, où maints problèmes passionnants se trouvent discutés. Rien que ces notes représentent 200 pages en petits caractères!

Le double parti qui anime cette histoire sociologique est de montrer à la fois la connexion du destin d'Israël avec celui des empires voisins, et le caractère foncièrement original de ce destin : en dehors de toute base territoriale, Israël a eu conscience de son unité, unité fondée sur la religion, et sa religion est la seule à avoir répudié toute influence naturiste dans sa conception de la Divinité.

La superstructure des faits est supposée connue, et l'accent est mis sur les aspects économiques, sociaux et religieux de l'histoire d'Israël. — M. MAHN-LOT.

Les Psaumes, traduits et présentés par *André Chouraqui*. 1 vol. in-16 jésus de 351 p., 900 fr. (« Sinaï », collection des Sources d'Israël, Presses universitaires de France). — Historien du Judaïsme, M. Chouraqui s'était signalé dernièrement par une traduction du *Cantique des Cantiques*. Dans la collection des « Sources d'Israël » qu'il dirige, il nous présente maintenant les cent cinquante psaumes, ces « hymnes des pâtres d'Israël » que les liturgies de l'Eglise et de la Synagogue n'ont pas cessé de redire depuis bientôt deux millénaires. « Nous sommes livrés ici à l'impératif de la pensée sémitique, elle nous assaille par les faits, provoque dans notre conscience l'incendie du verbe. » Depuis le XIe siècle, les psaumes ont été traduits d'innombrables fois en français; cette traduction-ci est à la fois littérale et chargée de valeur lyrique. Chose précieuse, M. Chouraqui l'a accompagnée d'une « Esquisse de glose » empruntée à l'exégèse hébraïque : Talmud et Rabbis du Moyen Age. — M. MAHN-LOT.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

UNE AMITIE AMOUREUSE : Mme DE STAEL et Mme RECAMIER. — Dans l'avant-propos de ce beau livre (1) consacré à une amitié célèbre et mal connue, mais aussi à tous les hôtes de qualité de la châtelaine de Coppet, M. Maurice Levaillant nous confie qu'au moment d'utiliser les documents inédits et rares découverts par lui, il a d'abord songé à donner une sorte de pendant au *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Car, dit-il : « Coppet sous l'Empire, à l'ouverture d'un grand siècle, tint sur le plan d'une sorte de libéralisme mystique un rôle analogue à celui de l'illustre abbaye en plein règne de Louis XIV. » Il faut toujours en rabattre sur ses rêves, constatait Barrès avec mélancolie :

(1) Paru aux éditions Hachette.

à son instar, M. Levaillant a renoncé à un projet trop vaste pour ses années de retraite, et il s'est borné à en donner mieux qu'une esquisse dans un livre sans prétentions didactiques qui se présente avec l'allure d'un simple récit historique, confinant au roman. Mais quelles recherches, quelles longues et pénétrantes réflexions, quelle indulgente sympathie pour les personnages — et quel art — a réclamé un tel travail dont on dirait d'une thèse de doctorat écrite par un poète romantique!

Le « sur-titre » de l'ouvrage : *Une amitié amoureuse* rappelle celui de ce roman de Mme Lecomte du Nouy paru sous l'anonymat et objet d'une certaine vogue dans les toutes dernières années du précédent siècle. Cependant s'il y a dans ce « sur-titre » une allusion elle ne concerne que l'appréciation portée par Chateaubriand sur les lettres de Mme de Staël lues chez Mme Récamier : « Elles ont, a-t-il écrit, un charme qui tient presque de l'amour. » On en jugera par ces extraits : « Adieu, ma jeune sœur, ma belle Juliette, je vous serre contre mon cœur comme je vous aime, plus que l'amitié ne peut aimer... Je me mets à genoux pour vous embrasser de toute mon âme. » Ou ceci, écrit en 1809 après douze ans d'amitié : « Vous m'avez fait connaître un sentiment tout nouveau pour moi, une amitié qui remplissait mon imagination et répandait sur ma vie un intérêt qu'un autre sentiment m'avait seul inspiré. Vous avez quelque chose d'angélique. » Ou encore : « Vous m'avez fait connaître ce qu'il y a de vraiment doux dans la tendresse d'une femme; c'est l'alliance de deux êtres faibles qui regardent ensemble leur oppresseur... Mon ange, dites-moi à la fin de votre lettre : *Je t'aime.* L'émotion que j'éprouverai par ce mot me fera croire que je vous presse sur mon cœur... »

Ce ton passionné donnerait à croire que Mme de Staël fut dès l'abord subjuguée, étonnée au sens étymologique du mot. Or c'est au contraire Mme Récamier qui, intimidée et attirée à la fois, reçut le coup de foudre de celle en qui elle sentit immédiatement une personne « parfaitement naturelle dans une nature supérieure ». Les compliments qui eussent paru exagérés ou trop directs semblaient, dit-elle, lui échapper, ce qui donnait aux louanges une séduction irrésistible.

Les deux femmes se révélaient parfaitement complémentaires : l'une ardente, impétueuse, énergique, virile souvent de caractère et d'allure; l'autre pleine de grâce coquette, de timidité et aussi de bonté. Benjamin Constant, amant tourmenté de l'une et amoureux transi de l'autre, a noté avec sa souple lucidité le plaisir qu'il goûtait à les voir et à les entendre : la rapidité de

l'une à exprimer mille pensées neuves, la facilité de l'autre à les saisir et à les juger; d'un côté un esprit mâle et fort qui dévoilait tout, de l'autre un esprit délicat et fin qui comprenait tout; ce qui allait, on le voit, bien au delà d'une simple entente entre l'esprit et la beauté.

Cependant, si Mme Récamier se sentit, au début, dominée, elle sut vite se reprendre, toujours attentive à préserver, en asservissant celle des autres, cette indépendance à laquelle elle tenait par-dessus tout, ce qui, pense M. Levaillant, explique peut-être le fond de sa coquetterie, le secret de ses stratagèmes : « Pourquoi, lui écrivait Mme de Staël, troublée par sa nonchalante indolence, pourquoi êtes-vous tout à la fois une si séduisante et si légère personne, une personne si généreuse et qui se passe si bien de ceux qu'elle sauve? Enfin, pourquoi dans l'amour comme dans l'amitié ne vous est-on jamais nécessaire? »

Il est cependant, avant sa liaison avec Chateaubriand, une circonstance où Mme Récamier envisagea d'aliéner son indépendance ombrageuse pour épouser le prince Auguste de Prusse, projet qui ne tenait qu'à son propre divorce avec un mari demeuré pour elle un grand frère, et à l'agrément de la cour de Berlin rétive à cette mésalliance avec une reine de beauté. Mais là encore, après des engagements d'une surprenante solennité, elle se délia en désespérant un adorateur de plus, qui cria au parjure et à la trahison. Le pardon et l'apaisement devaient terminer cette féerique idylle, qui fait dans le volume l'objet de deux chapitres d'une émouvante mélancolie.

Des deux femmes, s'est demandé M. Maurice Levaillant, laquelle aima davantage? (l'autre, cela s'entend.) Pour lui, ce fut Mme Récamier qui, sous l'Empire, subordonna son destin à celui de son amie, répondant à ses appels au dommage de sa tranquillité et même au péril de sa liberté, se sacrifiant en somme à sa tumultueuse amie. Le point de vue est juste, si l'on met la vertu du sacrifice au-dessus de la chaleur des sentiments.

Cette amitié ne fut toutefois pas sans connaître des nuages, du fait de la jalousie de Mme de Staël devant la séduction plus ou moins involontaire de son « ange » sur son jeune amant Prosper de Barante qu'elle rêvait avec opiniâtreté de décider au mariage en dépit de leur différence d'âge; sur son propre fils, Auguste de Staël, complètement ensorcelé; sur Benjamin Constant, enfin, amant longtemps enchaîné, qui s'était libéré... en se mariant clandestinement.

Redisons, en terminant, que l'amitié de ces deux femmes célèbres, si attachante et même édifiante qu'elle soit par son

indéfectible fidélité, ne constitue qu'une part de l'intérêt d'un livre aux personnages multiples, dont Mme de Staël est de très loin le plus rayonnant, non seulement comme amie et comme amoureuse, mais en tant que femme auteur profondément novatrice, exerçant sa puissante influence sur la vie littéraire de son temps. Sous ce rapport, le chapitre majeur de l'ouvrage est sans doute : « La suppression du livre *De l'Allemagne* », dont M. Maurice Levaillant avait donné la primeur dans une lecture faite à l'Académie des Sciences morales et politiques, ce dont nous nous prévalons aujourd'hui pour parler de l'ensemble du volume déposé en juin sur le bureau de cette compagnie.

Robert Laulan.

PHILOSOPHIE

NAISSANCE DE LA PSYCHANALYSE. — A la fin du printemps dernier, pour commémorer le centenaire de la naissance de Sigmund Freud, les Presses Universitaires ont publié deux volumes (1). L'un d'eux contient les textes de 1895, *Etudes sur l'Hystérie,* par Freud et J. Breuer. L'autre est constitué, en majeure partie, par des lettres de Freud à Wilhelm Fliess, médecin et biologiste berlinois. Ces lettres ont une histoire : Freud aurait désiré les récupérer pour les détruire, tout comme il avait détruit celles de Fliess. Aussi, lorsque la veuve de ce dernier vendit les autographes à un marchand de Berlin, mit-elle pour condition expresse à cette vente que les lettres ne parviendraient jamais entre les mains de Freud... Marie Bonaparte, princesse de Grèce et de Danemark, en fit l'acquisition, et fut assez heureuse pour obtenir de Freud l'autorisation de ne les point brûler. Durant la dernière guerre, le précieux paquet fut caché à la Légation du Danemark, à Paris...

En voici, maintenant, la publication. Marie Bonaparte, Anna Freud, Ernst Kris, ont apporté à l'édition un soin minutieux, et se sont assuré le concours d'une excellente traductrice, Anne Ber-

(1) *Etudes sur l'Hystérie,* par Sigmund Freud et J. Breuer. Un vol. de x-255 pp. in-8° carré, de la Biblioth. de Psychanalyse et de Psychologie clinique, dirigée par Daniel Lagache, profess. à la Sorbonne. Presses Universit. de France, Paris 1956. Prix : 900 fr.

La Naissance de la Psychanalyse. Lettres de Sigmund Freud à Wilhelm Fliess. Notes et Plans (1887-1902). Publiés par Marie Bonaparte, Anna Freud, Ernst Kris. Traduction Anne Berman. Un vol. de VIII-426 pp. in-8° carré. Même collection. Mêmes éditeurs. Paris 1956. Prix : 1.200 fr.

man. Bibliographie des œuvres de Freud citées dans l'ouvrage, Index Bibliographique des auteurs, Index général... rien ne manque. Au surplus, Ernst Kris a fourni une Introduction (pp. 1 à 43), des notes et des commentaires...

Bref, avec les *Etudes sur l'Hystérie*, et les Lettres à Fliess, suivies (pp. 309 à 396) de l' « Esquisse d'une Psychologie scientifique », nous avons vraiment toute facilité pour reconstituer les *débuts de la psychanalyse.*

Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur le freudisme — et, pour mon humble part, je ne lui ai jamais reproché que d'être l'exagération démesurée d'une vérité de base — il y a, dans ces écrits de la première heure (avant la période triomphante) une documentation fort utile pour l'histoire des idées.

Deux éléments à noter comme point de départ. D'abord, l'exemple de Breuer. Ce psychiatre, modeste et sage, suppose que certaines névroses pourraient bien avoir pour « cause » un incident, un *trauma* d'ordre affectif, oublié par le sujet, et qui provoque cependant les troubles nerveux dont souffre celui-ci. Alors, si nous réussissons à faire réapparaître dans la conscience claire cet incident jusque-là enfoui dans le subconscient, il n'est pas impossible que survienne la guérison. C'est la méthode de la « Katharsis », d'un mot emprunté à Aristote, et qui signifie « purgation », ou, en un sens plus large, « délivrance »)...

Admettons ce que la thèse a de vraisemblable. Breuer lui-même (cf. *Etudes sur l'Hystérie)* n'a pas enflé le ton, ni considéré la *Katharsis* comme une panacée, en matière de névroses. Il n'en est pas moins vrai que le *trauma* affectif demeure chose non-négligeable.

Et c'est ici que surgit le deuxième élément, la deuxième influence qui orienta l'esprit de Freud : Rudolf Chroback (1843-1910), professeur de gynécologie à Vienne, lui fit découvrir, Freud en convint plus tard (cf. note de Kris, p. 50), l'importance de la sexualité dans la genèse des névroses. J'ajouterai que les *traumas* de cet ordre sont plus fréquents chez la femme que chez l'homme. Et cela pour des raisons que les psychanalystes-femmes (Marie Bonaparte, Maryse Choisy, etc.) ont, semble-t-il, bien plus finement compris que le fondateur de la psychanalyse (2)...

L'égoïsme, l'inintelligence du mâle, satisfait de son propre orgasme, trop souvent insouciant de l'état d' « attente » où il laisse sa compagne, voilà, certes, l'une des causes des troubles nerveux de celle-ci. Sans compter la brutalité bestiale qui heurte et

(2) Cf. notamment Maryse Choisy. *Le scandale de l'amour.* Aubier, Editions Montaigne. Paris 1954.

dégoûte une jeune épouse, lors des premières effusions. Une sorte de *viol*, autorisé par la Loi, et qu'elle subit avec résignation, ou horreur, à défaut de plaisir...

Dans sa correspondance avec Fliess, Freud montre une insuffisante compréhension, à cet égard. Son « idée fixe » est celle du « *Coïtus interruptus* ». Il y revient sans cesse, à partir, surtout, d'octobre 1893, — n'établissant pas, à mon gré, une suffisante différence entre ce que cette « interruption » représente pour l'un ou pour l'autre des deux sexes, — l'un assouvi quand même, ...et l'autre non, très probablement...

Il n'est pas, je l'espère, défendu de sourire — oh! sans grande méchanceté — quand on suit, page par page, le texte. Les propos de Freud nous suffisent, et nous devinons, très facilement, le contenu des lettres de son correspondant. Entre eux, c'est parfois un « dialogue de sourds ». L'un et l'autre sont non point des douteurs, mais des systématiques. Chacun suit ses propres idées. Chacun sollicite l'approbation de l'autre. Freud, plus timidement, Fliess plus impérieusement. Fliess enfourche deux « dadas » : d'abord, l'importance des voies *nasales* (Dame! Il est rhinologiste) dans certaines névroses (cf. p. 3 de l'excellente Introduction d'Ernst Kris) ; en second lieu, des conceptions furieusement dogmatiques, dans leur minutie, sur la « périodicité » de la vie humaine...

Quant à Freud, il est déjà Freud. Et c'est tout dire. « Je soutiens, écrit-il (p. 61), que la neurasthénie est sexuelle »... Et, de temps à autre, il flatte la manie de Fliess. « Imagine ce qui pourrait arriver si l'on était un médecin dans ton genre, capable d'étudier à la fois les organes génitaux et les voies nasales : le problème serait bien vite résolu »!... (p. 72).

Celui qui devait conquérir, plus tard, une si vaste audience, — c'est de Freud, naturellement, que je parle — se désespère (mai 1894, p. 76) d'être considéré comme un « monomane », alors qu'il a « l'impression d'avoir abordé l'un des plus grands secrets de la nature »... Il a demandé instamment à Fliess (p. 68) de mettre l'accent sur l'étiologie sexuelle des névroses. Et, pour se le concilier, il fait grand éloge (p. 11) du « rapport entre le nez et les organes sexuels féminins ».. A peu de temps de là, se place (p. 119) ce qui m'apparaît, chez Breuer, comme un trait de bonté : à une réunion de la Société médicale, il défend longuement la conception de Freud, « mais il a gâché mon plaisir en déclarant : *et malgré tout, je n'y crois pas* »... Ce n'en était que plus généreux, au moment où chacun l'abandonne, où il confesse à Fliess : « Tu ne saurais te figurer à quel point je suis isolé... Le

vide se fait autour de moi... Ma consultation est désertée »... Krafft-Ebing, pourtant bienveillant, ne le prend pas au sérieux. Et, de fait, quand nous lisons (p. 242) le propos sur les migraines hystériques, il faut convenir que les confrères de Freud avaient de quoi s'ébahir... Bref, même en 1900, Freud continue, non point à douter de soi, mais du destin : « Je n'ai pas eu le dessus... Voici que j'ai déjà quarante-quatre ans, et je ne suis qu'un vieux juif plutôt miséreux »... Avec Fliess, les relations se sont refroidies. « Nous avons évidemment », lui écrit-il « beaucoup de peine à nous comprendre »...

De nos jours, Fliess est oublié. Freud vécut assez pour connaître une éclatante revanche. Son mérite est d'avoir attiré l'attention sur des réalités qu'une pudeur maladroite voulait dissimuler. L'avenir décidera si, oui ou non, certaines de ses conceptions doivent être révisées. Mon bon maître Georges Dumas aimait à citer cette formule de Brunetière, à savoir que ce qui survit d'un système, c'est toujours ce qui n'était pas systématique...

Achille Ouy.

Culture humaine (Revue mensuelle. Editions J. Oliven, Paris). — N° juin-juillet 1956. Comme dans chaque numéro, d'assez nombreux articles concernant la psychologie appliquée. A signaler particulièrement : le Cours de psychanalyse de Jean des Vignes Rouges; Action et pensée (Dominique Jordan); la psychosomatique (Dr H. Lambert), etc...

Revue de Psychologie des Peuples. 11e année. N° 2. 2e trimestre 1956 (Revue trimestrielle). Directeur : Abel Miroglio. (Boîte postale 258, Le Havre). — Noté au sommaire : La philosophie des Indiens Zunis (Ethel Albert et Jean Cazeneuve); l'esprit de la sociologie allemande (Françoise Fabre-Luce de Gruson); données électorales et consistance des Cités (Daniel Housset); la sous-évolution des Noirs d'Afrique (Robert Maistriaux); Métaphysique noire et psychologie (Montserrat Palau-Marti), etc. Nouvelles de l'Institut havrais : notamment, on peut espérer que dans un avenir pas trop éloigné, un « arrangement organique » sera conclu entre l'Université de Caen et l'Institut havrais, assurant à ce dernier un statut officiel...

Manuel de Bibliographie philosophique, par *Gilbert Varet*, agrégé de philos., assistant à la Fac. des lettres de Besançon. T. I. *Les philosophies classiques*. Un vol. de xx-500 p. in-8° carré. Collection « Logos » (Introd. aux études philosophiques) dirigée par Gaston Berger. Presses universit. de France, Paris, 1956. Prix : 1.800 fr. — En 1945, Louis Lavelle et René Le Senne envisagèrent d'adjoindre au programme de la collection « Logos » des ouvrages de documentation bibliographique. C'est à ce vœu que répond le travail très consciencieux et très méthodique de Gilbert Varet. Un index général des *noms*, qui figurera à la fin du tome II, ainsi que des *tables*, faciliteront la consultation de ce précieux instrument de travail.

Le tome premier comporte tout d'abord : ouvrages de références encyclopédiques; histoires et bibliographies régionales (antiquité classique; littératures chrétiennes; Renaissance; littératures modernes). Ensuite, Livre premier : *Les inspirations antiques* (Philosophies classiques de l'Orient; philosophies perdues de l'Antiquité classique; Platon et le platonisme; Aristote et l'aristotélisme; la philosophie arabe; les philosophies juives). Deuxième partie : La philosophie chrétienne (philos. biblique; philos. patristique; philos. mystique; philos. scolastique; philos. réformée et post-réformée). Troisième partie : les inspirations modernes

(Descartes et la philos. cartésienne : chrono-bibliographie du cartésianisme européen; le cartésianisme comme philosophie; compléments : la philos. anglaise classique; autour de J.-J. Rousseau); Kant et la philos. kantienne (chronologie du kantisme européen; les interprétations du kantisme; les philosophies françaises à l'époque kantienne)...

La somme de travail que représente ce Manuel est considérable. Les services qu'il rendra ne le sont pas moins.

Saisissons l'occasion pour rappeler (aux mêmes éditions) le *Guide de l'Etudiant en Philosophie*, par Denis Huisman, en précisant bien qu'il s'étend jusqu'à l'« étage » de l'Agrégation et du Doctorat.

Initiation à la philosophie d'Aristote, par *M. D. Philippe*, O. P. (Un vol. de 250 p. gr. in-8°. Editions de la Colombe, Paris, 1956. Prix : 980 fr.). — Afin de *situer* Aristote dans son temps, et en relation avec les courants d'idées qui le précèdent, l'auteur donne, en premier lieu, un tableau de la philosophie hellénique depuis l'Ecole de Milet et l'Ecole pythagoricienne jusqu'à Socrate et Platon, en passant par Héraclite, Parménide, Empédocle, Anaxagore et les Sophistes. Puis, il reconstitue de son mieux, à l'aide des sources, une biographie du Stagirite. Enfin, il présente une vue d'ensemble sur la philosophie d'Aristote.

Les développements qui suivent, au cours de quatre chapitres soigneusement établis, commencent par la *philosophie humaine* (philosophie de l'Agir et philosophie du Faire), pour se continuer par la *philosophie de la nature* (philosophie de l'être mobile; philosophie du vivant et de l'âme); la *philosophie première*, et, enfin, *la Logique*.

De judicieuses analyses font comprendre, en cours de route, combien la synthèse aristotélicienne demeure originale et personnelle, tout en s'enracinant profondément dans la pure tradition grecque. En sa conclusion, M. D. Philippe y insiste, confrontant les thèses d'Aristote avec celles de ses devanciers ou contemporains, en un résumé saisissant. Il nous dit comment ce grand génie s'empare de toutes les tendances philosophiques antérieures, mais sans les copier : il les transpose et leur donne une signification nouvelle. Enfin, l'historien défend Aristote contre ceux qui voient dans son œuvre quelque chose de disparate. Il s'attache à en dégager l'unité profonde.

En Appendice, nous trouvons une analyse organique des traités philosophiques d'Aristote. A côté des Cours systématiques, figurent les « recueils de faits ». « Rien n'échappe à une telle philosophie; mais les réalités diverses sont étudiées de façon diverse, selon leur intelligibilité propre... »

Au total, une excellente étude d'ensemble. Précieuse pour ceux qui se veulent initier à la pensée du Stagirite, elle permet aux « gens du métier » de regrouper et d'ordonner leurs connaissances.

Darwin. Sa vie. Son œuvre. Sa philosophie, par *André Cresson* (Un vol. de 102 p. petit in-8°. Collection « Philosophes », fondée par Emile Bréhier. Presses universit. de France, Paris, 1956. Prix : 200 fr.). — André Cresson, qui voulut bien m'honorer de son amitié, et à qui je garde un fidèle souvenir, avait laissé maintes études inédites. C'est ce qui permet, plusieurs années après sa mort, de voir paraître, sous son nom, et spécialement dans la collection « Philosophes », d'utiles opuscules. On y retrouve avec plaisir son habituel souci de clarté, ainsi que la rigueur de son « information ». C'est le cas, une fois de plus, pour son travail sur Darwin. Soixante-quatre pages sont consacrées par lui à la vie, à l'œuvre, à la philosophie du savant anglais. Inutile de souligner que les *extraits* qui suivent sont judicieusement choisis. D'ailleurs — et j'ai de bonnes raisons de le savoir — André Cresson a toujours beaucoup admiré Darwin (sans aveuglement, bien sûr). C'est ce qui explique le soin particulier qu'il a mis à nous donner de lui, malgré de légères réserves, un exposé très attachant à tous égards...

Traité de Criminologie, par *Ernst Seelig*, trad. de l'allemand par L. Petit et M. Pariser. Un vol. de XII-410 p. gr. in-8°, Biblioth. de psychanalyse et de psychologie clinique, dirigée par Daniel Lagache, professeur à la Sorbonne (Presses universit. de France, Paris, 1956. Prix : 1.800 fr.). — C'est un traité extrêmement complet, un exposé général et méthodique de la Criminologie. Il est conçu comme un ouvrage *d'enseignement*, et il répond bien à ce dessein. Nul n'ignore combien cette science recouvre un vaste domaine. Nous en avons parlé ici-même (Chronique d'août 1949) à propos d'un ouvrage du Dr Guillaume de Greeff, ou, plus exactement, du tome I d'une *Introduction à la Criminologie*, dont nous ignorons si le tome II

fut publié aux P. U. F. (et ce serait dommage s'il ne l'était pas)...

Ce qui caractérise le Traité d'Ernst Seelig (illustré de planches photographiques hors texte) et ce qui a certainement motivé sa publication en traduction française, — sans quoi, cette initiative serait peu compréhensible — c'est que, dans un espace relativement restreint, il a su condenser tout l'essentiel, réaliser une mise au point quasi parfaite, une harmonieuse distribution de *toutes* les questions, depuis les généralités sur la Criminologie comme science (Introd., p. 3 à 50) jusqu'à la lutte contre le crime (répression et prophylaxie) en passant par l'étude même du crime (classification, causes, détection, études statistiques, etc.)... Si bien que, dans n'importe quel pays, son travail présente une valeur, un intérêt que personne ne pourrait songer sérieusement à discuter...

Etudes de sociologie religieuse, par *Gabriel Le Bras,* Professeur de sociologie relig. à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (Section des sciences humaines) et à l'Institut d'Etudes politiques de l'Université de Paris. Tome second : *De la morphologie à la Typologie.* Un vol. de 425 p., gr. in-8°, de la Biblioth. de Sociol. contempor. Collection dirigée par G. Gurvitch, Professeur à la Sorbonne. Presses universit. de France, Paris, 1956. Prix : 1.500 fr.). — Nous avons conté ici même (n° de février 1956, p. 410-11) comment les disciples et collègues du Professeur G. Le Bras ont — à son insu — entrepris de réunir en deux gros volumes les articles jusque-là dispersés en diverses revues, tout au long d'un quart de siècle. L'unité profonde de la pensée, des méthodes est telle, chez l'auteur de ces études, que, si nous n'étions point prévenus, nous aurions le sentiment de lire un ouvrage *composé,* d'un bout à l'autre, selon un plan très précis... Les six chapitres de ce tome second sont : 1) secteurs et aspects nouveaux de la Sociologie religieuse; 2) de la sociologie rurale à la sociologie urbaine (Esquisse d'une histoire des confréries; pratique religieuse dans les villes et les campagnes; nomenclature des enquêtes sur la pratique urbaine en France; 3) des enquêtes sur la pratique et une géographie religieuse de la France; 4) de la mesure de la pratique à la mesure de la vitalité; 5) du catholicisme français au catholicisme dans le monde (en annexe : développements récents de la sociologie du catholicisme); 6) de la sociologie du catholicisme à une sociologie de la religion...

La sociologie religieuse, dont Gabriel Le Bras est le plus éminent représentant, voire le fondateur, est une science « qui peut être cultivée par des athées aussi bien que par des croyants »... Ne nous étonnons pas si la plupart des évêques ont facilité les enquêtes, et si, d'autre part, des hommes tels que Marc Bloch, Célestin Bouglé, Lucien Febvre, André Siegfried, ont salué chaleureusement sa création. La principale nouveauté de la sociologie religieuse est l'attrait du spectacle offert par les grandes religions, sous nos yeux. Ainsi, l'impulsion donnée par Emile Durkheim (qui s'attacha trop exclusivement aux sociétés archaïques) est-elle largement dépassée. Faut-il se rebeller contre le caractère « profane » d'une sociologie religieuse? De bons esprits ne le pensent pas, parmi les religieux eux-mêmes. Si, personnellement, Gabriel Le Bras montre, de façon constante, avec quelle respectueuse sympathie s'exerce sa curiosité scientifique, touchant les religions, s'il fait preuve d'une pénétrante *psychologie* qui lui appartient en propre, l'essentiel de son effort est tendu vers le « travail d'équipe », vers les enquêtes... Il est moins soucieux d'être admiré que d'*animer*...

Concernant ses remarquables travaux, il n'existe, à ma connaissance, qu'un *seul* censeur, et très sévère : lui-même. Là encore, il donne une leçon, un exemple...

Les grands textes. *Kant. La raison pratique.* Textes choisis par Claude Khodoss, Profess. de philos. au Lycée Buffon. Un vol. de 250 p., in-16. Presses universit. de France, Paris, 1956. Prix : 340 fr. — Comme nos lecteurs le savent sans doute déjà, dans cette collection (Bibl. classique de philos.), le « présentateur » s'efface derrière l'auteur présenté... Les notes, elles-mêmes, ne sont, presque toujours, que des citations complémentaires de Kant, ou des renvois à d'autres textes du recueil. Certaines remarques visent simplement à écarter les contre-sens possibles. Quatre parties composent ce volume : 1) les tâches d'une philosophie pratique; 2) la raison pratique; 3) la foi et la religion; 4) la conduite... En appendice, nous trouvons : un plan de la *Critique de la raison pratique;* et des éclaircissements sur le *vocabulaire* kantien; enfin, un Index alphabétique des questions traitées...

Comme nous le disions naguère

(n° de février 1956, p. 412), à bien des détails, les « gens du métier » sauront reconnaître le labeur attentif de Claude Khodoss, et lui sauront gré du choix si judicieux des textes, de leur mise en ordre, de leur mise en valeur. Si l'étudiant est mis *directement* en présence de la pensée kantienne, du moins est-il bien « orienté »...

Note. Centre National de la Recherche scientifique. Le *Bulletin analytique* (revue trimestrielle) a changé de format. Il a changé aussi de titre. Il s'appelle, désormais, *Bulletin signalétique*. Cette double modification dépend de raisons qui nous échappent. L'ancien format était plus commode pour se classer dans les rayons d'une bibliothèque. Quant au mot « analytique », il correspondait mieux — selon, du moins, notre avis, — à l'effort réalisé par les chefs de rubriques pour nous informer du contenu des articles, précisément... *analysés*. Peu importe ! L'essentiel, c'est que les excellentes méthodes en usage continuent d'être appliquées. Le volume X (n° 11), relatif à « Philosophie et Sciences humaines », sous la haute direction de M. le Professeur R. Bayer, nous rassure à cet égard. Les chefs de rubriques sont : Mme Anzieu (Psychologie) ; MM. Auvade (Hist. de la philos., Métaph., Morale) ; Cazeneuve (Ethnologie) ; Gauthier (Hist. des sciences et des techniques, Sciences du langage) ; Martin (Logique et philos. de la connaissance) ; Mialaret (Pédagogie) ; Abbé Michaud-Quantin (Sciences relig., philos. médiévale) ; Paris (Esthétique et Arts) ; Victoroff (Sociologie)... Près de deux cents pages de format in-quarto, sur deux colonnes. Texte serré. Typographie impeccable. Chaque article signalé (et presque toujours *analysé*) porte un numéro de référence. Or, dans le Bulletin que j'ai sous les yeux, le premier chiffre est 3.949 et le dernier 7.601... Soit un total de 3.652 !... C'est assez dire quelle immense documentation est ici réunie.

Ouvrages reçus. — Les *Etudes bergsoniennes*. Volume IV. Un vol. de 256 p., in-16 grand-soleil. Editions Albin Michel, Paris, 1956. Prix : 690 fr. Ce volume, dont nous parlerons dans notre prochaine chronique, comprend plusieurs études : Y a-t-il chez Bergson une philosophie de l'Histoire? (Raymond Polin) ; Note sur Bergson et l'Histoire (Raymond Aron) ; les idées esthétiques de Bergson (S. Dresden), etc.

VARIÉTÉS

UN GRAND HUMANISTE : ALEXANDRE - MARIE DESROUSSEAUX (1861-1955). — Le 25 décembre 1955, à huit heures du matin, mourait à Paris, dans sa quatre-vingt-quinzième année, Alexandre-Marie Desrousseaux, patriarche vénéré de l'hellénisme français. On sait que le même homme, sous le nom de Bracke (le nom de sa mère), était depuis de longues années l'un des « vétérans » les plus écoutés et les plus aimés du parti socialiste S.F.I.O. : il était entré vivant dans une sorte de légende qui faisait de lui la figure la plus colorée, la plus populaire du socialisme international. Une longévité exceptionnelle, accompagnée jusque dans les derniers temps d'une surprenante jeunesse d'allure et d'esprit, avait permis à Bracke-Desrousseaux de « thésauriser », au soir de sa double vie si remplie, une incomparable expérience humaine. Ceux qui, comme nous, déplorent de l'avoir connu bien tard, peuvent du moins rendre témoignage, et dire quelle fascination le vieux maître exerçait sur tous, et quelles leçons d'une succulente sagesse sa parole infatigable

dispensait aux visiteurs — hellénistes ou militants — qui ne cessèrent de l'entourer, nombreux, jusqu'à la fin. S'il fallait, en une seule formule, définir la qualité profonde de ce grand vivant, et dégager l'unité d'une personnalité si riche (lui-même se répandait en imprécations mi-sérieuses, mi-amusées, contre les gens qui prétendaient séparer en lui la moitié Bracke de la moitié Desrousseaux, qu'il n'avait distinguées, en somme, que par commodité), on devrait dire qu'il fut un humaniste au sens le plus complet du mot : un homme qui se serait trouvé de plain-pied avec les pionniers de la Renaissance, car il se refusait comme eux à opposer la pensée à l'action, le livre à la vie, le culte du passé au souci du présent et de l'avenir.

Il est dans la nature des choses que la carrière politique de Bracke soit généralement mieux connue que l'activité de l'helléniste Desrousseaux; aussi bien, depuis plusieurs mois, a-t-on, de divers côtés, retracé surtout la courbe de la première : la lecture décisive de Marx, l'influence de Guesde, les positions tranchées de Bracke militant, et cependant l'importance de son rôle dans la réalisation de l'unité socialiste, enfin son travail parlementaire comme député de Paris, puis de Lille, et sa renonciation à son mandat en 1936, date à laquelle, âgé de soixante-quinze ans, il occupait les fonctions de vice-président de la Chambre. Cela étant, nous évoquerons de préférence l'autre face du diptyque, celle où s'inscrit la renommée mondiale du professeur de grec, du grand philosophe, du traducteur intrépide.

Né à Lille, le 29 septembre 1861, du chansonnier Alexandre-Joachim Desrousseaux (auteur déjà célèbre du fameux « P'tit Quinquin ») et de Marie Bracke, modiste, Desrousseaux devait garder toute la vie une profonde reconnaissance à sa ville natale qui avait facilité, par des bourses judicieusement accordées, ses premiers pas et ses premiers succès dans la voie des études où il s'illustra : homme de fidélité, c'est à la Ville de Lille qu'il a dédié, naguère, l'œuvre monumentale qui couronne sa carrière scientifique. Il vénérait aussi la mémoire de ses parents, qui semblent en effet avoir été dignes de la plus haute estime. Mme Desrousseaux, la vaillante compagne du maître disparu, raconte que la mère de celui-ci parvint à s'initier elle-même aux rudiments de la grammaire grecque pour aplanir à son fils l'entrée de cette nouvelle discipline. L'enfant n'allait pas tarder à y briller, et vers la fin des excellentes études secondaires qu'il accomplissait entièrement au Lycée de Lille, il remporta un Prix de Grec au concours général des Lycées et Collèges.

Autres concours, autres réussites, et l'orientation définitive de l'étudiant se précise rapidement. Quatre années à l'Ecole Normale Supérieure, l'Agrégation à vingt-trois ans, un séjour de deux ans à l'Ecole Française de Rome, qui lui permet d'étudier à loisir les manuscrits grecs dans les Bibliothèques italiennes, et c'est bientôt la nomination, en 1887, comme Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille.

L'influence majeure qu'il subit dans cette période décisive fut celle de l'helléniste Edouard Tournier, dont il fut le disciple et le continuateur : il a signé avec Tournier, dans les années suivantes, un bon nombre de rééditions des travaux de ce maître, notamment en ce qui concerne la grande édition de Sophocle, les éditions du même poète, et celles d'Hérodote et de Lucien, toutes parues dans la collection grecque de la librairie Hachette.

Le mémoire qu'il avait rédigé durant son séjour à Rome était une *Etude sur les manuscrits d'Hérodote*, où il se montrait d'emblée en possession d'une méthode philologique solide et personnelle : joignant, avec la circonspection de rigueur, le respect des données à une sorte d'intuition géniale, il prouvait par l'exemple que toute philologie sérieuse doit se fonder sur le recours direct aux sources, et qu'il s'agit en somme de savoir lire — et quelquefois entre les lignes.

Dès ses débuts, Desrousseaux s'était imposé comme un maître. Aussi ne resta-t-il que quatre ans à Lille; en 1891, il fut appelé à Paris, à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, où, pendant plus de cinquante ans, il devait continuer à fournir cet incomparable enseignement, cette féconde initiation à la philologie dont tant de savants ont été et sont encore marqués. Qu'il suffise de citer, pour nous en tenir aux morts qui furent ses disciples, les noms de Louis Bodin et de Paul Mazon. L'Ecole des Hautes Etudes, ensemble de laboratoires, pour ainsi dire, où l'on n'est pas professeur, mais « directeur d'études », et où l'on fait avancer la recherche par un travail d'équipe, convenait à merveille au tempérament de Desrousseaux, à son côté pionnier, à son dévouement à la communauté, à sa générosité inlassable : il y enseigna bien après l'âge ordinaire de la retraite, jusqu'à ce 14 juin 1944 où nous fûmes quelques-uns à suivre son dernier cours. Il avait alors quatre-vingt-trois ans.

En 1937, une soixantaine de ses élèves et amis s'étaient réunis pour fêter avec éclat ses cinquante années d'enseignement supérieur, et la remise des *Mélanges Desrousseaux* au jubilaire fut l'occasion d'une manifestation exceptionnelle de sympathie et de respect; de très nombreux témoignages affluèrent de toutes les

parties du monde, émanant d'anciens élèves devenus à leur tour des hellénistes chevronnés.

Les traits dominants de la personnalité de Desrousseaux étaient la conscience et le désintéressement. Pour lui, un travail n'était jamais tout à fait terminé, on pouvait toujours le reprendre pour faire mieux; d'autre part, il a distribué à pleine mains, avec une prodigalité incroyable, un trésor de notes et de remarques sur les sujets qu'étaient en train de traiter tels ou tels de ses confrères ou élèves, parfois même sans que les bénéficiaires eussent explicitement sollicité son avis. Longtemps il avait été réviseur et correcteur des éditions grecques de la maison Hachette, et il y contracta sans doute l'habitude de travailler ainsi pour autrui, sans souci de son œuvre personnelle : outre les rééditions des œuvres de Tournier déjà mentionnées, il ne signa guère, chez Hachette, que les éditions scolaires des *Fables* de Babrios et du *Songe* de Lucien, ainsi que l'édition critique du *Jugement sur Lysias* de Denys d'Halicarnasse (en collaboration avec Max Egger).

Autre paradoxe, ce grand traducteur de grec aura surtout publié, de son vivant, des versions de l'allemand. Faut-il rappeler la première partie de *Humain, trop humain*, de Nietzsche (au Mercure de France, en 1898), et, parmi de nombreuses traductions des classiques du socialisme, celle des *Œuvres* d'Engels (chez Alfred Costes)? En fait de grec, c'est, dirait-on, par hasard qu'il lui arriva de faire paraître (chez Hachette), au début de sa carrière (1898), une version des *Poèmes* de Bacchylide de Céos (dont un papyrus publié l'année précédente par F. G. Kenyon venait de révéler le texte), version nettement influencée par ses liens d'amitié avec Moréas et les poètes de l' « école romane ». Il faut ensuite attendre jusqu'en 1950 pour le voir donner (chez Vrin) une délectable traduction des *Oiseaux* d'Aristophane.

Dans l'intervalle, le seul ouvrage philologique important qu'Alexandre Desrousseaux ait livré à l'impression est un recueil d'*Observations critiques sur les livres III et IV d'Athénée,* paru en 1942, où l'on trouve la quintessence de sa méthode appliquée à un cas particulièrement difficile.

C'est précisément sur le nom d'Athénée qu'il convient de clore cette brève esquisse de l'activité d'helléniste de notre vieux maître, car autour de ce nom s'organise l'effort de toute une vie, effort qui ne sera pas perdu — l'œuvre posthume de Desrousseaux étant appelée à éclipser par son importance tout ce qu'il avait publié pendant sa vie. Deux mois après sa mort, en effet, a paru, dans la « Collection des Universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé », le tome I de son

édition critique, avec traduction française, de l'ouvrage d'Athénée de Naucratis intitulé *Les Deipnosophistes* (soit, à peu près :« Les Sophistes à table »). Une huitaine d'autres volumes devront suivre le premier pour venir à bout de cette énorme compilation. Les matériaux légués par Desrousseaux permettront, une fois accomplies les vérifications et coordinations nécessaires, de faire paraître à une cadence satisfaisante les tomes suivants de cet ouvrage monumental, auquel le grand helléniste avait travaillé, avec des interruptions, pendant près de soixante-dix ans. En 1887, il avait employé la fin de son séjour en Italie à faire une collation complète du manuscrit vénitien d'Athénée. Son maître Tournier l'avait recommandé à la maison Didot pour éditer cet auteur dans la fameuse collection gréco-latine. La collection ayant été arrêtée, Desrousseaux resta avec sa traduction latine, désormais sans emploi, des XV livres du sophiste grec. Mais en 1917, Paul Mazon lui proposa de traiter Athénée pour la « Collection Budé » nouvellement fondée, c'est-à-dire de l'éditer avec apparat critique et traduction française. Desrousseaux se remit vaillamment à l'œuvre, et, dans les derniers temps de sa vie, il continuait, sur épreuves, à corriger, à améliorer, à proposer des solutions pour les cas les plus désespérés.

Car l'établissement du texte d'Athénée, et sa traduction, constituent une entreprise d'une exceptionnelle difficulté. Sorte d' « anthologie de la Grèce classique » compilée par un *graeculus* du IIIe siècle de notre ère, faite de milliers de citations s'enchaînant tant bien que mal comme il sied à des propos de table, défigurée de surcroît par des abréviations successives, cette matière est certes l'une des plus ardues qu'on puisse proposer à un critique et à un éditeur de textes. Il fallait un Desrousseaux pour la maîtriser! Son génie de la conjecture et sa verve de traducteur font merveille à propos des moindres fragments, surtout dans les extraits des Comiques. On sait qu'Athénée a sauvé du naufrage d'importants débris de la littérature grecque en voie de disparition. Il est agréable de penser que désormais les connaisseurs pourront admirer ces précieux vestiges dans le savoureux habit à la française dont les a revêtus Alexandre Desrousseaux.

Il faudrait pouvoir rappeler encore les lances rompues par notre maître pour défendre la bonne cause des Humanités (par des articles, des causeries, et notamment par ce grand discours prononcé à la Chambre les 9 et 13 juin 1922, que vient de rééditer Jean Texcier dans « Les Belles Lectures ») ; en ces occasions, Bracke servait volontiers de truchement à Desrousseaux. La place nous manquant, laissons du moins, pour finir, la parole

à ce dernier. En juin 1932, alors qu'il abandonnait le fauteuil de président de l'*Association des Etudes Grecques,* il évoquait en termes émus ces études auxquelles il disait avoir donné une part de sa vie, « et non... la plus petite », et il formulait la remarquable définition que voici de la tâche commune des hellénistes : « une œuvre qui assure, avec le culte de la beauté, la permanente liaison de notre civilisation avec ses nobles origines ».

Charles Astruc.

LE CIMETIERE SAINT-VINCENT DE MONTMARTRE OU REPOSE UTRILLO. — Une concession a été accordée pour la sépulture de Maurice Utrillo dans ce cimetière qu'on aperçoit de la maison du 12 de la rue Cortot, longtemps habitée par sa mère Suzanne Valadon et par lui-même, et qui abrita nombre de célébrités comme Léon Bloy, Emile Bernard, André Antoine, Poulbot, Othon Friez, Raoul Dufy, etc. C'est une juste, mais aussi une grande faveur, car ce cimetière campagnard est fort demandé et passait pour complet.

En dépit de sa réputation, son histoire est mal connue, et nous l'avons vainement cherchée dans les bulletins de la Société du Vieux Montmartre. Il nous a donc fallu la reconstituer à l'aide des documents trouvés aux archives mêmes de la conservation du cimetière.

Le cimetière Saint-Vincent fut créé en exécution d'une ordonnance royale du 4 mars 1830 autorisant la commune de Montmartre à acquérir divers terrains pour l'établissement d'un nouveau champ de repos en remplacement de celui du Calvaire, sur le sommet de la butte, derrière l'église Saint-Pierre, officiellement fermé en 1823, par arrêté du 11 mars. De 1823 à 1830, les inhumations furent autorisées, à titre provisoire, au cimetière du Nord, également connu sous le nom de cimetière Montmartre.

L'aménagement d'une nouvelle nécropole sur la butte présentait des difficultés du fait du prix élevé des terrains (12 à 15.000 francs pour un demi-arpent, contre 1.500 francs dans la plaine) à cause de l'exploitation de nombreuses carrières à plâtre. Cependant, il y avait un inconvénient non moins grave à l'établir au pied des pentes : celui de ne pouvoir y accéder faute de route ou de chemin vicinal pendant huit mois de l'année.

Les terrains qu'on se décida à acquérir appartenaient à J.-Fr. Belhomme et à Elisabeth Brard son épouse, demeurant tous deux Chemin neuf (rue Lepic actuelle). Ils furent achetés par la commune de Montmartre représentée par son maire Jacques

Edme Bazin, avocat à la Cour de Paris, par acte passé devant Me Corbin, notaire à Paris, le 31 mars 1830 et enregistré le 9 avril suivant. Ils étaient constitués par trois pièces de terre sises sur la pente nord de la butte, au lieu dit les Ruelles, section B du cadastre, nos 169, 170, 173, d'une superficie totale de 2135 mètres carrés. La première, attenante à des parcelles appartenant aux familles Debret-Croiset, Compoint et Lécuyer; la deuxième à des terrains possédés par Gravier de Londre, Luc, Picard; Jean Simon Suret; la troisième aux terrains des héritiers Alexandre Deligny, Auguste Debray, Lamotte. Les vendeurs se réservaient expressément la propriété de 85 mètres carrés 42 pour établir leurs sépultures et celles des personnes suivantes : la famille d'André Muller, membre du conseil municipal, celle de Pierre Picard, deuxième adjoint, celle de J.-B. Suret et de François Tourlaque, tous habitants de Montmartre. La superficie réservée devait être prise dans l'une des trois pièces de terre vendues, le plus près possible de la principale porte d'entrée du cimetière, ouvrant alors rue Saint-Vincent, qui lui donna son nom. Le magistrat communal qui mena à bien ces négociations semble en avoir conçu une fierté ressentie également par les siens, si l'on en juge par l'inscription gravée sur la belle stèle de sa sépulture, la deuxième de la douzième division :

Bazin, Jacques Edme, avocat,
Ancien maire de Montmartre,
fondateur de ce cimetière,
décédé le 29 août 1833.

Situé sur le versant nord de la butte, à une centaine de mètres d'altitude, le cimetière a été agrandi à diverses reprises et en particulier par la suppression de l'hémicycle de l'ancienne entrée reportée en contre-bas, rue Lucien Gaulard qui n'a que deux numéros de maisons. Il existe une différence de 17 mètres entre ses clôtures sud et nord.

Ombragé par des acacias et jadis par quelques beaux arbres, il a conservé, au voisinage de l'absurde vigne substituée au parc d'Aristide Bruant et tout près du cabaret du *Lapin Agile*, son aspect primitif de cimetière de village.

Il fut inauguré au début de l'année 1831. Le premier registre d'inhumations qui va jusqu'en 1854 a été paraphé par Véron, maire de Montmartre, et signé de lui à la date du 1er janvier 1831. La première inhumation eut lieu quatre jours après : ce fut celle d'une couturière du Chemin neuf (rue Lepic), pour laquelle fut obtenue une concession de dix ans.

Au cours de l'année 1831, 164 inhumations eurent lieu dont 105 d'enfants âgés de quelques heures (y compris les morts-nés) à quinze ans, ce qui atteste une forte mortalité infantile, même en tenant compte de l'époque, pour une commune champêtre élevée, donc salubre par définition. Les années suivantes donnent des chiffres comparables. La maison de santé du Dr Blanche y envoyait les dépouilles de ses clients. Pendant l'année 1831, première de son existence, il ne fut demandé que 8 ou 9 concessions perpétuelles, 12 de dix ans et 15 de cinq ans. La fosse commune reçut tous les autres corps, ce qui est significatif.

Depuis 1871, on n'y admettait plus que les membres des familles possédant des concessions perpétuelles. La partie basse où se trouvait la fosse commune ayant été désaffectée par arrêté préfectoral du 10 mai 1883, des concessions furent de nouveau accordées à partir de 1886. Le plein fut bientôt atteint jusqu'au nouvel agrandissement, d'ailleurs fort modeste.

Ce cimetière, qui a été pendant trente ans un cimetière communal, n'offre pour cette période aucune sépulture vraiment digne de retenir l'attention. On y relève dans des chapelles plus ou moins importantes, des noms de notabilités locales comme les meuniers Debray, ou de propriétaires de carrières de gypse, dont quelques-uns ont donné leurs noms à des rues du XVIIIe arrondissement, tels : Jumentier, Lortias, Pantou, Ménessier, Lavigne, Henriques, Pascal, Ligeard, Grech, Naudin, Tourlaque, Labat, Picard, Muller, Compoint.

La première femme de Berlioz qui avait quitté le « cottage » de 1834, rue du Mont-Cenis, pour habiter une petite maison avec un jardinet, 12, rue Saint-Vincent, devant le cimetière, y fut enterrée, nous dit l'auteur de la *Damnation*, « la face tournée vers le nord, vers l'Angleterre qu'elle ne voulut jamais revoir ». Sa modeste tombe portait cette inscription :

« Henriette Constance Berlioz-Smithson, née à Ennis en Irlande, morte à Montmartre le 3 mars 1854. »

Elle fut exhumée le 3 février 1864 pour être réunie dans le caveau du cimetière du Nord à la seconde femme de Berlioz, qui a laissé de cette macabre scène, dans ses *Mémoires*, un récit d'une horreur toute romantique.

Les notabilités parisiennes qui possèdent dans ce cimetière leur sépulture appartiennent toutes à une époque rapprochée. Ce sont, dans l'ordre chronologique de leur décès : Emile Goudeau, fondateur du Club des Hydropathes (1906), le peintre Louis Carrier de Belleuse, dit Carrier-Belleuse (1913), le romancier populaire Pierre de Sales, dit Pierre Sales (1914), le sculpteur Louis

Convers (1915), le chansonnier Marcel Legay (1915), le peintre Steinlen (1923), le peintre et célèbre affichiste Jules Chéret (1932), Delmas, de l'Opéra (1933), le peintre Georges Guinard (1933), le comédien Harry Baur (1943) et le musicien Arthur Honegger (1956). Aucune de ces sépultures ne se caractérise de façon heureuse, sauf celle de Steinlen, d'une originale et touchante simplicité avec la signature de l'artiste gravée sur une petite pierre mal dégrossie, dans un angle, à deux pas du *Lapin agile.*

Robert Laulan.

GAZETTE

Une interview de Pierre Jean Jouve. — *La* Gazette de Lausanne, *dans son excellent supplément littéraire, a publié le* 11/12 *août, sur trois colonnes, une interview de Pierre Jean Jouve par Georges Piroué. « Il n'est personne, écrit celui-ci, d'un peu versé dans les lettres, à qui l'on parle de lui, qui ne le place aussitôt dans la lignée de Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, parmi les rares hommes qui ont su maintenir, au XXe siècle, une tradition stricte et passionnée de l'art. Cette réputation, jusqu'ici presque chuchotée, mérite d'être portée au grand jour. »*

On a beaucoup parlé de psychanalyse à propos de la poésie de Pierre Jean Jouve. Le poète lui-même met la question au point avec beaucoup de netteté : « Il n'y a pas de poésie psychanalytique. On ne le répétera jamais assez : la psychanalyse est une opération clinique. Si je lui ai emprunté quelque chose, ce n'est que sa matière. Somme toute, la matière du surréalisme. Mais les surréalistes n'en ont fait qu'un élément d'originalité passagère. D'où leur succès... et leur mort actuelle. Notez aussi que je n'ai jamais été analysé. C'est une épreuve que je ne recommanderais pas aux artistes. Ils créent comme ils sont. Le moindre déplacement dans leur psychisme peut leur être funeste. »

De Georges Piroué : « Pierre Jean Jouve prophète? Peut-être. Mais pour la seule raison qu'il a été attentif aux pulsations du monde et qu'il a recueilli en lui, avec sérieux, des signes probants. Son courage est de ne s'être jamais dissimulé l'atroce. Hypersensibilité et méditation. Plus ouvert que nous, plus refermé que nous sur la moisson de ses observations, voilà ce qui le caractérise. Cela se lit dans son regard. Opaque, surtout l'œil droit; vif, surtout l'œil gauche, avec le sourcil très relevé. »

Et de Pierre Jean Jouve, sur l'état actuel de la poésie : « Nous avons cru à une renaissance entre 1939 *et* 1945. *Nous nous apercevons maintenant que le succès de la poésie d'alors tenait à son rôle de langage secret. Sitôt qu'on a pu de nouveau communiquer librement, la désaffection est venue.*

« L'éclectisme bourgeois est quelque chose d'invraisemblable. Plus le cinéma est réaliste, plus on applaudit. Plus la peinture est abstraite, plus on crie bravo. Naguère, les choses étaient claires. Il y

avait une avant-garde. Les poètes maudits, parfait. Aujourd'hui, le maudit se fait encenser. Tout est brouillé. Et les transfuges abondent, même parmi les plus grands. Soit dans le bon sens, Proust; soit dans le mauvais, Giraudoux. Voilà pourquoi je me considère comme un mainteneur... Mainteneur dans le mouvement. »

Au Mercure de France. — *Dans le courant d'octobre paraîtra un nouveau roman de Georges Duhamel, de l'Académie Française,* Les Compagnons de l'Apocalypse.

★ *M. Hasan Ali Yücel prépare actuellement la traduction en langue turque de l'étude de Georges Duhamel* La Turquie nouvelle, puissance d'Occident.

★ *Toujours de Georges Duhamel, une édition scolaire hollandaise du* Notaire du Havre *doit sortir chez Meulenhoff à Amsterdam. Rappelons que, du même ouvrage, des éditions scolaires ont déjà été publiées en Angleterre, aux Etats-Unis, et en Italie par les soins de Carlo Sognorelli, qui entreprend aussi une édition des* Livres du Bonheur.

★ *En édition scolaire également,* La Porte Etroite *d'André Gide est en préparation à la Librairie Aschendorf de Munich pour l'Allemagne, et pour l'Angleterre chez George Harrap à Londres.*

★ *Notre collaborateur Georges Piroué a publié dernièrement chez Pierre Seghers un recueil de poèmes,* Chansons à dire.

De M. Georges Mongrédien, qui tient au Mercure *la chronique « Histoire », signalons un nouveau livre,* L'Affaire Foucquet, *paru à la Librairie Hachette.*

Claude Aveline réédite chez Domat son recueil de récits, Pour l'amour de la nuit.

Dans les derniers jours de septembre, le Mercure *a mis en vente une nouvelle édition du* Livre de la Jungle *et du* Second Livre de la Jungle, *traduits par Louis Fabulet et Robert d'Humières.*

Leur décoration est empruntée à un manuscrit persan de 1589, *copie d'un ouvrage composé en* 1329 *par Hadji-Zeyn-el-Attar (le pèlerin, gloire des herboristes) pour la princesse Bedi-el-Djemal (perfection de la beauté). Cet ouvrage, qui proviendrait de la bibliothèque de Tamerlan, appartient au Muséum d'Histoire Naturelle qui a autorisé la reproduction de nombreuses figures. Deux motifs eskimo ont été empruntés aux collections du Musée de l'Homme. Les gardes reproduisent une partie d'une fresque dont Léonard de Vinci orna un plafond du Palais Sforza à Milan.*

Tirés à 5.000 *exemplaires et numérotés, ces deux volumes imprimés sur vélin en garamond sont vendus ensemble au prix de* 1.800 *francs reliés pleine toile, ornés d'un fer spécial avec couvre-livre rhodoïd.*

De Gaston Puel (*qui nous a donné en août « Je porte un mort »*, poème), *le* Mercure *a déjà publié : « La randonnée de l'éclair »*, poème (*octobre* 1954).

De Daniel A. de Graaf (*qui nous a donné en août « Autour du dossier de Bruxelles ») : « Une source ancienne du symbolisme : Verlaine et Rimbaud débiteurs de Cyrano de Bergerac »* (*octobre* 1954).

*D'*H. de Bouillane de Lacoste (*qui nous a donné en août, en collaboration avec A. Saffrey, « Verlaine et les* Romances sans paroles » *et « Verlaine en prison ») : « Découverte de deux nouvelles Ebauches de Rimbaud »* (*janvier* 1948), *en collaboration avec H. Matarasso, « La première navigation de Pantagruel »* (*avril* 1954).

De Pierre Jean Jouve : *« Diadème »*, poèmes (*juin* 1949), *« Eternité ravie et verte »*, poème (*avril* 1953), *« En Miroir »* (*février* 1954), *« Le spleen de Paris »* (*septembre* 1954), *« Sonnets de Shakespeare »* (*mai* 1955), *« Invention sur un thème »* (*décembre* 1955), *« Scènes de Macbeth »* (*juin* 1956).

*D'*Henri Martineau : *« Notes sur Stendhal »* (*décembre* 1950), *« Stendhal, dilettante et dandy »* (*octobre* 1951), *« Notes de Stendhal sur un exemplaire de* De l'Allemagne *de Mme de Staël »* (*mars* 1953).

De Pierre Gauroy, « Terres froides » (*juin* 1953).

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE). — 3159
Dépôt légal : 4e trimestre 1956.

●

GEORGES DUHAMEL

VIE ET AVENTURES DE SALAVIN

onfession de Minuit
eux Hommes
ournal de Salavin
Le Club des Lyonnais
Tel qu'en lui-même

Chaque volume est vendu séparément (300 fr.)

Ces cinq titres, auxquels ont été adjoints **Vie et mort d'un héros de oman** et **Nouvelle rencontre avec Salavin**, réunis en deux volumes 15 × 21 ur beau vélin (collection de bibliothèque) . . . . **2.400 fr.**

CHRONIQUE DES PASQUIER

e Notaire du Havre **450 fr.**
e Jardin des Bêtes sauvages
ue de la Terre promise
a Nuit de la Saint-Jean
e Désert de Bièvres **450 fr.**
Les Maîtres **450 fr.**
Cécile parmi nous
Le Combat contre les Ombres
Suzanne et les Jeunes Hommes
La Passion de Joseph Pasquier

haque volume est vendu séparément (300 fr, sauf indication contraire)

LUMIÈRES SUR MA VIE

nventaire de l'Abîme, 1884-1901
iographie de mes Fantômes, 1901-1906
Le Temps de la Recherche, 1906-1914
La Pesée des Ames, 1914-1919
Les Espoirs et les Épreuves, 1919-1928

Chaque volume est vendu séparément

Les quatre premiers tomes : **300** fr. Le cinquième : **480** fr.

ROMANS

'Archange de l'Aventure (420 fr.)
ri des Profondeurs (360 fr.)
a Nuit d'Orage (300 fr.)
a Pierre d'Horeb (300 fr.)
Le Prince Jaffar (300 fr.)
Souvenirs de la Vie du Paradis (300 fr.)
Le Voyage de Patrice Périot (300 fr.)
Les Hommes abandonnés *(nouvelles)* (360 fr.)

MERCVRE
DE
FRANCE

TOME CCCXXVIII

N° 1118 — 1er Octobre 1956

SOMMAIRE

MERCVRIALE

GAZETTE

●

Manuscrits

Les manuscrits non retenus restent pendant un an à la disposition de leurs auteurs, qui peuvent soit les reprendre aux bureaux de la revue, soit en demander le renvoi par la poste à leurs frais.

Passé le délai d'un an, les manuscrits non retenus ne sont pas conservés.

Le *Mercure* recommande aux auteurs de garder toujours un double de leurs manuscrits, et déclare dégager sa responsabilité au cas où l'un de ceux-ci viendrait à s'égarer.

Tout auteur déposant un manuscrit au *Mercure* est réputé avoir pris connaissance de cette disposition et l'accepter.

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).